

partout dans les différentes classes de la société certains individus affublés du titre pompeux de *Notables* qui, sans autorité ni responsabilité, écrit M. le Dr Sainte-Marie, prétendaient régler par leur présence, leurs avis et leurs démarches, tout ce qui concernait les affaires publiques et plus particulièrement les affaires paroissiales. "Nous connaissons telle paroisse, dit un auteur du temps, où la Fabrique eut à soutenir un procès de près de neuf ans contre ces prétendus trouble-fêtes qui se disaient grands amis de la paix.

"Le 20 avril 1843, l'autorité civile, par la voix des Juges Rolland, Day et Gale, arrêta les pouvoirs de ces gens et le 8 novembre suivant, Mgr l'évêque de Montréal en fit presque autant en les limitant dans leurs prétentions. Il se peut que les Notables de Sorel aient été au fond des difficultés de M. Kelly."

Le 5 avril 1842, fut fondée la paroisse de Sainte-Victoire. Les registres portent la date du 24 février 1843. La première chapelle fut bénite le 14 juillet 1844, lors de l'ouverture de la paroisse. M. le curé Kelly, sur la fin de sa carrière, voulut doter sa ville d'une maison de charité où les pauvres, les malades, seraient hospitalisés. Il proposa même de céder son presbytère pour en faire un collège, et de construire une nouvelle maison curiale. Il offrit une somme personnelle de 150 louis, à la condition qu'il lui fût permis de toucher tous les arrérages dus à la Fabrique jusqu'au premier janvier 1845. Le nouveau presbytère fut construit en 1848. A la suggestion du Dr Meilleur, surintendant de l'Éducation, il fut décidé que le presbytère serait mis sous le contrôle des Commissaires pour servir de logement aux Frères et aux élèves. Cette maison fut vendue

pour la somme de 200 louis. Le 17 août 1849, trois frères des Écoles Chrétiennes arrivent à Sorel; ils ouvrent les classes le 26; il y a déjà quatre-vingts élèves.

Le 28 octobre 1846, M. Kelly fait ériger un chemin de croix dans son église. Une cérémonie des plus imposante a lieu en présence de MM. Armand de Charbonnel, prêtre de St-Sulpice, qui devint évêque de Toronto¹, Jean-Baptiste Marcotte, curé de l'île Dupas, M.-D. Marcoux, curé de Maskinongé, P. Lafrance, curé de St-Aimé, C.-T. Lebrun, curé de St-Michel, Antoine Fiset, curé de St-Cuthbert, J.-B. Giroux et Jean-Baptiste Drapeau, vicaires de Sorel, et un grand concours de peuple. Le 18 octobre 1848, une cloche de 700 livres fut achetée et bénite, pour compléter le carillon; on fit l'achat de deux autres, dont l'une du poids de 1,065 livres, appelée Henriette, fut présentée par M. John McBean, et Dame Léocadie de Ligny Armstrong, et l'autre, de 660 livres, appelée Josephite, par M. Jean-Baptiste Martin, marguillier en charge et son épouse, Dame Josephite Lavallée-Letendre. Le Père Martin, supérieur des Jésuites, prononça le sermon. Mgr Jean-Charles Prince, évêque de Martyropolis, coadjuteur de Montréal, présida la cérémonie.

M. le curé Kelly, voyant les Frères installés et à l'œuvre, songea à fonder un hôpital. En face du presbytère, la Fabrique possédait un lopin de terre depuis 1824, sur lequel était bâtie une maison d'école pour les filles. Naturellement, on jeta les yeux sur ce terrain pour y ériger le couvent. Le 23 septembre 1848, une assemblée générale des citoyens se déclara favorable au projet. M. Kelly ne put

¹ En 1860, il résigna son siège et entra dans l'ordre des Capucins à Lyon; il mourut en 1891.

en voir la réalisation. Son âge, ses infirmités ne lui permettant plus d'exercer le ministère, il songea à prendre un repos que lui méritaient ses trente-deux années de service dans la milice du Seigneur. Il donna sa démission et quitta ses chers paroissiens le 30 septembre 1840. Il se retira à l'Hospice Saint-Joseph de la Longue-Pointe où il mourut le 24 février 1854. Ses restes furent transportés à Sorel et déposés sous les voûtes de l'église près de la chapelle Saint-Jean-Baptiste, du côté de l'Épître. Mgr Ignace Bourget présida la cérémonie. Dix prêtres assistants ont signé au registre. M. Kelly, chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal et Grand-Vicaire du diocèse de Saint-Hyacinthe, était âgé de 70 ans, quatre mois et vingt-trois jours.



CHAPITRE XIII

M. Joseph-Magloire Limoges. — Il devient curé de Rawdon. — A Sorel. — Fondation de l'hôpital et du couvent. — Il fait des réparations à l'église. — La Société de St-Michel. — Mort de M. Limoges.

Le nouveau curé, M. l'abbé Joseph-Magloire Limoges, naquit le 11 novembre 1821, du mariage de M. Pierre Limoges et de Dame Lucie Viger. Il fit ses études au collège de Montréal et fut ordonné prêtre par Mgr Ignace Bourget, le 5 octobre 1845. Il exerça tout d'abord le ministère à Rawdon et fut desservant de la paroisse de St-Alphonse-Rodriguez. Trois ans plus tard, à l'âge de 28 ans seulement, son évêque l'appela à la cure de Sorel, où il se rendit le 1er octobre 1849.

Avant de prendre sa retraite, son prédécesseur avait déployé beaucoup de zèle pour assurer la fondation de l'hôpital et du couvent. M. Limoges travailla avec un dévouement infatigable à consolider l'œuvre de M. Kelly. Le 14 mars 1850, il achète la propriété Jackson, comprenant dix-huit lots, située à l'ouest du terrain de la Fabrique. Sur cet emplacement se trouve une maison à deux étages ; il lui fait subir des modifications. Le 2 mai, les Sœurs de la Providence viennent prendre charge de cette institution qu'elles dirigeront durant huit ans et quatre mois.

Cependant, l'église paroissiale étant devenue insuffisante pour loger la population, le curé résolut d'y ajouter des galeries. Il profite de cette circonstance pour lui faire subir plusieurs transformations. Les travaux, si l'on en croit un chroniqueur du temps¹, furent exécutés de la manière la plus heureuse, en faisant disparaître, dans cette restauration, "les pitoyables festons et autres ornements dont on l'avait surchargée." L'auteur de cet article proteste encore contre la présence de deux toiles, enduites d'une épaisse couche de vernis, "qui continuent à défigurer le maître-autel, où se trouvent deux bons tableaux de l'école française, honteux de leurs voisins..." MM. Eusèbe Pelletier et John Humphrey ont été les peintres employés à ce travail².

Dans le cours de cette année, M. Limoges fit l'acquisition d'un orgue exécuté par la maison Ovide Paradis, de St-Michel d'Yamaska. Cet instrument possédait deux claviers, dix-sept registres complets et un jeu de pédales. Le curé enrichit le trésor de l'église de beaux candélabres, d'un ostensor et d'ornements d'un grand prix. En 1853, la Fabrique fit assurer l'église, le presbytère et la sacristie, pour une valeur totale de 3,900 louis. Le 17 décembre 1854, le curé reçoit l'autorisation d'emprunter une somme destinée à l'achat d'un nouveau cimetière que M. l'abbé A. O'Donnell, alors desservant, bénit en 1857.

M. Limoges, faible de santé, fit plusieurs voyages dans l'espoir de refaire ses forces. En 1856, il visite le Haut-Canada. L'année suivante, des personnes généreuses, Mmes Connelly et McCarthy lui offrent un voyage en France, en

1. *La Gazette de Sorel*, le 18 octobre 1859.

2. L'édifice fut couvert en métal par le sieur J. Prowse, maître-couvreur, de Montréal.

Italie et en Terre-Sainte. Il part en compagnie de M. Joseph Beauregard, curé de la Présentation, le 21 juin 1857. A son retour, le 20 juillet 1858, la population lui fait une magnifique réception. Ce voyage ne fit pas le bien qu'en attendait le curé; la maladie le minait sourdement. Bien que souffrant, il ne perdait ni sa gaieté ni sa bonne humeur, ainsi que l'attestent ses lettres. Un voyage dans le bas du fleuve ne fait qu'aggraver son état. Cependant, il trouve encore assez de courage pour s'occuper de sa cure et de la fondation de l'hôpital. Dans le cours de l'été, les Sœurs de la Providence sont remplacées par les Sœurs de la Congrégation de St-Hyacinthe qui arrivent le 30 août, et occupent la maison délaissée par les premières. Cet arrangement prive les malades et les pauvres des secours et des soins que leur état requiert. M. Limoges songe à pourvoir sa ville d'un hôpital. Le 11 janvier 1860, le préfet du Comté convoque une assemblée publique à l'Hôtel de ville. La foule accueille favorablement le projet, de sorte que les souscriptions données spontanément s'élèvent au montant de 2,314 piastres. La même année, M. Limoges fonde la société St-Michel, pour les hommes et jeunes gens. Peu de temps après, il est obligé de quitter Sorel; il se réfugie à l'Hospice St-Joseph, de Montréal, où il s'éteint doucement dans le Seigneur, le 24 mai 1861. "Ceux qui ont eu l'avantage de le connaître, disait la *Gazette de Sorel*, n'oublieront jamais l'agrément de sa conversation et la causticité de son esprit, qui ne détruisait en rien cependant la douceur de son caractère, l'amabilité et la grâce de ses manières, la libéralité et l'élévation de ses idées, la bonté de son cœur qui s'est répandue par plus d'un bienfait envers sa famille et des étrangers mêmes, l'honnêteté de ses intentions partout et toujours, enfin, le dévouement de sa conduite, rares et pré-

cieuses qualités qui ont toujours fait de lui le type véritable et respecté du bon chrétien et du gentilhomme. Il a rendu de grands services à cette paroisse. A la nouvelle de sa mort, qui était attendue de jour en jour, grâce à la libéralité de la Compagnie Richelieu, M. J.-F. Sincennes, et quelques confrères du défunt, accompagnés de citoyens de Sorel, purent aller à Montréal, au-devant de ses restes. Parti dans la nuit de vendredi, le *Fashion* revint samedi après-midi. L'évêque de Montréal, ainsi qu'un grand nombre de membres du clergé suivirent, au départ, le cortège funèbre jusqu'au bateau à vapeur. A Sorel, une foule considérable attendait l'arrivée du vapeur et accompagna jusqu'au presbytère les restes du curé.... Les magasins furent fermés lors du passage du cortège." Mgr Joseph La Roque officia au service auquel assistaient cinquante prêtres des différents diocèses et une grande foule de fidèles.

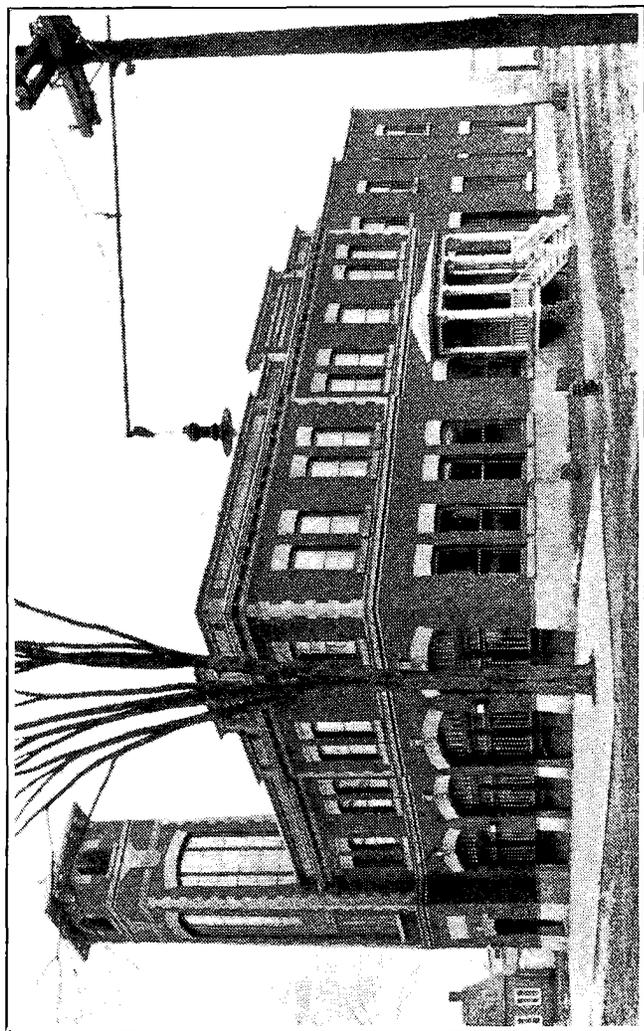
CHAPITRE XIV

M. Hilaire Millier. — Débuts de son ministère. — Il devient curé de Sorel. — Mgr Ignace Bourget visite cette ville. — Les inondations de 1862 et de 1865. — Les victimes. — Mgr Charles La Rocque, évêque de St-Hyacinthe, à Sorel. — Départ des zouaves. — La tempérance. — Le collège. — L'hôpital. — Où il est question d'une nouvelle église. — Mort de M. Millier.

Le successeur de M. Limoges, M. Hilaire Millier, est né à Contrecoeur, le 26 février 1823, du mariage de sieur Jean-Baptiste Millier et de Dame Thérèse Laboissière. Ses études étant terminées au collège de Saint-Hyacinthe, il reçoit l'onction sacerdotale le 9 février 1851. Il passe les premières années de son ministère au collège en qualité de professeur. De là, il part pour Stanstead où il séjourne un an. Il devient curé de Saint-Hilaire-sur-Richelieu. Après quatre ans de ministère en cette paroisse, son évêque lui confie la paroisse d'Iberville. En 1861, il est appelé à la cure de Sorel que M. l'abbé St-Georges administre en qualité de desservant depuis plusieurs mois¹. Il y trouve une population de 3,345 âmes, dont 3,238 Canadiens-français, 93 Anglais, 7 Irlandais, 1 Écossais, 6 mulâtres. Dans les écoles on compte 388 enfants.

Le 7 août 1862, Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, visite la paroisse accompagné d'un nombreux clergé. On lui fait une réception grandiose. Le 1er novembre de la même année, les Frères des Écoles Chrétiennes ouvrent leur

1. M. l'abbé St-Georges devient alors curé de St-Paul d'Abbotsford.



Le poste des pompiers.

pensionnat dans la nouvelle école en brique bâtie par les Commissaires sur la rue Georges.

Durant l'administration de M. Millier, Sorel passe par de rudes épreuves. Le 19 avril 1862, la débâcle sur le Richelieu s'opère subitement et cause un véritable désastre dans le port et des dommages considérables aux bateaux de la Compagnie de Navigation Richelieu. Après avoir fait des ravages incalculables sur les deux rives de la rivière Chambly, les glaces, entraînées avec une rapidité terrible, emportent tout sur leur passage. Le *Gaston Dazeu* et un dragueur disparaissent, le *Napoléon* coule, le *Montréal*, l'*Yamaska*, l'*Aerolian*, et plusieurs autres bateaux sont précipités dans le Saint-Laurent à travers la glace. Le vapeur *Unite* est mis en pièces, le *Cultivateur*, le *St-Pierre* coulent à fond, le *Victoria* est emporté et plusieurs petits bâtiments sont brisés. Sur la rivière Yamaska des désastres de même nature se produisent. Le *Napoléon* et le *Victoria* étaient, de tous ces bateaux, les plus luxueux, et servaient au transport des passagers entre Montréal et Québec. Le *Doré* faisait la traversée entre Berthier et Sorel, le *Yamaska* faisait le trajet de Montréal à Saint-Aimé.

Ces pertes matérielles n'entraînent pas la ruine des propriétaires éprouvés, et l'on n'enregistre aucune perte de vie : mais il n'en est pas ainsi trois ans plus tard ainsi que nous allons le narrer. Dès le 8 avril 1865, la *Gazette de Sorel* annonce que l'inondation est imminente et que les habitants vivent dans l'inquiétude en voyant la crue des eaux à un niveau inconnu jusque-là, au témoignage des anciens. "Ce que nous avons à raconter aujourd'hui, écrit le rédacteur du journal précité, dans son édition du 14 avril 1865, dépasse les prévisions exprimées l'autre jour.... Depuis le samedi, au grand désespoir de tous, l'eau monte, monte tou-

jours. Dès le lundi, on apprend que les habitants de Berthier, des îles, du Chenal-du-Moine, sont littéralement submergés. A Berthier, on manque de pain. Des citoyens de Sorel, apprenant cela, se cotisent spontanément pour y envoyer des provisions. Grâce au zèle charitable de quelques dames et messieurs, ces secours sont augmentés le lendemain; la Compagnie Richelieu souscrit 50 piastres et l'honorable D. Armstrong 30 piastres. Le mardi matin, la compagnie met un de ses vapeurs au service des citoyens pour secourir les inondés de Berthier. Le même jour, à deux heures de l'après-midi, le même vapeur laisse le port pour aller porter secours aux pauvres inondés du Chenal-du-Moine et des îles. Là, un plus triste spectacle nous attend, ajoute le chroniqueur. Aussi loin que le regard peut se porter on ne voit partout que de l'eau. Les familles pauvres ont abandonné leurs maisons et se sont rendues chez les plus aisées. En certains endroits, l'on compte soixante personnes. Ces pauvres gens sont montés dans les greniers et attendent le secours de la Providence. Elle ne leur fait pas défaut, car M. le curé Millier et deux bonnes sœurs de la Charité sont déjà rendus sur les lieux. L'île de Grâce disparaît sous l'eau; on y mesure jusqu'à dix pieds d'eau de profondeur en certains endroits. Cependant, elle monte encore et monte toujours. Le mercredi, vers midi, le ciel s'assombrit. Le *Cygne*, demandé en diligence, se rend au secours des inondés. A peine laisse-t-il le port qu'un vent violent s'élève. Vers les deux heures et demi de l'après-midi, il souffle en vraie tempête. Des bâtiments sont emportés par la bourrasque. Un hangar est renversé, des quantités de bois sont entraînées par le fleuve, sur lequel on distingue deux ou trois barges qui résistent malaisément à la tourmente. Une, surtout, attire l'attention. Deux jeunes

gens sont à son bord et le bateau déradé roule sur la vague; il menace de sombrer. Le vent est si violent que l'eau s'élève en *poudrerie* comme en hiver durant les fortes tempêtes de neige. Cependant, entre 4 et 5 heures, à force de courage et d'efforts, on parvient à sauver ces deux jeunes hommes qui tombent d'épuisement.

“Pendant ce temps-là, on voit de la rive sud les épouvantables ravages que fait le vent sur l'infortunée île de Grâce. Les maisons et les bâtiments sont renversés et l'on appréhende des pertes de vie. Avec beaucoup d'efforts le *Cygne* a pu atteindre l'île et son équipage est alors le témoin de scènes terribles. Des maisons, des granges, sont renversées. Des hommes, des femmes, des enfants, sont précipités dans les flots et se noient sous ses yeux. On voit ici et là ces pauvres infortunés s'attacher avec désespoir aux épaves et aux arbres, on entend leurs appels déchirants qui se mêlent aux mugissements du vent, mais on ne peut les atteindre. Les ténèbres descendent trop tôt et une nuit noire vient encore ajouter au lugubre spectacle de cette scène tragique. Vers onze heures, deux autres vapeurs ayant à leur bord plusieurs citoyens, deux prêtres, et le docteur Cadieux, laissent le port pour aller secourir les habitants. Il s'est passé là, durant cette nuit obscure, autour de cette île et de ces habitations détruites, des scènes impossibles à décrire.... Il y eut encore de nombreux traits d'héroïsme. Pendant que le *Cygne* se maintient à peine sur son ancre, le capitaine Labelle, avec deux hommes, se jette résolument dans un canot et se dirige, à force de rames, vers l'endroit d'où proviennent les cris de ceux qui se noient. Mais leur frêle embarcation résiste difficilement à la tempête; la lame emplit le canot. Ils atteignent quelques arbres et s'y mettent en sûreté. Ici, ils trouvent une jeune fille

qui, dans une cuvette, se maintient au-dessus de la vague en se soutenant d'une main aux branches d'un arbre. En voyant le canot elle s'y précipite, mais ce nouveau poids fait presque chavirer l'embarcation aux trois-quarts remplie d'eau. La jeune fille saisit résolument sa cuvette et, pendant que les hommes retiennent le canot près des arbres, elle réussit à le vider.

“Un peu plus loin, une autre jeune fille, ayant deux enfants dans les bras, se maintient, elle aussi, au milieu d'un arbre qui craque sous les coups répétés du vent violent. Après trois heures de terribles angoisses, ces braves gens réussissent à rejoindre le vapeur. Outre le capitaine Laforce qui risque alors son bâtiment pour porter secours aux naufragés, et le capitaine Labelle, M. Jean-Baptiste Laval-lée, de Sorel, qui se trouva à bord, déploya, pendant tout ce temps, un courage à toute épreuve et une grande présence d'esprit. Sans le secours de cet homme expérimenté, il est probable que nous aurions à enregistrer la perte du *Cygne* et aussi de plusieurs vies.

“Les passagers des autres vapeurs, avec des efforts inouïs, recueillent, durant cette nuit et la journée suivante, treize hommes, femmes et enfants, tous à demi-morts d'angoisses et de faim. Un nommé Lavallée dit Blache a vu sa maison s'écrouler sous les vagues, il se jette avec sa femme et cinq enfants dans le canot qui se brise bientôt sur les arbres. La pauvre mère saisit la branche d'un arbre. et son mari et ses cinq enfants se cramponnent à un autre. L'homme se maintient ainsi, un enfant dans chacun de ses bras et les trois autres à ses côtés, durant seize heures. La femme, épuisée de fatigue, tombe dans les flots et se noie sous ses yeux, un enfant expire dans ses bras. Lorsque les braves sauveteurs le découvrent les enfants sont tous en-

gourdis par le froid, mais le père, dès qu'il met le pied dans le canot, saisit un aviron et aide courageusement à gagner le vapeur à force de rames. Le corps de la malheureuse femme est retrouvé le lendemain. Dans une autre maison, une femme est dans son lit à la veille d'accoucher. Le mari, voyant la tempête, l'encourage à se lever et à se rendre jusqu'au canot. Elle lui répond : "Sauve-toi avec les enfants si tu peux, quant à moi, je comprends que c'est impossible. Nous nous reverrons dans l'autre monde, Adieu!" A peine a-t-elle dit ces paroles que la maison croule et tous sont précipités dans les flots...." Trente-quatre personnes furent les victimes de cette terrible inondation. Leurs funérailles donnèrent lieu à des scènes navrantes. On dit qu'en une seule journée un service fut chanté sur le corps de quatorze de ces infortunés, fait inouï dans l'histoire de Sorel, depuis deux siècles et demi¹.

Les pertes matérielles dépassèrent un million de piastres. Toutes les maisons de l'île-de-Grâce, moins trois, furent emportées par le vent et les flots. La plus grande partie du bétail, des grains, des instruments de culture, fut perdue.

Voici le bilan approximatif des pertes :

Ile-de-Grâce	827,535.00	piastres.
Ile-aux-Ours	8,167.00	"
Ile-Madame	10,705.00	"
Ile-Ronde	1,803.00	"
Chenal-du-Moine	530,595.00	"
(71 édifices rasés.)		

1,378,805.00 "

1. Un monument en forme d'obélisque fut érigé sur leur tombe portant les noms des victimes en latin et en français.

Les habitants de Sorel, les principaux citoyens de St-Hyacinthe, de Québec, de Montréal, et ceux de nos paroisses rurales, contribuèrent généreusement à former des fonds de secours pour venir en aide aux sinistrés. Le 13 mai, le comité avait en mains une somme considérable et deux mille minots de grains pour les semaines du printemps.

LISTE DES VICTIMES :

Sur l'Île-de-Grâce, Sorel.

Simon Lavallée, âgé de dix ans, fils de Jos. Lavallée, cultivateur.

Marie Cournoyer, âgée de 40 ans, épouse de Jos. Lavallée.

Adéline Lavallée, âgée de 18 mois, enfant de Pierre Lavallée.

Catherine Lavallée, âgée de 20 ans, épouse de Louis Cardin.

Catherine Cardin, âgée de 5 ans, enfant de Louis Cardin.

Catherine Éthier, âgée de 4 ans, enfant de Pierre Éthier.

Félix Cardin, âgée de 3 ans, enfant de Paul Cardin.

Paul Lavallée, âgé de 15 ans, fils d'Ignace Lavallée.

Mélina Éthier, âgée de 5 ans, enfant de Pierre Éthier.

Philomène Lavallée, âgée de 18 ans, fille d'Ignace, cultivateur.

Edwidge Lavallée, âgée de 42 ans, épouse de Pierre Éthier.

Marie Cournoyer, âgée de 37 ans, fille de Claude Cournoyer.

Adolphe Péloquin, âgé de 4 ans, fils de Paul Péloquin.

Octavie Péloquin, âgée de 2 ans, enfant de Paul Péloquin.

Elmire Bibeau, âgée de 16 ans, enfant de Pierre Bibeau.

Elmire Cardin, âgée de 2 ans, enfant de Louis Cardin.

Marie Cardin, âgée de 4 ans, enfant de Louis Cardin.

Paroisse de l'île du Pas.

Julie Bérard dit Lépine, âgée de 46 ans, épouse de J.-Bte Boucher, de l'île d'Aigle.

Marie Bérard, âgée de 10 ans, fille d'Olivier Bérard, cultivateur, Ile du Pas.

Élisabeth Gravelle, âgée de 25 ans, épouse de Gilbert Brissette.

Clarisse Brisset, âgée de 29 ans, fille de Colbert Brissette.

Philomène Brissette, âgée de 25 ans.

Céline Brissette, âgée de 18 ans.

Angèle Brissette, âgée de 19 ans, épouse de Joseph Boucher, mariée depuis deux mois.

Pierre Brissette, âgé de 15 ans.

André Brissette, âgé de 10 ans, tous enfants de Colbert Brissette.

Rose Prouville, âgée de 51 ans, épouse de Colbert Brissette.

Louise Désorcy, âgée de 54 ans, épouse d'Olivier Bérard.

Leurs enfants :

Rose Bérard, âgée de 15 ans.

Julie Bérard, âgée de 16 ans.

Marguerite Bérard, âgée de 22 ans.

“La trente-troisième victime de l'inondation a été trouvée la semaine dernière dans la commune de l'île du Pas. C'est l'enfant de M. Gilbert Brissette, âgé de 6 mois. Le père de cette jeune victime a vu périr sous ses yeux, le 12 avril dernier, son épouse, sa mère, son enfant, ses deux frères et quatre de ses sœurs....

“Le jeune enfant de M. Paul Péloquin, de l'île de Grâce, n'a pas encore été retrouvé; c'est cet enfant que l'on disait avoir été tiré de l'eau, encore vivant, par un habitant de St-François le lendemain de la tempête.

“Le touriste peut voir, encore aujourd'hui, un modeste monument au cimetière de Sorel, indiquant l'endroit où reposent les restes des victimes dont on vient de voir la fin tragique. Ajoutons à ces souvenirs que les témoins de ces lamentables événements sont hélas! peu nombreux aujourd'hui” ajoutait le chroniqueur de la *Gazette de Sorel*.

Comme ses deux devanciers, M. le curé Millier fut un homme d'œuvres. Plein de zèle pour la sanctification de ses ouailles, il se dépense en chaire, au confessionnal, dans les catéchismes, les visites aux malades. Il fonde l'hôpital pour secourir les pauvres et en confie la direction aux Sœurs de la Charité, de St-Hyacinthe. Il est encore l'âme de la fondation du collège classique où, durant plusieurs années, de nombreux jeunes gens puisèrent leur éducation. L'intempérance exerce ses ravages dans la population; le 26 mars 1874, il s'adresse au conseil, et fort de l'appui des plus influents citoyens, il suggère de prendre des mesures énergiques pour réprimer les abus causés par les vingt-trois buvettes déjà existantes dans la ville¹.

S'agit-il d'encourager les actes de dévouement, M. Millier est là pour stimuler les bonnes volontés. Le 17 février 1868, au moment où le Chef Suprême de l'Église subit les assauts des armées usurpatrices et fait appel à la chrétienté pour combattre les envahisseurs de ses états, deux jeunes hommes courageux, MM. A. Françœur et J.-D. Laporte, s'enrôlent parmi les zouaves pontificaux. M. le curé Millier, le matin de leur départ, célèbre la messe en leur honneur et, au nom de tous les citoyens, leur adresse des paroles d'encouragement et leur souhaite une carrière militaire brillante. Le retour de ces braves eut lieu le 9 avril 1870; ce

1. *La Gazette de Sorel*, 28 mars 1874.

jour-là, tout Sorel est sur pied, les rues sont pavoisées, l'église est remplie d'une foule émue, qui acclame les deux défenseurs du Saint-Père, revenus sains et saufs, après avoir gagné l'un et l'autre les épaulettes de caporal. En ces dernières années, M. Franceur fut créé Chevalier de St-Grégoire-le-Grand.

Le 20 mai 1868. Mgr Charles La Rocque, évêque de St-Hyacinthe, arrive à bord du vapeur le *Chambly*, en tournée pastorale. Une foule considérable, M. le curé Millier en tête, se rend sur le quai à sa rencontre. Son Honneur le Juge Loranger, les membres du Conseil de ville, ceux des Sociétés St-Michel, St-Pierre et St-Joseph, les Frères des Écoles Chrétiennes et leurs élèves font un cortège à l'évêque, tandis que la maison Beauchemin le salue par l'artillerie et qu'un corps de musique fait entendre un morceau de son répertoire. Il y a présentation d'addresses par le maire et M. Charles Dorion, président de la Société St-Pierre. Ce fut durant cette visite que M. Millier fut nommé vicaire-général du diocèse.

Le 23 juin 1869, le curé Millier est l'objet d'une autre manifestation de la part de ses ouailles. A cette époque, les revenus de la cure ne sont pas considérables, il n'y a que les cultivateurs qui paient les dîmes, les citadins donnent ce qu'ils veulent; on peut juger de l'état de gêne dans lequel vit le curé. Afin de lui venir en aide, deux citoyens influents, MM. L.-P. Cardin et G.-I. Barthe, ce dernier propriétaire de la *Gazette de Sorel*, ouvrent une souscription publique. Ils recueillent la jolie somme de trois cents piastres qu'ils remettent à leur dévoué pasteur.

Trois ans plus tard, M. le curé Millier se rend en Floride dans l'intérêt de sa santé; il revient le 23 mars 1872. Son retour est marqué par une autre belle manifestation qui

témoigne des bonnes dispositions des paroissiens. Les prêtres du collège, les Frères des Écoles Chrétiennes, leurs élèves, les associations de bienfaisance de St-Joseph et de St-Michel, bannières en tête, vont le recevoir au quai. Une bourse de 330 piastres lui est offerte par M. Emmanuel Crépeau, au nom du comité de réception. La démonstration a lieu à l'Hôtel de ville.

Les Sorelois sont enthousiastes et aiment à en donner des preuves. Lors de la visite pastorale de Mgr Charles La Rocque, le 8 juin 1872, Sorel est le témoin d'une de ces manifestations. Nous laissons la plume au rédacteur du *Messenger de Sorel*: "L'arrivée de sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe à Sorel, mercredi soir, a été accueillie par une véritable ovation!

"La population, avide de revoir le vénérable prélat, s'était portée en foule au débarcadère. Une plate-forme, ombragée de verdure et de drapeaux flottants, y avait été érigée; aussitôt que Sa Grandeur en eut monté les gradins, la foule recueillie s'agenouilla pour recevoir sa bénédiction. Pendant cette touchante cérémonie, la fanfare du Collège fit entendre quelques morceaux de musique, accompagnés des détonations du canon et des carabines de nos volontaires, annonçant au loin l'heureuse arrivée.

"L'honorable Juge Loranger, revêtu de l'insigne de sa nouvelle distinction de Commandeur de Pie IX, présenta à l'évêque, au nom des paroissiens, une adresse de bienvenue, et M. le Dr Bruneau une autre au nom des associés de Saint-Michel et de Saint-Joseph. L'évêque répondit en termes flatteurs et remercia les paroissiens de leur sympathique accueil.

"Dans le cortège qui se forma, on remarquait l'honorable Juge Loranger, M. Michel Mathieu et tous les mem-

bres du comité de réception. On prétend qu'il comprenait plus de trois mille personnes. Les rues avaient été décorées de drapeaux et un arc de triomphe portait cette inscription : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!*

“Une demi-heure après son arrivée, l'évêque faisait son entrée solennelle, au son des cloches et de l'orgue, dans l'église remplie de fidèles, où un salut fut chanté. Les réjouissances se terminèrent par un magnifique feu d'artifice en face du presbytère. Pendant plus de deux heures d'éblouissantes fusées se croisaient en tous sens, parsemant l'espace de longues traînées de feu et d'étincelles de toutes les nuances, faibles images de la joie et de l'allégresse qui éclataient dans tous les cœurs.

“Sa Grandeur est accompagnée dans cette visite du Rvd. Père Lagier, O.M.I., et des Rvds. MM. Provençal, curé de St-Césaire, et Gatien, vicaire à Belœil.”

A cette époque, la population s'est considérablement accrue. L'église est trop petite; M. Millier, dans l'automne de 1872, ressuscite la question de la construction d'une autre sur le terrain de l'ancienne. Ce projet, mis à l'étude en 1866, a rencontré de l'opposition de la part des habitants qui s'étonnaient de voir qu'on eût l'intention d'ériger une église *succursale* sans démembrer la paroisse. Ayant contribué à la construction de l'ancienne et voyant la Fabrique chargée d'une lourde dette, ils adressèrent une requête contre ce projet le 20 février 1866, ne voulant pas payer pour le temple projeté. Cependant, M. le curé Millier, quelques jours avant la visite de l'évêque, convoque une assemblée des paroissiens afin de leur soumettre ses plans. En sa qualité de président, il explique la situation. M. G.-I. Barthe, invité à prendre la parole, insiste sur la nécessité de la dite construction et du démembrement de la paroisse; il

ajoute que l'église actuelle peut suffire aux habitants de la campagne, mais non aux besoins des citadins. M. Taillon, qui remplit la fonction de secrétaire, exprime l'opinion que l'église future devra être construite non sur le terrain de l'ancienne, mais dans un lieu plus central. Après ces discours, on forme un comité chargé d'étudier cette question. Il y a division dans le *populo*. Il en est qui désirent la division de la paroisse, d'autres veulent que la nouvelle église soit une succursale de l'ancienne. Ce dernier projet, étrange assurément, ne devait pas l'emporter. C'eût été un fait inouï dans l'histoire que de voir se construire une église *succursale* près de l'ancienne, tandis qu'il était si facile d'ériger une nouvelle paroisse pour les campagnards. Le 25 novembre 1872, M. le curé Millier faisait tenir à la *Gazette de Sorel* la communication suivante : "Contrairement à ce que je vous avais fait espérer, Mgr ne vous parlera point de l'affaire de l'église à construire; il n'en sera nullement question aujourd'hui. Il n'y aura point d'assemblée à ce sujet.

"Mgr avait espéré un résultat tout différent de celui qui s'est produit à propos de la suggestion qu'il avait cru devoir faire à la paroisse. Mgr voyant même qu'il se forme des courants et des divisions d'opinion tout à fait défavorables à ce qu'il considère comme le seul moyen de concilier tous les intérêts, ceux du présent d'abord, et surtout ceux de l'avenir, voulant rendre justice aux cultivateurs de la paroisse et les placer dans une situation à ne plus se trouver encore une fois dehors, comme ils disent, c'est-à-dire à peu près sans places dans l'église pas plus dans les allées que dans les bancs, garde, malgré la manifestation d'une opinion contraire, partagée par un plus ou moins grand nombre de paroissiens, tant de la ville que de la campagne, la conviction bien ferme que le plan qu'il a proposé est le seul qui

puisse rendre justice et satisfaire à tous les besoins, tant présents qu'à venir.

“Mgr, en conséquence, s'est décidé de vous prier de ne point vous préoccuper de l'affaire, d'éviter surtout les discussions irritantes et même de garder le silence jusqu'à ce qu'il trouve lui-même à propos de le rompre. Et quand il le fera ce sera par une lettre pastorale qu'il vous adressera. Mgr ne désire que deux choses : C'est, d'abord, que la paix règne parmi vous et ensuite que justice soit faite afin que tous les partis soient satisfaits....”

Cette question en reste là pour le moment. Elle devait être résolue d'une manière plus pratique quelques années après. Le 9 janvier 1875, la paroisse de Sorel était en liesse à l'occasion de l'ordination d'un prêtre sorti du rang des familles soreloises dans la personne de M. l'abbé Arthur St-Louis. Ce fut Mgr Fabre qui présida la cérémonie ; par une circonstance remarquable, vingt-quatre ans auparavant, étant vicaire à Sorel, il avait lui-même versé l'eau baptismale sur le front du nouvel ordonné. Il y eut de grandes réjouissances, une assistance et un clergé nombreux.

Avec le temps, il fallut enfin se rendre compte de la nécessité de construire une nouvelle église. La paroisse avait une étendue de 20,480 acres, la ville 2,042 acres. Cette dernière renfermait 857 maisons, 1,023 ménages et une population de 5,636 âmes. Dans la campagne, on comptait 390 maisons habitées, 438 ménages, 3,446 âmes. Cette fois, il ne sera plus question d'église succursale. N'est-il pas plus pratique d'ériger de nouvelles paroisses, afin de donner aux habitants de ces endroits un accès plus facile à l'église ? Il y a la question de la dîme qu'il faut considérer, les citoyens contribuant pour bien peu dans le soutien du curé et de ses vicaires, mais cette question sera résolue

en son temps. Le 4 mars 1874, M. le curé Millier invite ses ouailles à signer une requête pour demander de construire une église au Chenal-du-Moine afin d'y attacher les habitants de cette partie de la paroisse et ceux des îles. Il propose en même temps de demander une autre église pour ceux des habitants situés entre le fleuve et la rive nord du Richelieu. Ces deux projets devaient se réaliser plus tard. Quant à M. Millier, affaibli par une cruelle maladie, il songea à prendre un repos relatif et donna sa démission. Il fut transféré à Belœil où il exerça le ministère durant dix ans. En 1885, il se retira au couvent des Sœurs de Saint-Joseph, à St-Hyacinthe. Il mourut le 13 août 1889. "M. le Grand-Vicaire Millier, écrit son biographe, a été l'une des figures remarquables du clergé de ce diocèse. Tous ceux qui l'ont connu ont admiré sa belle intelligence, son zèle pastoral, son éloquence, son talent d'administrateur et son exquise politesse.

"Pendant sa carrière sacerdotale, il a toujours montré un profond respect et une humble obéissance envers ses supérieurs ecclésiastiques. Il a été honoré de leur confiance. Feu Mgr Charles La Rocque lui donna des lettres de conseiller diocésain, le 31 août 1868. Mgr Moreau, en prenant la direction du diocèse, lui confirma les mêmes pouvoirs. Il le nomma chanoine titulaire de la cathédrale le 26 juillet 1877. Depuis plus de vingt ans, M. le Grand-Vicaire Millier a enduré des maladies pénibles, qui lui ont occasionné des souffrances continuelles. Il a souffert avec résignation et abandon à la volonté de Dieu. Il a vu arriver la mort sans crainte après avoir reçu les sacrements et les prières de l'Église. Ses funérailles ont lieu à la cathédrale¹."

1. *Le Sorelois*, vendredi, le 16 août 1889.

CHAPITRE XV

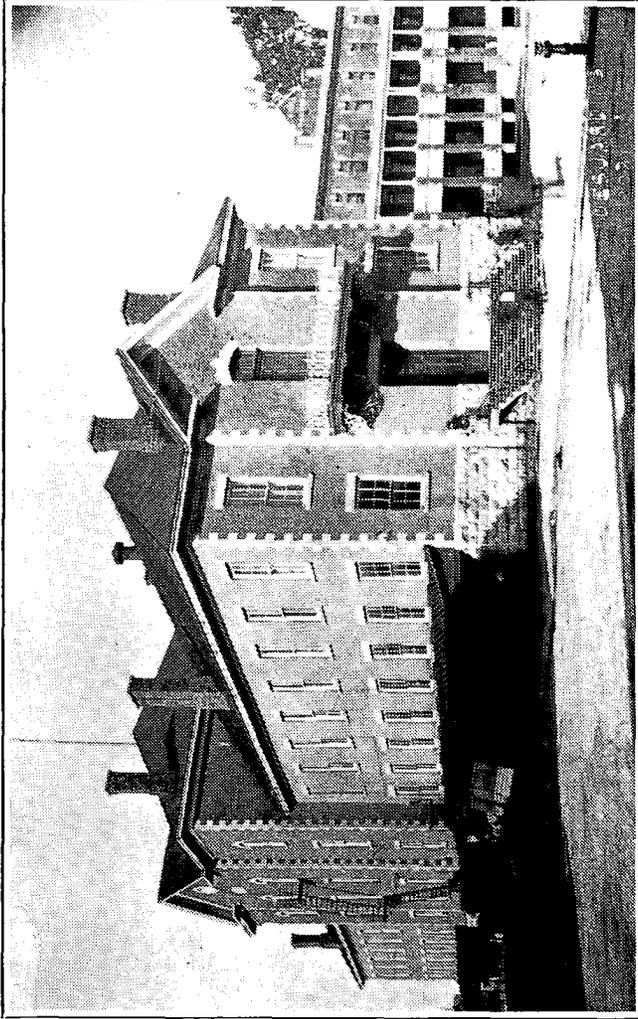
M. Léon-Lévi Dupré. — Débuts de son ministère. — Il devient curé de Sorel. — Fondation des paroisses de Sainte-Anne et de Saint-Joseph de Sorel. — La question de la dime. — Nouveau démembrement de la paroisse. — Restauration de l'église. — Le cimetière des Saints-Anges. — Le collège. — Départ de M. le curé Dupré. — Sa mort.

M. Léon-Lévi Dupré, qui fut appelé à recueillir la succession de M. le Grand-Vicaire Millier, est né à Saint-Ours-sur-Richelieu, le 25 septembre 1841, du mariage de M. Edouard Dupré, cultivateur, et de Dame Marie-Paule Larue. Ses études terminées au collège classique de St-Hyacinthe, il fit sa théologie au Grand-Séminaire de Montréal, et le 30 août 1868, il reçut l'onction sacerdotale des mains de Mgr Charles La Rocque. Il fut successivement vicaire à Notre-Dame de St-Hyacinthe, à la cathédrale de la même ville et à Sorel. Il occupait le poste de curé d'office quand, le 3 octobre 1875, il devint curé en titre.

Le nouveau pasteur était un homme distingué, aux manières nobles et engageantes. Prédicateur onctueux autant que fin littérateur, et poète à ses heures, il plaisait aux foules. Les fidèles l'écoutaient avec bonheur. Aussi bien sa nomination fut-elle accueillie avec une joie universelle. Tout faisait espérer qu'il aurait au milieu du peuple sorelois un séjour long autant que fructueux. Mais il n'en fut

pas ainsi. Lorsqu'il prit possession de la cure, les affaires paroissiales étaient loin d'être brillantes. M. le Grand-Vicaire Millier se sentant malade et ne se croyant pas de taille à pouvoir régler ces difficultés avait pris sa retraite. C'était l'époque vraiment critique de la division de la paroisse St-Pierre. Au moment où M. le curé Dupré entre en fonction, il est question non plus de créer d'église succursale mais de diviser la paroisse. Le 14 janvier 1875, M. le chanoine Louis-Zéphirin Moreau, Grand-Vicaire de Saint-Hyacinthe, se rend à Sorel vérifier les raisons qu'on apporte pour demander l'établissement d'une nouvelle église. M. Moreau s'acquitte de sa mission sans cependant marquer l'endroit où le nouveau temple sera érigé. Le 25 janvier 1876, M. J.-D. Michon, curé de Saint-Ours, délégué à son tour, fixe le site de la future église à l'angle des rues du Prince et Adélaïde. Ce projet n'est pas réalisé, car un mouvement se manifeste parmi les habitants du Chenal-du-Moine et une partie de ceux de la rive nord du Richelieu demandant l'établissement d'une paroisse en ces deux endroits. En présence de ce désir si légitime, l'évêque de Saint-Hyacinthe consent à fonder deux paroisses, l'une sous le vocable de Sainte-Anne, l'autre sous celui de Saint-Joseph.

Le 24 février 1878, au prône de la messe paroissiale, lecture est faite du mandement de Mgr Moreau fixant le site de l'église de Sainte-Anne sur la terre de Pierre Latraverse. Le 17 août, maître L.-P. Cardin, notaire, rédige les clauses du contrat de construction de l'église avec l'entrepreneur, M. Pierre-Thibus Cantara. Deux jours après, ce dernier, accompagné de M. le curé Dupré, se rend à Sainte-Anne. Ensemble, ils fixent l'endroit où sera érigé le nouveau temple. Les travaux commencent le jour suivant.



Le marché.

Le 25 septembre, M. l'abbé F.-X. Vanasse arrive à Sorel avec le titre de curé de la nouvelle paroisse. Il se retire à l'Hôpital. Quatre jours plus tard, Mgr Moreau va à Sainte-Anne et bénit la première pierre. Le 9 mars 1879, le curé célèbre la première messe basse dans la sacristie.

Pendant ce temps-là, Mgr Moreau poursuit avec activité l'établissement de la paroisse de Saint-Joseph-de-Sorel. Le décret d'érection est lu au mois d'avril 1875, mais l'élection des marguilliers est retardée jusqu'au mois de décembre 1881. Ce sont : MM. Raphaël Chevrier, marguillier en charge, François Gauthier et Louis Cartier. M. l'abbé Elphège Filiatrault, curé de la nouvelle paroisse, forma d'abord le projet de construire près de la traverse une chapelle temporaire dans laquelle se tiendrait un bazar, mais nous ne savons si ce plan fut exécuté. La première messe fut célébrée dans la maison de M. Paulet-Cournoyer et une chapelle érigée sur le site du couvent actuel. Pendant l'administration de M. l'abbé F.-X. Bouvier, de regrettable mémoire. Mgr Moreau fait publier l'ordonnance pour la construction de l'église. La bénédiction de la pierre angulaire a lieu le 24 juillet 1884. Pour venir en aide à ses deux filles, l'église-mère de Saint-Pierre-de-Sorel, bien que chargée d'une lourde dette, verse 3,000 piastres à la première et 2,000 à la seconde.

La municipalité de Saint-Joseph-de-Sorel fut organisée en 1876 et incorporée en 1907. En 1878, les habitants de la première rivière du Pot-au-Beurre sont attachés définitivement à la paroisse de Sainte-Victoire et ceux de la grande rivière et de la rivière Richelieu, qui ne font pas déjà partie de la paroisse de Saint-Joseph, à cette dernière.

Tant de démembrements ne sont pas sans causer au curé de Sorel des embarras financiers. Sous le rapport de la

dîme surtout il faut des réformes. Jusqu'ici les citadins n'ont versé que ce qu'ils ont voulu, seuls les cultivateurs étant tenus de payer la dîme. Durant l'administration de M. le Grand-Vicaire Millier on a fait de temps en temps des collectes spontanées, mais il n'y eut jamais rien de fixé. Au mois de décembre 1877, M. le curé Dupré explique à ses ouailles la position embarrassante dans laquelle il se trouve. Il faut songer à créer de nouveaux revenus. La dette de la Fabrique, par les dons qu'elle a faits, a été portée à la somme de 21,000 piastres, ce qui est considérable. Dans sa visite, le 29 septembre 1878, Mgr Moreau exige le paiement d'une somme de 2,000 piastres annuellement, soit une piastre par communiant. Si, à ces difficultés, nous ajoutons la crise qui passe sur le collège, on peut voir que la position de M. le curé de Sorel est loin d'être enviable. Ce prêtre zélé porte allégrement le fardeau dont on l'a chargé. Il met toute sa confiance en Dieu et il s'applique à mettre l'ordre en toute chose. Mgr Moreau dans sa dernière visite a ordonné de faire subir au temple de grandes réparations. M. le curé Dupré entreprend des travaux qui se prolongent durant trois ans. Par une nouvelle disposition des bancs, on peut en installer vingt-deux dans la grande nef, mais douze sont enlevés du jubé de l'orgue afin de donner plus de logement dans le rond-point.

La consécration de l'église après sa restauration couronne ces travaux. Le 19 octobre 1882, Mgr Fabre, évêque de Montréal, ancien vicaire de Sorel, Mgr L.-Z. Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Langevin, évêque de Rimouski, procèdent à cette cérémonie toujours si imposante. Nous laissons la plume au chroniqueur du *Courrier de Sorel*: "C'était grande fête hier en notre bonne petite ville. Notre église réparée à neuf allait être consacrée et

l'annonce de cette bonne nouvelle avait attiré ici un nombreux clergé et un grand concours de fidèles. Tous les magasins étaient fermés comme en un jour de fête d'obligation et le peuple avait cet air recueilli et grave qui témoigne tant en faveur de sa foi et de sa piété. Quand, à la voix de son pasteur, la population fut appelée à voter une somme relativement considérable pour consolider la dette de la Fabrique, et faire des améliorations nécessitées par la vétusté du temple, pas une voix ne s'éleva à l'encontre. Aussi, en quelques mois, l'église est-elle devenue méconnaissable, mais à son avantage. On dirait qu'une bonne fée l'a touchée de sa baguette magique. La voûte avec ses nombreux tableaux qui se détachent en relief, offre, surtout le soir, à la lumière du gaz, un coup d'œil féérique. Ces saints, qui semblent vivants, nous disent, par leurs attitudes inspirées ou contemplatives, ce qu'ils ont fait pour conquérir le ciel... Les trois autels sont de toute beauté, ils ont été faits par M. Paul Lefebvre, un Sorelois. La balustrade en noyer noir et en frêne avec riches draperies soie et or fait l'admiration de tous les étrangers. La chaire a aussi subi une transformation complète.

“L'espace manquait; en rétrécissant les allées, on est parvenu à mettre deux rangées de bancs en plus. Nos vieux bénitiers eux-mêmes sont disparus: deux belles statues, enfermées dans une niche, vous présentent l'eau bénite dans de magnifiques vases.... La cérémonie de la consécration commença à 7 heures et demie. Mgr L.-Z. Moreau, évêque de St-Hyacinthe, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, et Mgr Langevin, évêque de Rimouski, ont tenu à la présider. Mgr Fabre officia à la grand'messe pontificale et fit la consécration de l'église et de l'autel majeur. Mgr Moreau consacra l'autel de la Sainte Vierge, Mgr de Rimous-

ki l'autel de Saint Joseph. M. l'abbé Aubry, curé de St-Jean, remplissait la fonction de diacre d'honneur; M. l'abbé St-Georges, curé de St-Athanase, sous-diacre d'honneur; M. le chanoine O'Donnell, curé de St-Denis, agissait comme prêtre assistant; M. l'abbé Leduc, curé de Sweetsburg, faisait les fonctions de diacre, M. l'abbé Duhamel, celles de sous-diacre. M. l'abbé Beauchamp, vicaire à Saint-Joseph, était le maître des cérémonies.

“Le chœur de l'orgue s'est surpassé. La messe de Saint Joseph, œuvre des Frères des Écoles Chrétiennes, a été rendue d'une manière parfaite. M. L.-O. Gariépy tenait l'orgue. Les solis étaient partagés entre le Dr Régis Latraverse et les Frères. MM. C. Mathieu, R. Stedworthy, A. Lord et M. Moreau, avocat, ont chanté avec précision.

“A l'Offertoire, Mlle Anna Charbonneau se fit entendre dans le *O Cor amoris victima*. Disons tout de suite que n'eût été le respect dû au lieu saint, les applaudissements auraient éclaté....

“A midi eut lieu le banquet. Les Sœurs de la Congrégation avaient invité le clergé à prendre le dîner dans leur magnifique couvent. Admirablement secondées par les dames de charité, elles ont reçu leurs hôtes d'une manière princière. La salle était richement décorée. Soixante-quatorze membres du clergé étaient présents. Outre les évêques Moreau, Fabre, Langevin, on voyait le Révérend Père Mathieu, MM. Plinguet, O'Donnell, Aubry, Archambault, Godard, Gauthier, Duhamel, J.-B. Michon, Laflamme, A. Archambault, Audet, Sicard, L. Duhamel, P. Mathieu, O. Desrosiers, Leduc, Filiatrault, H. Jeannotte, R. Beauchamp, Bernard, Angers, H. Dupuis, L. Beaugard, Dignan, Paquin, Lebrun, Moreau, Sirois, Richard, Huot, Carbonneau,

Hébert, Soly.... A l'issue du banquet, il y eut présentation d'adresse et un gracieux concert."

La fête se termina le soir. Mgr l'évêque de Montréal fit le sermon et Mgr Langevin chanta le salut solennel.... "En terminant, ajoutait le chroniqueur, rendons hommage à M. le curé pour le zèle qu'il a déployé en cette circonstance. Puisse le Ciel le conserver longtemps à notre affection!"

Le zèle du curé de Sorel ne s'arrête pas en si beau chemin. Au mois d'avril 1883, la Fabrique achète un vaste terrain en arrière de la ville pour y établir un cimetière. Ce nouveau champ des morts, encore en usage de nos jours, porte le nom des Saints-Anges. Vers le même temps, l'église est enrichie d'un orgue nouveau. L'inauguration donne lieu à une fête splendide, le 7 mai 1884. Sa Grandeur Mgr Fabre, archevêque de Montréal, chante une messe pontificale, assisté de M. Ludger Gravel, Vicaire-Général du diocèse, de M. le chanoine O'Donnell, curé de St-Denis, et de M. Désorey, curé de St-Ours. Plusieurs membres du clergé et une foule nombreuse assistent à cette fête.

Le 11 avril 1883 étant la fête patronale de M. le curé Dupré, il y a réception au couvent, au collège, et une démonstration sympathique de la part des citoyens. Son Honneur le maire A. Germain, l'honorable Juge Gill, un nombreux clergé, participent à cette joyeuse célébration. Ils souhaitent au curé de Sorel de vivre heureux et longtemps au milieu d'eux.

Ce souhait devait se réaliser durant six ans. M. le curé Dupré, on peut le dire sans crainte d'errer, fut l'homme de la Providence. Il accomplit des œuvres que bien d'autres n'auraient pu mener à bonne fin. La fondation de paroisses, l'établissement des dîmes, le redressement des abus, amènent toujours des récriminations de la part de ceux qui

se croient lésés. M. Dupré, avec son tact, ses bonnes manières de parfait gentilhomme, sa délicatesse, sut triompher de tous les obstacles. Il s'imposa de grands sacrifices pour sauver de la ruine le collège classique dont il était le supérieur. Il dut cependant, à son grand regret, en voir fermer les portes. Quoiqu'il en soit, à l'automne de 1889, après un labeur de quatorze ans, il fut obligé de laisser la cure. D'aucuns ont prétendu que s'il fut toujours pauvre c'est qu'il était trop prodigue, donnant sans compter. Il avait le cœur sur la main, ce qui l'empêcha d'être un réel administrateur. Quoiqu'il en soit, M. le curé Dupré a fait de grandes choses dans Sorel. Les citoyens le virent partir avec peine. Une requête, en date du 28 août 1889, portant plus de cent signatures, fut adressée à Mgr Moreau, le priant de laisser au milieu d'eux "un prêtre distingué, un curé respecté et aimé, qui a su s'attirer l'estime et la vénération de toute la population..."¹

Cette requête, toute à la louange de M. le curé Dupré, porte les signatures de son Honneur le maire A. Taillon, son Honneur J.-A. Ouimet, juge de la Cour Supérieure, celles des avocats A.-M. Gouin, Doyon, A.-A. Bruneau, François Lefebvre, des sieurs Charles Dorion, magistrat du district, P. Guévremont, shérif, Jules Chevalier, registraire, F. Lacroix, A.-D. de Grandpré, L.-P. Cardin.

M. le curé Dupré abandonna sa cure. Sans bruit, sans murmure, il prit une retraite temporaire à l'hôpital de Sorel. Il devint successivement curé de Bedford, vicaire à Saint-Marc, curé de Milton, assistant à Belœil, et aumônier chez les Frères Maristes de Saint-Hyacinthe, où il est décédé en 1914. Son corps repose au cimetière de cette ville, dans la partie réservée aux membres du clergé.

¹ *Archives de l'Évêché de St-Hyacinthe.*

CHAPITRE XVI

M. l'abbé Maxime Decelles. -- Début de son ministère. — Il devient curé de la cathédrale de St-Hyacinthe. — Il est fait chanoine. — Curé à St-Roch-sur-Richelieu. — Curé à Sorel. — Évêque de St-Hyacinthe. — Sa mort. — M. l'abbé Joseph-Cléophas Bernard. — Vicaire à la cathédrale de St-Hyacinthe. — Curé de Salmon River. — Curé d'Eel-Brook. — Aumônier de l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe. — Curé d'Adamsville. — De Waterloo, de Sorel. — Fondation de la paroisse Notre-Dame. — M. l'abbé Hector Tétrault, premier curé.

Lorsque M. le curé Dupré prit sa retraite, Mgr Moreau choisit pour le remplacer un prêtre distingué dans la personne de M. l'abbé Maxime Decelles. Le nouveau curé naquit le 30 avril 1849, à St-Damase, comté de St-Hyacinthe, du mariage de sieur François Decelles et de Dame Apolline Coderre-Lacaille¹. D'après M. l'abbé Arthur Allaire, il descend, par une de ses aïeules, du célèbre découvreur Louis Jolliet, par conséquent de Guillaume Couillard et aussi de Louis Hébert, le premier colon canadien².

1. La famille Decelles, qui a fourni au clergé canadien deux évêques et plusieurs prêtres distingués, eut pour chef, au Canada, Gabriel Celles du Clos, fils de Jean Celles et de Colette Pagnot, de Noraie. Il épousa Barbe Poisson, à Montréal, le 19 novembre 1652. Cette famille portait: Ecartelé au 1 et au 4 d'or, au lion de sable, armé et lampassé de gueules; au 2 et 3 de gueules, à une fleur de lis d'argent. Chamillard: *Recherche de la Noblesse, Généralité de Caën*, 1666.

2. Louis Jolliet était marié à Delle Claire-Françoise Bissot, fille de François Bissot, sieur de la Rivière, et de Dame Marie Couillard, celle-ci fille de Guillaume Couillard et de Dame Marie-Guillemette Hébert.

M. Maxime Decelles qui, trois ans plus tard, devait monter sur le trône épiscopal de St-Hyacinthe, fit ses études classiques au Séminaire de cette ville, prit la soutane en 1869, et le 21 juillet 1872, fut ordonné par Mgr Charles La Rocque, dans l'église de St-Athanase d'Iberville. Envoyé d'abord comme vicaire à St-Denis-sur-Richelieu, il y demeura jusqu'au mois de mars 1874. Il fut vicaire à Belœil, curé d'office en 1874 et 1875, vicaire à la cathédrale de St-Hyacinthe, puis curé de 1875 à 1880, et fut créé chanoine titulaire et pénitencier du diocèse. Au mois d'avril 1880, il remettait son canonicat pour prendre la direction de la paroisse de St-Roch-sur-Richelieu, poste qu'il occupa durant neuf ans. De là, il partit pour Sorel.

Dans cette ville, M. Decelles trouva un champ d'action plus vaste pour déployer son zèle sacerdotal. Toutes les œuvres si bien commencées par M. l'abbé Dupré furent heureusement menées à bonne fin. Durant les trois années de son séjour dans cette paroisse, il s'appliqua à développer les œuvres de piété et de bienfaisance, il montra une habileté remarquable dans l'administration des affaires de la Fabrique. Il sut s'attacher, en peu de temps, le cœur des Sorelois. Lorsqu'en 1893 il fut appelé à devenir le coadjuteur de Mgr L.-Z. Moreau, évêque de St-Hyacinthe, ses ouailles manifestèrent un véritable chagrin. Toutes les fois que Mgr Decelles eut à visiter la ville de Sorel, la population lui fit des réceptions grandioses, notamment dans ses courses apostoliques de 1893 et 1895, lors de la bénédiction de la première pierre de l'Orphelinat.

Mgr Maxime Decelles, élu le 14 janvier 1893, fut sacré évêque de Druzipara et, après la mort de Mgr Moreau,

administra le diocèse de 1901 au 7 juillet 1905, jour de sa mort¹.

Son successeur dans la cure de Sorel fut M. l'abbé Joseph-Cléophas Bernard qui, depuis trente-trois ans, dirige la belle et bonne population soreloise. Le nouveau pasteur est né à Belœil, comté de Verchères, du mariage de sieur Théodule Bernard, cultivateur, et de Dame Héloïse Préfontaine. Il fit ses études au Petit Séminaire de Montréal, sa théologie au collège de Sorel et au Grand-Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre par Mgr A. Racine, à St-Hyacinthe, le 30 novembre 1875, il exerça le saint ministère à la cathédrale de cette ville et partit après deux ans pour la Nouvelle-Écosse. Il fut curé de Salmon-River de 1879 à 1881, où il termina le presbytère. En 1881, il était curé d'Eel-Brook. En 1882, il prit la charge de chapelain chez les Sœurs de l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe, fit un voyage en Europe, et devint curé d'Adamsville en 1885. De 1888 à 1893, il occupa la cure de Waterloo. C'est de ce dernier poste que M. l'abbé Bernard partit pour prendre la direction de St-Pierre-de-Sorel.

Durant sa longue administration, ce digne prêtre, devenu chanoine titulaire de la cathédrale de St-Hyacinthe en 1901, employa tout son talent à amortir la dette de la Fabrique et à faire d'importantes réparations à son église. En 1906, après avoir restauré la façade du temple, refait les clochers, il y installa quatre cloches provenant de la maison Ballée en France. La première, d'un poids de 5,185 livres, la seconde, de 2,020 livres, la troisième, de 1,468, la

1. Le 29 juin, neuf jours auparavant, le regretté pontife fit sa dernière ordination au monastère des Sœurs du Précieux-Sang, à St-Hyacinthe; nous étions du nombre des nouveaux prêtres.

quatrième, de 1,076 livres. Le carillon fut béni le 2 décembre 1906, par Mgr A.-X. Bernard, frère de M. le curé de Sorel.

Déterminé à restaurer le temple complètement, M. le chanoine Bernard fit ajouter des planchers neufs et remplaça les bancs anciens par des nouveaux de facture plus moderne. Il n'y a pas jusqu'à la balustrade qui ne fût renouvelée. Le chœur, les stalles, la chaire, le baldaquin, furent également retouchés. La décoration intérieure dite à fresque, si à la mode il y a quelque vingt ans et que nous sommes loin de goûter ainsi que beaucoup d'autres, a été changée par une autre plus riche et plus délicate. Le blanc et l'or ont pour effet de rajeunir un temple, de l'éclairer, de l'enrichir. Avec ses riches verrières et sa nouvelle toilette, l'église Saint-Pierre est assurément l'une des plus belles du diocèse de Saint-Hyacinthe.

M. le chanoine Bernard compte parmi les œuvres qu'il a établies la fondation de l'Orphelinat. Il aida encore de tout son prestige à la résurrection du collège, devenu le Mont-Saint-Bernard. En 1915, avec le concours précieux de ses deux vicaires : M. l'abbé Henri Béland² et M. l'abbé Ernest Bouvier³, il entreprit une lutte contre les débits de boissons alcooliques qui ont fait de grands ravages non seulement à Sorel mais dans notre province. A la suite des missionnaires, Sa Grandeur Mgr Paul-Eugène Roy, alors archevêque de Séleucie⁴, fit entendre sa parole si vibrante

1. La plus petite des anciennes cloches, qui avait été coulée à Montréal, était en usage dans la vieille église avant 1832. Les deux autres, fondues à New-York, furent bénites en 1848.

2. Depuis curé de Sainte-Pudentienne.

3. Curé de Saint-Roch-sur-Richelieu.

4. Mgr Paul-Eugène Roy, devenu depuis coadjuteur et successeur de Son Éminence le Cardinal Bégin, est décédé le 20 février 1926.

et si sympathique. Au jour du plébiscite, la prohibition l'emporta d'emblée et c'en était fait de la vieille légende des *tire-bouchons* de Sorel. Les braves Sorelois donnaient ainsi au pays un exemple vraiment digne à imiter.

M. le chanoine Bernard administre la paroisse depuis trente-trois ans. Le 15 octobre 1925, ses paroissiens lui ont fait des fêtes splendides à l'occasion de son jubilé d'or sacerdotal. Mgr Fabien-Zoël Decelles, évêque du diocèse, et Mgr Joseph-Médard Émard, archevêque d'Ottawa, plusieurs prélats et un nombreux clergé, ont tenu à rehausser de leur présence l'éclat de ces fêtes, digne couronnement d'une vie passée au service du Seigneur. Nous avons eu le bonheur d'y assister et de joindre nos vœux à ceux des confrères pour souhaiter au digne jubilaire une longue suite d'années chargées de mérites¹.

En 1911, feu Mgr A.-X. Bernard, évêque de St-Hyacinthe, qui songeait depuis longtemps à démembler la paroisse Saint-Pierre, publia un décret érigeant celle de Notre-Dame. M. l'abbé Trefflé-Charles-Hector Tétreault fut choisi pour l'organiser. Il est né à La Présentation, dans le comté de St-Hyacinthe, le 13 décembre 1869, de l'union de M. Napoléon Tétreault, menuisier, et de Dame Humbéline Durocher. Il fit ses études à St-Hyacinthe et à Marieville. Ordonné le 28 janvier 1894, il fut successivement vicaire à Granby, à Farnham, à La Présentation, à Iberville, à Sorel, curé de Frélighsburg de 1905 à 1907, de Pike River en 1907. Il était curé à Bedford lorsque Mgr Bernard lui confia la mission de fonder la paroisse de Notre-Dame de Sorel.

1. Le 30 mai 1915, la statue du Sacré Cœur, sur le terrain du presbytère, fut bénite par Mgr Bernard. M. l'abbé Hector Morin fut le prédicateur en cette circonstance.

M. le chanoine Bernard¹ avait acquis, à cette fin, un terrain situé à l'angle des rues du Prince et Limoges, autrefois appelée Providentielle. En face de ce lot vacant se trouvait une vieille église protestante que les sociétaires de Saint-Joseph et de Saint-Michel avaient restaurée et où ils tenaient leurs réunions. M. le Curé Tétreault fit ajouter à cet édifice une annexe de 70 pieds par 50 et un clocher ; telle apparaît l'église temporaire des paroissiens de Notre-Dame. Les cloches de la vieille cathédrale de St-Hyacinthe, que nous avons entendues si souvent carillonner durant notre enfance, convoquent maintenant les fidèles de la nouvelle paroisse aux offices du culte.

En 1913, M. le curé Tétreault a fait construire un presbytère splendide. En 1915, il a fondé une école pour recevoir les filles de sa paroisse, dirigée par les Dames de la Congrégation.

Nous souhaitons aux dignes curés de la ville de Sorel un succès toujours grandissant dans la direction spirituelle et temporelle de la population soreloise.

¹ Parmi les œuvres que M. le chanoine Bernard a encouragées dans sa belle paroisse, il convient de mentionner celle si importante de la fondation d'un collège missionnaire franciscain, dont l'inauguration eut lieu le 19 septembre 1922. La grand'messe fut célébrée à l'église Saint-Pierre par le Rév. Père Justinien, supérieur du nouveau couvent, assisté des Pères Bonaventure et Dieudonné. Le Très Révérend Père Jean-Joseph Deguire donna le sermon.



CHAPITRE XVII

L'éducation dans la ville de Sorel. — Les premières écoles. — Les Frères des Écoles Chrétiennes. — M. le curé Kelly. — L'ancien presbytère passe à la Commission scolaire. — La première Académie. — Démarches en faveur d'un collège classique. — Départ des Frères. — Les premiers souscripteurs du collège. — Le nouveau collège. — Sa bénédiction. — Sermon de Mgr Laffèche. — Embarras financiers. — Le collège est vendu aux Anglicans. — Il devient le collège Lincoln. — Il ferme ses portes. — Le Mont-St-Bernard et les Frères de la Charité. — L'Académie du Sacré-Cœur. — Départ des Frères de Sainte-Croix.

En 1824, les Fabriques furent autorisées par l'évêque à acquérir des biens meubles et immeubles et à employer le quart de leurs revenus au soutien des écoles confessionnelles. Il en fut ainsi à Sorel jusqu'à l'établissement de la Commission scolaire qui remonte à l'année 1846, s'il faut en croire le plus ancien rapport du secrétaire-trésorier de cette époque. Il y avait alors deux écoles, l'une pour les catholiques, l'autre pour les protestants, administrées toutes deux par le même secrétaire. Dans son rapport des années 1846 et 1847, il paraît avoir déboursé pour cet exercice la somme de 1,777 piastres. Le gouvernement, pour sa part, avait versé la somme de 161 louis, 13 chelins, 10 deniers.

L'école catholique était bâtie du côté nord de la rue Georges, sur le terrain de la Fabrique, en face du presbytère actuel. C'était une maison en bois où MM. Caissey, Augustin Defoy, Jean-Baptiste Bernardin, Hippolyte Guillebault, enseignèrent.

En 1848, M. le curé Kelly fit des instances pour confier cette école de garçons aux Frères des Écoles Chrétiennes. Ses démarches furent couronnées de succès. Les Frères firent leur entrée dans la ville et s'installèrent dans le presbytère en pierre, à deux étages. La Fabrique le vendit aux Commissaires pour la somme de 800 piastres, ainsi que le terrain de 290 pieds de front sur 180 de profondeur, borné d'un côté par la rue Georges, de l'autre par la rue Ramezay, appelée autrefois rue Léopold. Le Révérend Frère Rephaire en fut le directeur. M. le curé Kelly se fit construire une autre maison curiale attenante à l'église. En peu de temps, les Frères obtinrent de si consolants succès que le nombre des élèves augmenta. Les Commissaires bâtirent une maison plus spacieuse, en brique. Le 6 septembre 1851, M. le curé Limoges, les Commissaires, et plusieurs paroissiens demandèrent aux religieux d'ouvrir un pensionnat pour y recevoir les élèves de la campagne. Les Frères consentent à faire les frais de cette double tâche, et d'autres religieux viennent se joindre aux premiers.

En 1856, M. l'Inspecteur Archambault visite l'Académie et n'a que des louanges à adresser : "Dans cette ville, dit-il, les choses ont bien changé. Il y a peu d'années, à peine y avait-il deux pauvres écoles, l'une anglaise, l'autre française. Il y a maintenant une Académie de garçons et une Académie de filles sous l'administration des Commissaires, une Académie de garçons et une école élémentaire sous la direction des syndics protestants. Toutes ces écoles sont très bien tenues; l'Académie des garçons est confiée aux Frères des Écoles chrétiennes qui instruisent plus de 250 enfants dont 50 sont pensionnaires. Les élèves de la classe supérieure apprennent avec succès le dessin linéaire, l'arpentage, la tenue des livres, la géométrie.... Les deux

maisons où se tiennent les classes et où sont logés les Frères sont solidement bâties en pierre et en brique.... L'Académie est sous les soins de sept religieux. Cinq s'occupent de l'enseignement et deux du matériel."

Cependant, à un moment donné, les membres de la Commission Scolaire refusent de payer le traitement de l'un de ces derniers. En apprenant cette nouvelle, le Révérend Frère Facile, Provincial, ordonne au Directeur de lui renvoyer le Frère auquel on refuse un juste salaire. Le Directeur de l'Académie donne avis aux Commissaires qu'il doit se conformer aux ordres de son supérieur et qu'il se verra dans la nécessité de fermer une classe de soixante-quinze enfants. Ces représentations ne produisant pas l'effet attendu, le 7 avril 1858, le Frère Rephaire prend le parti de fermer le pensionnat, de renvoyer les Frères qui en ont la charge, et de vendre les effets appartenant à la communauté. M. Crebassa fait vainement intervenir M. le Curé dans l'affaire. Cinq Frères restent au poste et terminent l'année scolaire.

Le Frère Facile donne avis aux Commissaires qu'il a l'intention de rappeler tous les Frères. Ceux-ci, néanmoins, continuent encore à enseigner aux enfants et à obtenir des succès.

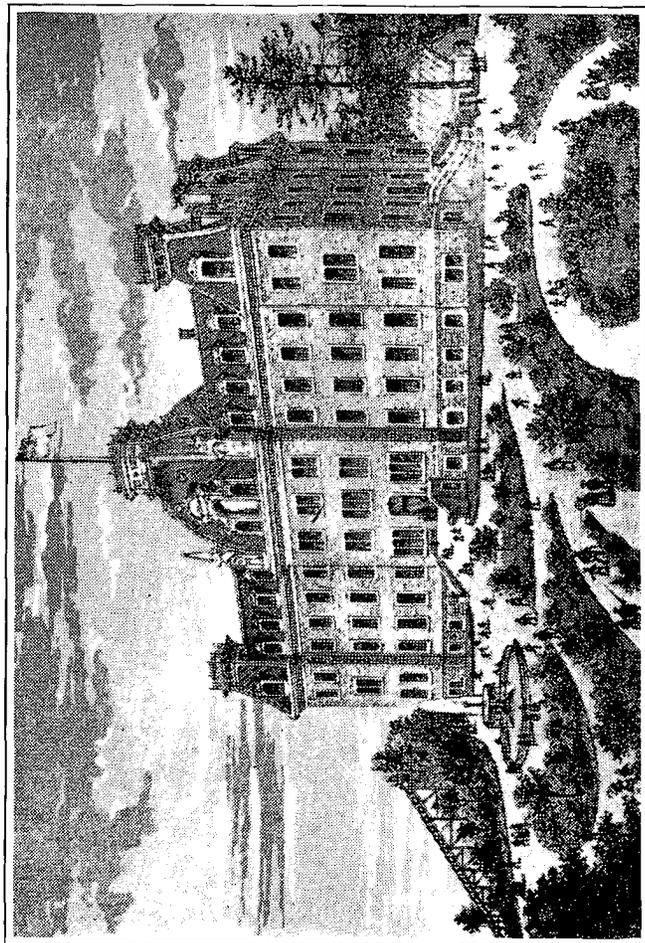
Vers cette époque, un mouvement destiné à doter Sorrel d'un collège classique se produit dans la ville. Ce vœu paraît être celui de tous. Pour l'établissement d'une telle maison, il est besoin d'obtenir le consentement de l'évêque de St-Hyacinthe. Au mois de février 1861, les citoyens font circuler une requête à cette fin et prient M. Crebassa de l'adresser à l'évêque. La réponse que fit ce dernier, le 5 mars 1861, montre que les pétitionnaires redoutaient de voir leur requête refusée.

“Monsieur,

“Selon le désir que vous m’exprimez par votre
“lettre du 1er février, j’ai soumis à Sa Grandeur Mgr
“l’Évêque la copie de la requête à vous adressée par une
“portion des habitants de Sorel, concernant le projet d’éta-
“blir dans cette Ville un Collège ou Lycée. Je suis chargé
“de vous transmettre aujourd’hui la réponse que Sa Gran-
“deur croit devoir faire, après calme et mûre délibération,
“au Document dont le contenu lui a été soumis.

“Monseigneur aurait désiré quelque chose de plus ex-
“plicité sur la nature de l’Établissement projeté. Le Do-
“cument ci-dessus parle d’une maison d’Éducation d’un
“ordre élevé, d’un Collège ou Lycée où les jeunes garçons,
“sortant d’une école médiocre, pourraient perfectionner leur
“éducation. Ces expressions désignent-elles un Établisse-
“ment de hautes études classiques? Dans cette hypothèse,
“Mgr ne pourrait concourir à la réalisation de ce projet,
“croyant que notre pays possède déjà surabondamment
“des Maisons de ce genre et même qu’elle porterait un coup
“mortel au maintien et à la vie de nos grands collèges, et
“il estime que sa conviction est aussi celle des hommes les
“plus amis de leur pays et de la cause bien entendue de
“l’Éducation.

“L’Établissement d’une maison d’“Éducation d’un
“ordre élevé” doit-il entraîner la destruction des écoles pri-
“maires, dont le très grand nombre de jeunes gens à Sorel
“ont un si indispensable besoin? En ce cas, Mgr, mû par
“le désir du plus grand bien du plus grand nombre des en-
“fants, verrait avec peine la suppression des écoles en ques-
“tion.



Collège Mont-Saint-Bernard.

“Enfin, le Document soumis à Mgr l'évêque ne concerne-t-il que l'établissement d'une maison d'un ordre élevé mais qui pourtant n'entrerait pas dans la catégorie d'un Collège classique? Sa Grandeur déclare qu'Elle n'est pas en mesure de se décider pour le moment soit affirmativement soit négativement sur le concours qui lui est demandé. Il manque sous ce rapport d'explications suffisantes de la part des signataires du document qui fait le sujet de la présente réponse. Tout ce qu'il croit pouvoir dire aujourd'hui, c'est qu'il ne voit guère par quel moyen il pourrait prêter son concours. Du reste, rien ne lui sera plus agréable que de répondre aux vœux des habitants de Sorel s'il lui est possible de le faire.

“J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Maire,

“Votre tout dévoué serviteur,

L.-Z. MOREAU, ptre, Sec.”

J.-G. Crebassa, Ecr.

Maire de Sorel.

La question en reste là pour le moment. En 1862, la Fabrique reprend le vieux presbytère et rembourse à la Commission Scolaire la somme de 2,400 piastres pour les améliorations faites à la bâtisse. Le 26 février 1862, les Commissaires achètent, pour le même prix, la moitié du terrain actuellement occupé par l'Orphelinat dans le but de construire une maison plus spacieuse destinée à devenir le berceau du collège classique. Les classes dans cette école s'ouvrent le 1er septembre 1862, et le pensionnat le 1er novembre¹.

Les Frères continuent à se dépenser pour les garçons avec un dévouement inlassable. Cependant les partisans

1. Les Frères avaient fermé leur pensionnat deux fois.

du collège classique reviennent à la charge. Ils publient, dans la *Gazette de Sorel*, des articles sur l'*Éducation Classique et Pratique*. Ces écrits sont de nature à déplaire aux religieux qui se croient visés dans leur enseignement. Le Provincial s'en plaint au Président des Commissaires par une lettre en date du 19 juin 1861, dans laquelle il lui donne avis "qu'il rappellera les Frères au temps où ils ont l'habitude de donner vacance à leurs élèves. Il vous restera donc, dit-il, tout le temps nécessaire pour vous pourvoir de professeurs que vous avez l'intention de substituer à nos Frères..."

Comme ceux-ci enseignent encore à l'automne, on peut supposer que des explications leur ont été fournies ou que des excuses leur furent faites. Dans son rapport de 1867 et 1868, M. l'Inspecteur Archambault déclare que "l'Académie catholique, fréquentée par plus de quatre cents élèves, est tenue par les Frères sur un pied qui la place au premier rang des institutions de ce genre...."

Si flatteur qu'est ce témoignage, il n'empêche pas les partisans du cours classique de travailler à ce projet. M. le Grand-Vicaire Millier encourage cette fondation. Le 7 juillet 1867, il y a à l'Hôtel de ville assemblée des citoyens, dont le président est M. G.-I. Barthe, et le secrétaire M. Michel Mathieu. Des résolutions sont rédigées afin de promouvoir l'établissement d'un collège classique "sur le modèle des collèges du genre dans la Province, en y ajoutant au programme la tenue des livres...." On forme un comité chargé de recueillir les souscriptions. M. le curé Millier, MM. Barthe, E. Provost, F. St-Louis, H. Piché, R. Latraverse, M. Beauchemin, R. Lamoureux, C. Labelle, O. Boucher, A. Germain, sont choisis à l'unanimité.

Cette fois, le mouvement est donné. Dès le printemps suivant, M. Millier l'appuie en chaire de toutes ses forces. Le 11 juin, a lieu dans l'église une nouvelle assemblée; les citoyens, les paroissiens, des îles et de la campagne, promettent leur concours. La liste des donateurs nous a été conservée. Les souscriptions se montent à la jolie somme de 6,762 piastres. On voit par là combien ce projet est cher aux Sorelois. Avec ce montant, les promoteurs de l'œuvre peuvent subvenir aux premiers frais d'installation et, le 3 septembre 1868, les classes s'ouvrent dans la bâtisse occupée auparavant par les Frères que la Commission Scolaire a remerciés le 15 août de la même année. "Ce jour-là, écrit un chroniqueur du temps, ces éducateurs de la jeunesse voyaient leurs nombreuses années de services et de dévouement recevoir le prix de l'ingratitude! Ce jour-là, les Sorelois étaient amèrement déçus dans leur espoir que la fondation d'un collège classique ne nuirait pas à l'œuvre si florissante et si nécessaire accomplie par les Frères! On commettait alors une grande faute, ainsi qu'on le vit plus tard, mais cette faute était encore réparable."

Le collège classique, avec ses dimensions relativement restreintes, ne pouvait recevoir les élèves des cours primaires. Il fallut songer à rappeler les Frères. Au reste, les professeurs fournis par l'évêque de St-Hyacinthe n'étaient pas assez nombreux. Le 19 juillet 1869, les Commissaires achètent l'immeuble où se trouve de nos jours l'Académie du Sacré-Cœur et les Frères y reprennent les cours qui ont été interrompus durant un an. L'Académie sur la rue du Prince est un édifice de 95 pieds de longueur par trente de largeur, bâti en brique, et à trois étages. Le nombre des élèves à cette époque est de 350.

Le jour même où les Commissaires se portent acquéreurs de l'immeuble de l'Académie, ils vendent à M. Mathieu et à ses collègues la propriété et la maison abandonnées par les Frères pour la somme de 5,650 piastres. Sur demande faite par Mgr Charles La Rocque, évêque de St-Hyacinthe, le collège reçoit ses lettres d'incorporation le 23 décembre 1871.

Le premier directeur de la maison fut M. l'abbé Joseph-Octave Leblanc, du 1er septembre 1868 au mois de juillet 1869. A cette époque, il quitte le collège et s'en va exercer le ministère à St-Aimé. Son successeur, M. l'abbé Jean-Baptiste Ponton, conserve la charge un an. M. l'abbé Joseph Alphonse Gravel le remplace au mois de septembre 1870, et au mois de juillet 1872, il a pour successeur M. l'abbé A.-X. Bernard, le futur évêque de St-Hyacinthe. Il conserve cette fonction jusqu'en 1876. Au mois de décembre de cette année, M. l'abbé J.-H. Davignon, successeur de M. Bernard, quitte le collège pour aller prendre la direction de la paroisse de St-Joachim-de-Shefford, et M. l'abbé Jean-Baptiste Michon, curé du lieu, devient directeur du collège. Entre-temps, les journaux publient des articles élogieux sur cette maison "bâtie dans un site superbe, sur les bords du St-Laurent; elle a quatre-vingt-dix pieds de longueur par trente de largeur et possède une belle chapelle." Un prêtre et six ecclésiastiques enseignent à soixante-dix-huit élèves.

Tels sont les modestes débuts du collège. Le nombre des élèves va s'augmentant d'année en année. Il y a lieu de songer à ériger une construction plus grande. Assurés, par ailleurs, que le gouvernement favorise le nouvel établissement — les directeurs comptent sur une promesse de quinze à vingt mille piastres — on ne recule pas devant l'obligation de faire des emprunts. Effectivement, les autorités con-

tractent un premier emprunt de la valeur de douze mille piastres de M. Alexandre Ray Allen; ils donnent comme garantie une hypothèque sur le vieux collège et ses dépendances. Le 21 février 1877, ils achètent pour 1,330 piastres une partie de la réserve militaire, sur le coteau. Le 27 du même mois, ils empruntent de la Compagnie dite *Canada Investment* une somme de 25,091 piastres pour être employée à la construction de la nouvelle maison. Ils donnent une hypothèque sur le terrain qui leur a été concédé. Bientôt, le plan du nouveau collège est tracé par l'architecte L.-Z. Gauthier, sous la surveillance de M. l'abbé Arthur St-Louis, et l'on commence à ériger un édifice imposant de cent cinquante pieds de longueur par cinquante de largeur, avec trois étages pleins et rez-de-chaussée. La bâtisse, "en pierre à bosse, d'un gris sombre, présente un bel aspect, surmontée qu'elle est d'une coupole centrale et d'une tourelle à chacun des coins du toit. La partie supérieure de celui-ci est un peu inclinée de chaque côté de la coupole, et recouverte d'une feuille de zinc qui produit une toiture solide et d'un joli aspect." Cette maison ou collège du Sacré-Cœur, domine la ville, et fait l'orgueil des amis de l'éducation. Sa dédicace est grandiose. M. le curé Dupré ne néglige rien pour la rendre solennelle. Le dimanche précédent, il entretient ses ouailles de cet événement d'une si grande importance pour la paroisse. La cérémonie commence à l'église, le mardi, 17 septembre 1877. Une foule de fidèles se presse dans le temple pour assister à la messe que l'on célèbre à neuf heures et demie. Deux évêques, Mgr Louis-Zéphirin Moreau, de St-Hyacinthe, et Mgr Lafleche, des Trois-Rivières, occupent des trônes d'honneur. Un nombreux clergé assiste au chœur. La fanfare du collège fait entendre de brillants morceaux.

Après la messe, Mgr Laffèche monte en chaire ; au milieu du silence le plus respectueux, il fait un magistral sermon. Le digne prélat prend pour texte ces paroles de nos saints Livres : "*Bonum est viro cum jugum ab adolescentia portaverit.*" Ce fut, dit-on, une étude savante, philosophique, et cependant bien à la portée de tous. L'excellence de l'éducation religieuse, mise en parallèle avec l'éducation athée, telle était la thèse à soutenir. Et l'orateur le fit en maître. Les preuves tirées de l'Écriture Sainte, de l'histoire des nations, du simple raisonnement, furent rendues éclatantes, palpables. Mgr Laffèche, emporté par son sujet, parla plus d'une heure. Il termina son discours en donnant une appréciation flatteuse de la disposition des cours commercial et classique dans le nouveau collège.

Au sortir de l'église, le défilé se rendit jusqu'au collège, où la bénédiction solennelle fut faite par Mgr Moreau, l'évêque diocésain. Suivit un dîner qui fut un succès ; les tables étaient somptueuses et l'on y fit grand honneur. A la suite du banquet, M. le curé Dupré adressa quelques mots de remerciement à Mgr Laffèche, aux dames de charité, aux convives. "Inutile de dire que les élèves s'en sont donné à cœur-joie. De fait, le 18 septembre 1877 est une date glorieuse dont les *Sorclois* devront fièrement garder le souvenir," ajoute le chroniqueur¹.

Sous l'habile direction de M. l'abbé Jean-Baptiste Michon, directeur des élèves, et de M. l'abbé Arthur St-Louis, procureur, on se flatte que le plus grand succès est réservé à

1. Liste des prêtres présents à la cérémonie : MM. O'Donnell, Bernard, Boivin, Bourque, Richard, Guilbert, Gaboury, Désorcy, Champoux, Plinguet, Loranger, Guilmette, Lassizeraie, Larochelle, Beaudry, Durocher, Guertin, Gauthier, Lemay, Laffamme, Brien, Lebrun, Dupré, Michon, Petit, St-Louis, St-Onge, Lessard, Boivin, Lachance, Desrosiers.

l'institution naissante. Mais il semble que les amis de l'œuvre ont trop compté sur les promesses du gouvernement; ils voient bientôt leurs belles espérances s'évanouir. Le Ministère de Boucherville avait promis de verser 20,000 piastres pour aider la maison. Ce secours ne vient pas. Il faut pourtant solder les dettes. M. le curé Dupré, supérieur, emploie tous les ressorts de son talent pour créer des sympathies qui aideront à soutenir le collège dont l'existence est mise en péril. Le 13 mars 1879, au presbytère, il y a une réunion des créanciers; ce sont: MM. A. Taillon, représentant M. A. Allan, J.-F. Armstrong, pour Mme Veuve Bruneau, Lactance Sénécal, L.-G. Gauthier, l'architecte, Léon Leduc, Z. Trudel et Charles Daveluy. Le 26 mars, M. le curé Dupré présente une requête au conseil municipal lui demandant de payer au collège la dette qu'il doit au gouvernement de la Province. Le Conseil ne se prononce pas. M. Dupré réunit les principaux citoyens et les encourage à passer des listes de souscriptions afin de payer les intérêts de la dette. Les dames prennent cette lourde tâche en mains et vont solliciter le secours désiré. Le 21 avril a lieu une soirée dramatique et musicale qui donne une recette de 139 piastres. Il devient évident que le collège ne pourra se maintenir. Le 20 novembre 1880, la *Gazette de Sorci* annonce que le Conseil de l'Instruction Publique a même refusé les subsides que l'on est accoutumé d'accorder aux collèges classiques. Le 30 juin 1880, les immeubles de la Corporation du Collège sont vendus par le Shérif à l'honorable Abbott pour la modique somme de 13,050 piastres. N'est-il pas déplorable de voir tomber une maison de cette importance entre les mains de nos frères séparés? Il semble, à la distance où nous sommes de ces événements, qu'avec le concours du gouvernement et des auto-

rités civiles et ecclésiastiques il eût été facile de garantir ce montant et d'assurer ainsi l'existence de l'institution. On peut croire que l'évêque du diocèse n'espérait pas qu'elle pût vivre par elle-même; autant valait la laisser tomber que d'essayer de la maintenir avec de trop grands sacrifices. Il n'en est pas moins vrai que Sorel fit, en cette circonstance, une grande perte.

Au mois de juin 1883, M. Henry-J. Lyall, principal de l'école McTavish, de Montréal, au nom de l'Université de Lennoxville, prend le collège en qualité de locataire afin d'ouvrir, à l'automne, un lycée anglican. Les derniers jours de l'année scolaire sont des jours de deuil autant pour les professeurs que pour les élèves. Leur belle maison leur est ravie! A cette pensée, plus d'un verse des larmes. Il se passe alors un fait digne de mention. "Il se trouve, dit la chronique, parmi les professeurs, un prêtre que la triste perspective afflige plus que les autres. Il ne peut croire que la Providence laissera tomber son collège pour toujours, entre les mains des non-catholiques: "Si Dieu permet cette rude épreuve, disait-il, ce doit être pour peu de temps; tôt ou tard, les catholiques se reprendront et recouvreront l'Institution." Ceux qui l'entendent mêlent leurs vœux aux siens, mais rien ne peut empêcher la crise de se produire. Dans la soirée qui précède le départ du personnel, ce jeune lévite, plein de confiance en Dieu, après avoir fait une courte prière, prend une statue de saint Joseph et, en compagnie de deux de ses confrères, va l'enfouir à une profondeur de trois pieds dans le sol à quelques pas du perron principal. Il espère que le Ciel aura pitié de ses prières et de ses larmes et qu'il permettra à son *Alma Mater* de rentrer un jour en possession du beau collège qu'il doit quitter. Il promet en

même temps que, ce jour-là, il viendra lui-même exhumer la statue pour la remettre à la place d'honneur.

Ainsi que le pressent ce pieux ecclésiastique, le collègue Lincoln, bien qu'inauguré avec grande solennité par l'évêque anglican de Montréal, au mois d'octobre 1883, ne peut se maintenir longtemps. Le 5 novembre 1888, M. H.-J. Lyall est obligé de vendre à l'enchère tout l'ameublement et de fermer les portes de la maison qui reste inhabitée.

Au mois de septembre 1896, avec le concours de M. le chanoine Bernard, curé de la ville, les Révérends Frères de la Charité, de Montréal, en font l'acquisition pour la somme de 12,000 piastres. Sans tarder, ces dévoués religieux réparent la maison et y installent un collège commercial de premier ordre. Cette nouvelle est accueillie avec joie par tous les Sorelois, et le 3 septembre, M. l'abbé Onésime Desrosiers, curé de Sommersworth, New-Hampshire, celui-là même qui a enfoui dans le sol la statue de saint Joseph et a constitué ce grand saint le gardien de la maison, vient l'exhumer en compagnie de son père et de plusieurs autres personnes: M. le chanoine Bernard, le Révérend Frère Hilaire, Provincial des Frères de la Charité, Son Honneur le Maire C.-O. Paradis, le Dr François-Régis Latraverse, Président de la Commission des Écoles catholiques, MM. J.-A. Chênevert et Vanasse. Après avoir enlevé quelques pieds de terre, M. l'abbé Desrosiers retrouve la statuette dans un état parfait de conservation et la porte, avec joie, dans la chapelle de la maison¹.

Le collège de Sorel n'est pas encore tombé. Il survivra durant cinq ans au désastre qu'il vient d'éprouver. A l'automne, les cours reprennent dans le bloc Dupré, sur la rue

1 De nos jours, on la voit au parloir.

Augusta. M. l'abbé Elphège Filiatrault a remplacé M. l'abbé Emmanuel Guilbert comme directeur des élèves, dont le nombre est de 91, sans compter les externes.

Le 17 septembre 1880, Mgr Moreau, se rendant à Sainte-Anne de Sorel, visite le collège et il est l'objet d'une réception vraiment cordiale. Autour de l'évêque se présentent M. le curé Dupré, M. l'abbé Filiatrault, MM. Onésime Desrosiers, procureur, Beaugelin, professeur de philosophie, James Chaffers, professeur de rhétorique, Louis-Henri Duhamel, professeur de belles-lettres. La fanfare, sous la direction de M. Langevin, fit entendre un joli concert et M. Arthur Bruneau, élève de rhétorique, lut l'adresse suivante :

“Monseigneur :

“La présence de Votre Grandeur au milieu de nous est une preuve de l'affection sincère qu'Elle ne cesse de porter à cette humble maison. Comme un bon et tendre Père vous venez vers vos enfants pour les bénir et encourager leurs efforts. Cette condescendance nous touche vivement, Monseigneur, et nous fait éprouver moins d'inquiétude pour notre *Alma Mater*. Grâce, en effet, à la protection que Votre Grandeur veut bien lui accorder ; grâce au dévouement si connu de notre bien-aimé supérieur, joint au zèle intelligent de notre directeur et de ses dévoués auxiliaires, nous sommes assurés de trouver, comme par le passé, dans ce nouveau local, cette éducation si utile et nécessaire que nous n'aurions pu trouver autrement sans nous imposer de grands sacrifices.

“Aussi, sommes-nous heureux d'avoir cette occasion d'exprimer à Votre Grandeur la vive gratitude dont nos cœurs sont pénétrés. Nous ne cesserons de former des

“vœux pour votre bonheur et pour le succès de toutes vos œuvres. Nous nous efforcerons également de plaire toujours à nos supérieurs par notre attention à obéir au règlement, à devenir de plus en plus pieux et assidus au travail, et pour que ces résolutions ne nous soient pas infructueuses, nous prions humblement Votre Grandeur de les faire agréer au divin cœur de Jésus et sollicitons de sa main une bénédiction qui nous porte bonheur...”

Mgr Moreau répond avec beaucoup d'à-propos. Il félicite les directeurs de leur zèle pour le soutien de la maison. “C'est une institution qui a subi beaucoup d'épreuves dans le passé, mais aujourd'hui, elle doit être assise sur des bases solides. En terminant, dit le chroniqueur, Sa Grandeur espère que ses épreuves sont finies et lui souhaite succès et prospérité...”

Au printemps de l'année 1881, M. l'abbé Elphège Filiatrault est nommé curé de la paroisse St-Joseph. Le 24 mars 1882, M. le Dr Ladouceur rend compte de la dernière année de son administration. Les recettes dans les circonstances sont encourageantes. Elles ont été de 5,333 piastres et 87 centins, les dépenses sont de 4,821 et 47 centins. Il reste en caisse une somme de 512 piastres que l'on remet entre les mains du directeur pour la paroisse St-Joseph. Au mois d'août, les Commissaires prennent l'œuvre en mains et achètent le vieux collège, dans le but d'y continuer les cours. Ils déboursent 9,000 piastres. Durant l'année 1883-1884, les classes sont sous la direction de deux prêtres, six ecclésiastiques et un professeur laïque. On y enseigne toujours le commercial et le classique. En dépit du dévouement des directeurs, le vieux collège se trouve encore aux prises avec des embarras financiers. La position devient intenable, aussi bien Mgr Moreau, le 8 février 1885, avise

les Commissaires de se pourvoir d'un personnel enseignant attendu qu'il a l'intention de retirer ses prêtres et ses ecclésiastiques. Cette décision donne la mort au collège classique. Dans le cours de l'été de 1886, M. l'abbé Onésime Desrosiers, le directeur, part, bien à regret, pour Manchester, où il exercera désormais le saint ministère. Il est aujourd'hui curé de Sommersworth, New-Hampshire. Telle fut la fin d'une institution qui a rendu de **grands services à la** jeunesse soreloise durant les quelques années de son existence mouvementée. Plusieurs prêtres, des religieux distingués, des hommes de profession qui sont parvenus aux plus honorables fonctions, ont étudié à l'ancien collège de Sorel.

Cependant, l'Académie du Sacré-Cœur, sise sur la rue du Prince, est toujours sous la direction des Frères des Écoles Chrétiennes. Quatre cents enfants y suivent les cours. En 1881, les Commissaires font construire l'avant-corps de logis et en 1884, l'aile de la chapelle. Tout en s'imposant ces dépenses les Commissaires ne perdent pas l'espoir de voir un jour la réouverture du collège classique. Nous ne pouvons dire les démarches qu'ils s'imposent dans ce but. M. le curé Dupré s'adresse aux Pères Jésuites pour leur offrir de venir dans sa ville donner l'enseignement classique; il échoue dans sa mission. Les Commissaires écrivent à l'honorable M. Fabre, à Paris, lui demandant de s'entremettre auprès de l'une ou l'autre communauté de France qui consentirait à prendre la charge du collège. Cette démarche n'est pas plus heureuse que les premières. M. le curé Dupré se rend lui-même en Europe dans ce but, mais il se heurte à toutes sortes d'objections et il en revient avec ses espoirs déçus. De guerre lasse, les **Commissaires font** des ouvertures aux Révérends Pères de Sainte-Croix. Ces derniers s'engagent à fournir l'éducation commerciale à la

place des Frères des Écoles Chrétiennes que l'on remercie le 22 février 1886. Les Frères quittent Sorel pour ne plus y revenir et s'en vont à Fraserville ouvrir une maison au mois de juillet de la même année. De cette époque à l'année 1890, de nouvelles démarches sont faites auprès des Pères de Sainte-Croix pour les engager à donner l'enseignement classique, mais pour des raisons qui nous sont inconnues, ce projet ne peut être conduit à bonne fin. En ces dernières années, des citoyens influents, entre autres MM. Jean-Baptiste Lafrenière, notaire, le Dr Régis Latraverse, MM. J.-H. Proulx, Adélarde Trempe, L. Robitaille, A. Langlois, dans une requête en date du 12 octobre 1907, s'adressent à Mgr A.-X. Bernard, le priant de permettre l'enseignement classique. Cette requête reste encore sans résultat.

Du mois de septembre 1886 à l'automne de 1909, les Pères de Sainte-Croix dirigent la jeunesse soreloise. Le 5 octobre 1886, Mgr L.-Z. Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe, bénit la chapelle de l'Académie. Le Révérend Père Louage, provincial de l'Ordre, M. le curé Dupré, MM. les abbés Sicard, Beaugard, Sénécal, assistent à cette cérémonie. Le 27 novembre a lieu la bénédiction d'une cloche, don de M. le curé Dupré; elle fut appelée Léon en souvenir du généreux pasteur. La collecte rapporta la jolie somme de 148 piastres.

En 1896, les Frères de la Charité¹ ouvrent le collège Mont-Saint-Bernard, que le Supérieur Provincial, Frère Hilduard, achète. Le 3 août 1897, Mgr Maxime Decelles, évêque de Druzipara et coadjuteur de Mgr Moreau, bénit

1. La maison-mère de l'Institut se trouve à Gand, Belgique. En juin et en juillet 1925, nous y avons rencontré le Père Ignace, ancien supérieur du Mont-Saint-Bernard, qui nous a accueilli avec la plus grande cordialité.

la chapelle. Le 6 août, M. l'abbé J.-E. Roy bénit un chemin de croix. Le 31 mai 1897, un appel est lancé aux anciens élèves du collège de Sorel les invitant à commémorer solennellement la résurrection de cette maison. On forme un comité; M. l'abbé Charles Sicard est nommé président, M. le chanoine C. Bernard, trésorier, M. A. Vanasse, avocat, secrétaire. Les autres membres sont MM. A.-A. Bruneau, P.-E. Morgan, François Lefebvre, T. Lacroix, J.-G. McCarthy, A.-E. Pontbriand, J.-B. Vanasse, Alfred Guévremont, E.-H. Provost, M.D., James McCarthy, G. Larochelle, J.-A. Villiard, J.-R.-A. Cardin, H. Champagne, Albert et Alfred Beauchemin, S. Cosky, M. l'abbé Pierre Cardin, vice-président.

Le conventum a lieu les 3 et 4 août 1897. Toute la ville de Sorel est sur pied. Deux évêques, Mgr Maxime Decelles, de St-Hyacinthe, et Mgr Ludger Gravel, de Nicolet, rehaussent de leur présence ces fêtes splendides. L'ouverture en est faite à l'église, le mardi matin, par une messe solennelle chantée par Mgr Maxime Decelles. M. le chanoine Thibaudier l'assiste. Les diacres d'honneur sont: M. le chanoine J.-B. Michon, curé de Notre-Dame de Stanbridge, et M. Hubert Beaudry, curé de St-Marcel; les diacres d'office: M. l'abbé Zotique Cardin, curé de Varennes, et M. Narcisse Latraverse, curé de St-Armand. Un nombreux clergé assiste au chœur. Le Révérend Père Jourdain Harpin, de Saint-Ours, ancien élève de l'institution, donne le sermon de circonstance.

Vers une heure, plus de 260 convives pénètrent dans la salle du banquet et se pressent autour des tables élégamment dressées. Les décorations sont ni plus ni moins que somptueuses. On y lit diverses inscriptions: *Hommage à nos professeurs!* — *Deo gratias* — *Agapes fraternelles* —

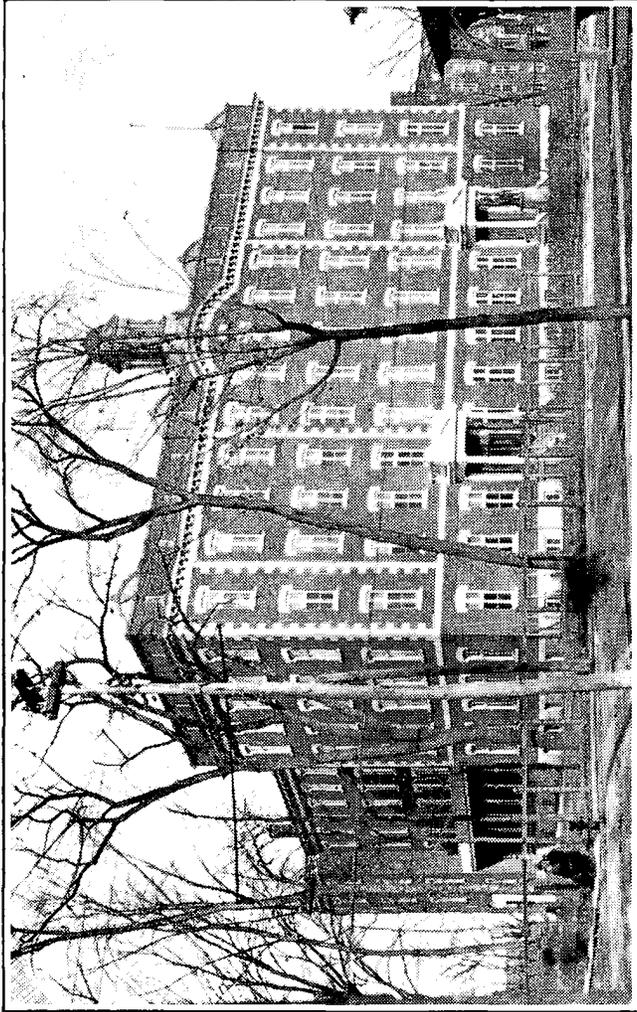
M. le maire Morasse lit, tout d'abord, une adresse de bienvenue. M. l'abbé Sicard, président, y répond avec émotion. Le Révérend Père Amédée, le Supérieur Général des Frères de la Charité, assiste aussi à ces fêtes ainsi que le Père Hilduard, provincial. Plusieurs remarquables discours, dans lesquels les orateurs expriment leur joie, sont faits par les anciens élèves; deux sont particulièrement remarquables, celui de M. A.-Arthur Bruneau, M.P.P., depuis juge de la Cour Supérieure, et celui de M. Lomer Gouin, ancien élève du Collège, devenu plus tard le brillant Premier Ministre de la province de Québec. Le lendemain, le bateau la *Mouche-à-Feu* conduit 300 excursionnistes sur l'île Sainte-Croix, au chalet de M. Joseph Renaud, où un dîner exquis est servi par les dames patronesses. Le soir, il y a illumination de la ville, et un superbe feu d'artifice couronne cette fête du souvenir.

En l'année 1909, les Frères de la Charité prennent la direction de l'Académie du Sacré-Cœur, où, de nos jours encore, plus de 650 enfants reçoivent l'instruction élémentaire commerciale que leur donnent vingt religieux. Quant au Mont-Saint-Bernard, qui fait toujours l'orgueil des Sorelois, il fut doté d'une chapelle neuve, qui fut bénite le 5 décembre 1910, par feu Mgr A. Bernard. Il reçoit chaque année plus de 200 jeunes gens, de la ville et des environs, qui y vont puiser les connaissances commerciales dont ils auront besoin dans le chemin de la vie. Les 20, 21 et 22 juin 1922, les anciens élèves se réunissaient en conventum pour célébrer le jubilé d'argent de leur *Alma Mater*. Puisse cette importante maison continuer à prospérer, à grandir, pour le plus grand bien de notre jeunesse canadienne!

CHAPITRE XVIII

Fondation du couvent. — Les Sœurs de la Providence. — Leur œuvre dans Sorel. — Elles sont remplacées par les Sœurs de la Congrégation. — Constructions nouvelles. — La chapelle. — L'incendie de 1915. — Reconstruction. — L'Hôpital. — Sa construction. — Les premières Sœurs de la Charité. — La chapelle. — Les bienfaiteurs de la maison.

La fondation d'une mission des Sœurs de la Providence marche de pair avec celle d'une maison de Frères des Écoles Chrétiennes. Toutes deux sont dues à l'initiative de M. le curé Kelly. Les premières démarches relatives à ces œuvres remontent à l'année 1846. Le 3 mai, dans une assemblée générale, on reconnaît unanimement qu'il serait avantageux pour la paroisse d'y voir s'ériger une maison de refuge pour les malades et les pauvres, tenue par les Sœurs de la Charité ou toutes autres religieuses. Les jeunes filles pourraient y puiser une bonne éducation. Le plan comporte donc un double objet, celui de créer un asile pour les malades et les pauvres et l'autre, non moins louable, l'éducation des filles de la paroisse. On suggère d'employer à cette fin la maison et le terrain occupés par le curé, qui se construira une autre demeure. La question en reste là durant trois ans. Comme les Frères paraissent plus désirés que les Sœurs, M. Kelly leur cède le presbytère. En 1849, il fait une nouvelle assemblée et, le 23 septembre, il a la satisfaction de voir que les deux projets sont également bien vus de la population. Il faut des ressources pour les mener



Le Couvent.

à bonne fin. Le curé se fait donner l'autorisation nécessaire pour entrer en pourparlers avec les Commissaires. Il désire obtenir le terrain sur lequel la maison d'école est érigée afin d'y établir l'institution nouvelle. La question est rendue à ce point quand M. le curé Limoges arrive dans la paroisse. Entrant dans les vues de son vénérable prédécesseur, il s'occupe activement de l'établissement de ces œuvres. Comme le terrain choisi tout d'abord paraît peu propice, vu ses dimensions restreintes, à recevoir une maison considérable, il jette les yeux sur la belle propriété Jackson et la fait acheter par les Commissaires pour 925 louis. Il s'y trouve une jolie maison en brique à deux étages. Les Commissaires consentent à vendre cet emplacement à l'évêque de Montréal, qui s'engage à verser 725 louis, et M. Kelly 300. Le curé, pour cette fondation, choisit les Sœurs de la Providence. Elles arrivent le 3 mai 1850; en attendant leur maison qui n'est pas prête, elles se logent au presbytère. La bénédiction a lieu le 7 mai. Sur la fin du mois, M. le curé Kelly, alors retiré à l'Hospice St-Joseph, fait commencer la construction d'une chapelle et d'une aile adjacente à la maison Jackson. Le vénérable vieillard étant devenu trop infirme, les Sœurs font continuer ces travaux. La maison, ainsi augmentée, présente une façade de 120 pieds de longueur et conserve ses deux étages primitifs.

Le 27 octobre, Mgr Prince, protecteur zélé de l'Institut des Sœurs de la Providence, vient bénir l'aile et la chapelle neuves. Le même jour, dans l'église paroissiale, il fait encore la bénédiction d'une cloche, offerte par la Fabrique, pour régler les exercices de la maison. M. Jacques-Félix Sincennes et Dame Marie Crebassa lui donnent les noms de Marie-Joseph-Jean-Jacques-Charles. La collecte rapporte 16 louis.

De ce jour aussi date la fondation de la belle association des Dames de Charité. A l'heure même, cinquante d'entre elles s'enrôlent dans cette association, qui a fait tant de bien dans la ville en secondant le zèle des religieuses dont les premières furent : Sœur Marie de la Providence, Sœur Louis de Gonzague, Sœur François de Sales, Sœur Ignace, Sœur Amable, secrétaire .

En février 1851, un chemin de croix est érigé dans la chapelle. Avec le concours des Dames de Charité, les Sœurs réussirent à payer tous les frais de la construction nouvelle ; elles soutiennent les malades et les infirmes.

Sous le rapport de l'éducation qu'elles donnent aux filles, rien ne laisse à désirer. L'Inspecteur Archambault, dans son rapport, ajoute ces lignes à leur louange : "A l'Académie, dirigée par les Sœurs de la Providence, il y a 260 élèves, dont 230 externes, 16 demi-pensionnaires et 14 pensionnaires. Elles apprennent la composition littéraire, la botanique, des notions de mythologie, de physique et d'astronomie."

Ces bonnes religieuses, après un séjour de huit ans et quatre mois, quittent la ville de Sorel. En 1852, Mgr J.-C. Prince, évêque de St-Hyacinthe, étant de passage en France, s'assure les services des Sœurs de la Présentation de Marie, du bourg Saint-Andéol, et leur confie l'éducation des filles de son diocèse. Le 19 octobre 1853, six religieuses de cette communauté ouvrent un noviciat à Sainte-Marie-de-Monnoir ; mais cette institution est transférée à St-Hugues-de-Ramezay, le 14 septembre 1855. Cependant, Mgr Prince, désireux d'amener à St-Hyacinthe la Maison-Mères des Sœurs de la Présentation, propose aux Sœurs de la Congrégation de cette ville d'échanger leur couvent contre celui des Sœurs de la Providence, de Sorel. Ce projet

est également agréé par les Sœurs des deux Instituts. Il faut cependant le faire approuver par les paroissiens. Pour mieux concilier tous les intérêts, l'évêque informe le curé Limoges qu'en déplaçant les Sœurs de la Providence, "il ne perd pas de vue l'établissement d'une maison de Charité et ajoute qu'il cèdera douze lots de la propriété Jackson aux Sœurs de la Congrégation et qu'un Hospice y sera érigé pour le soulagement des pauvres. Il demande ensuite au curé de préparer les esprits à recevoir, de bon cœur, cette mutation." Le 10 août, il écrit qu'il a hâte de connaître l'opinion des paroissiens. Quant à vous, ajoute-t-il, je sais bien que c'est un nouveau sacrifice du cœur que les évêques vous imposent, mais ils ont tant de confiance en vous qu'ils ont eu le courage de vous le faire subir et ils pensent que vous n'en perdrez pas le mérite...."

M. le curé Limoges, le 12, répond : "les religieuses sont les bienvenues : les esprits sont moins montés que je ne le pensais." Vers le 18, les Commissaires rétrocèdent à Mgr Prince la propriété Jackson, et le 30 août arrivent cinq religieuses de la Congrégation, savoir : Sœur André, Supérieure, Sœur St-Thomas d'Aquin, Sœur St-Wilfred, Sœur St-Augustin, Sœur St-Édouard, qui prennent la maison délaissée par leurs devancières. Le 30 octobre, M. Limoges écrit à son évêque : "Nos sœurs sont pleines de courage, elles ont un nombreux externat, treize pensionnaires, quarante quart et demi-pensionnaires." En 1864, dix religieuses enseignent à 401 élèves "avec beaucoup de soin et de succès," écrit M. l'Inspecteur Archambault.

M. le curé Limoges ne tarde pas à constater le progrès des élèves ; il les visite souvent, les encourage, préside la lecture mensuelle des notes. "Ce bon père, ajoute l'annaliste, ne devait pas jouir longtemps du fruit de son dévouement

à la jeunesse; après trois années dont la dernière ne fut qu'une alternative de souffrances et d'espoir, il dut quitter sa paroisse au printemps de 1861, et le 24 mai suivant, il expirait à l'Hospice St-Joseph de Montréal."

L'année 1860-1861 fut une année de deuils et d'épreuves. L'une des fondatrices, Sœur St-Wilfred, dès les premiers jours, abandonne sa classe et ses élèves pour retourner à Montréal où la mort ne tarde pas à moissonner cette première victime de la mission. Au mois de mars, une toute jeune enfant de 12 ans à peine, Mademoiselle G. Forest, est choisie pour embellir le jardin du ciel. Enfin, le 24 mai, en la fête de Notre Dame de Bonsecours, M. l'abbé Limoges rend à Dieu sa belle âme couronnée de mérites. "La séance de distribution des prix reflète ces deuils répétés et se plaît à célébrer, à éterniser, si l'on peut parler ainsi, le souvenir de ces trois passages de la mort, surtout celui du pasteur vénéré, du Fondateur du couvent, du père de la jeunesse soreloise."

L'année 1862, la Supérieure du couvent, Sœur St-André, nommée maîtresse des novices, retourne à la Maison-Mère; cette même année, M. H. Millier est appelé à la cure en remplacement de M. Limoges. Paternel et bon pour l'enfance, M. Millier se fait chérir des maîtresses et des élèves. "Son dévouement, sa bonté, sa libéralité proverbiale, ne cèdent en lui qu'à un zèle éclairé et discret, à une piété aimable et entraînant au bien."

Les deux Supérieures qui succèdent à Sœur St-André: Sœur St-Zéphirin et Sœur Ste-Anne, ne font qu'un court séjour à Sorel. La Supérieure suivante, Sœur St-Dosithée, est douée d'une nature énergique, entreprenante, et se distingue par son savoir-faire et son esprit d'initiative. L'état de la mission, à cette époque, laisse beaucoup à désirer; on

ne peut plus habiter la vieille maison qui tombe en ruines, il faut bâtir. Sœur St-Dosithée assume la responsabilité de cette construction. Le 13 août 1864, on fait, avec solennité, la pose de la première pierre. L'édifice est complété durant l'automne de 1865 et l'on prend, avec grand contentement, possession du nouveau couvent. La bénédiction de la maison et l'érection d'un chemin de la croix suivent de près. Cependant, il manque une entrée convenable à cette maison bâtie en vue d'une aile principale. Sœur St-Dosithée n'a pas le temps de terminer l'œuvre commencée. Éluë dépositaire-générale en juin 1866, elle quitte Sorel, au grand regret de tous ceux qui ont eu l'avantage de la connaître. En août 1866, Sœur St-Gilbert lui succède et elle continue l'entreprise. Une nouvelle bâtisse est mise à l'étude; dès que les plans sont approuvés par la Communauté et l'autorité diocésaine, l'ouvrage commence. Le 16 mars 1867, a lieu la pose de la première pierre. La construction, visiblement aidée par saint Joseph qu'on a choisi pour premier architecte, fait honneur à l'entrepreneur. "Jamais maison, une fois terminée, ne paraît plus solide et plus belle." Le couvent, à cette époque, est, à la vérité, digne de la ville. Il possède une belle chapelle, des dortoirs avec toutes les améliorations modernes, des parloirs pour les sœurs et les élèves, une salle de musique et des classes en nombre suffisant. Mgr de St-Hyacinthe, trouvant l'église paroissiale trop petite pour la population, permit aux Sœurs ainsi qu'aux élèves d'assister aux offices du dimanche dans leur chapelle, ce qui s'est continué jusqu'à ce jour. Cependant, le couvent qu'on a terminé aux frais de la Communauté, se trouve chargé d'une lourde dette. Le contrat passé avec la ville oblige les Sœurs à enseigner aux enfants pour la modique somme de 400 piastres. Le logement, le chauffage, l'entre-

tien des classes, doivent se prendre à même ce maigre salaire. On comprend la gêne, la pauvreté, dans laquelle les Sœurs sont obligées de vivre. Il n'y a pas moyen de recourir à des quêtes, des bazars, que l'on réserve pour l'Hôpital. Il n'y aurait eu de ressources que dans le bon vouloir de la Commission scolaire, et celle-ci, embarrassée dans ses affaires, à court de revenus suffisants pour les maisons d'éducation des garçons qu'elle doit faire vivre, ne veut pas revenir sur les engagements pris à l'ouverture du couvent. Les choses vont ainsi, cependant, tant bien que mal, durant nombre d'années. Au lieu de prendre un essor alerte et vigoureux, le couvent se maintient péniblement; on espère en des jours meilleurs. Lassée d'attendre, une des Supérieures, Sœur Sainte-Humbéline, veut sortir de cette situation. Elle s'adresse au Surintendant de l'Instruction publique et lui explique ses embarras financiers ainsi que les raisons de la Commission scolaire pour refuser un salaire convenable. Elle obtint immédiatement gain de cause. Une allocation, de pas moins de 1,200 piastres, est assignée aux Religieuses, et la Commission se voit obligée de leur payer, chaque année, cette somme, sous peine de perdre son octroi du gouvernement. Les Sœurs ne se prévalent pas de ce succès inespéré et consentent à recevoir 700 piastres, voulant permettre aux Commissaires de faire face à leurs obligations. Avec le temps, la dette diminue et l'on fait des améliorations qui mettent le couvent au rang des maisons d'éducation les mieux aménagées de la Province.

En 1908, un conventum, organisé par les anciennes élèves, sous l'inspiration de la Supérieure, Sœur Marie-Rose, réunit plus de quatre cents anciennes élèves venues de toutes parts pour cette réunion de famille, et célébrer le cinquantenaire de la fondation du couvent. "Inutile de dire

que ce fut une fête de la joie, de la cordialité et du souvenir. Jamais revoir ne fut plus heureux! Quel bonheur de se retrouver après tant d'années d'absence!..” Depuis le jour de sa fondation, le couvent a poursuivi son œuvre de zèle et de dévouement. Plusieurs milliers d'enfants ont passé dans les classes. Grand nombre de femmes distinguées, de mères de famille d'un mérite éminent, des religieuses vouées à toutes les œuvres sont sorties de cette maison. En 1915, ce beau couvent devint la proie des flammes. Les Sœurs de la Congrégation ne tardèrent pas à le relever de ses cendres. Une maison moderne, bien bâtie en brique, s'élève à la place de l'ancienne. Les dévouées religieuses qui en ont la direction continuent leur belle œuvre au milieu de la sympathique population de Sorel.

Nous avons vu comment Mgr Prince, tout en préparant la venue des Sœurs de la Congrégation, n'a pas perdu de vue les pauvres et les malades. M. le curé Limoges, qui caresse l'espoir de voir un jour une maison pour les hospitaliser, ayant fait part de ses projets à l'évêque, celui-ci, le 10 août 1858, lui écrit d'attendre le moment opportun pour introduire les Sœurs de la Charité dans la ville. Il ajoute: “la communauté ne demande ni fondation ni propriété pour aller visiter les pauvres et les malades à domicile. Une maison quelconque prêtée ou louée par une personne charitable leur suffira. Elles y vivront de leur travail, de la rémunération de la sacristie et d'un bazar annuel pour le succès de l'œuvre. Elles se bâtiront quand Dieu voudra. Tout ce qu'elles désirent, c'est de se dévouer aux soins des malades et de distribuer aux pauvres les aumônes qu'on leur confiera.” M. le curé Limoges remercie les Sœurs Grises de voir qu'elles consentent à venir souffrir à Sorel, et il communique son projet à des personnes charitables.

entre autres aux familles Sincennes et McCarthy qui promettent de lui venir en aide. Le 26 décembre 1858, il convoque une assemblée des paroissiens et soumet ce louable projet. Il est accueilli favorablement et l'on décide que la Fabrique cèdera certains lots de la propriété Jackson pour l'établissement du futur hôpital dont les Sœurs de la Charité de St-Hyacinthe auront la direction. L'évêque ayant agréé cette proposition, l'Institution est incorporée le 19 mai 1860, et on lui donne pour directeurs, M. le curé, le marguillier en charge, leurs successeurs, une personne désignée par le Conseil de la ville et deux autres, nommées par le gouverneur en Conseil. L'évêque cède les lots choisis et, avec les 600 louis dus à la Fabrique, on se met en frais de bâtir. M. le curé Limoges, retenu chez lui par une maladie qui l'emporte dans la tombe au mois de mai, ne peut guère s'en occuper. A son défaut, M. l'abbé Charles St-Georges, desservant de la paroisse, devient surveillant des travaux et directeur temporaire. M. le curé Millier continue l'œuvre de son regretté prédécesseur. La maison, bâtie en brique, sur un plan simple mais joli, est une des plus importantes de la ville. On peut dire qu'elle est le fruit de la charité. M. J.-F. Sincennes verse pour sa part 500 louis; M. M. McCarthy donne une somme égale et tout le bois nécessaire à la construction des dépendances. Le zèle de ces deux éminents citoyens ne s'arrête pas là, ainsi que l'écrit M. le curé Millier en 1867 : "L'édifice terminé, il restait une dette de 3,000 piastres à payer aux entrepreneurs et 900 piastres dues pour emprunts; ces messieurs se chargèrent de toute la dette. Chaque année M. Sincennes donnait 200 piastres comme étrennes à l'Hôpital." Outre ces dons gracieux, un bazar, tenu au mois de septembre, produit la somme de 142 louis.

Les travaux étant terminés, le 22 octobre, quatre Sœurs arrivent dans la ville pour reprendre les œuvres de charité interrompues depuis le départ des Sœurs de la Providence, quatre ans auparavant. C'étaient Sœur Élisabeth Lafrance, dite Sœur Bédini, supérieure, Sœurs Alphonsine Côté, Céleste Vincent dite Sœur St-Michel, Marie Lalime dite Sœur Sainte-Geneviève. Sœur Marie Jauron, supérieure de la Maison-Mère, conduit elle-même ses filles et prend part à leur installation. Mgr Joseph La Rocque, évêque de St-Hyacinthe, leur fait l'honneur de les accompagner dans la nouvelle maison. Les Sorelois, heureux du témoignage d'estime dont ils sont l'objet, organisent une démonstration extraordinaire pour recevoir dignement ces hôtes distingués. A leur arrivée, tout Sorel est illuminé. L'évêque procède lui-même à l'imposante cérémonie de la bénédiction. Le 23 octobre, après une messe d'actions de grâces, célébrée par Mgr La Rocque, il y a bénédiction d'une cloche pour l'Hôpital, présentée par Son Honneur le Maire Jean-Baptiste Lamère, madame F. Sincennes, M. D. McCarthy, madame D. Armstrong. On lui impose les noms suivants : Jean-Baptiste-Magloire-Hilaire-Daniel. L'autel de la chapelle est dédié à Sainte-Anne¹.

Cette maison de bienfaisance s'est maintenue depuis grâce à la libéralité des Sorelois et en particulier des familles Sincennes, McCarthy, Barthe, Armstrong, McNaughton, Chapdelaine, Crebassa, Précourt, Gill, Brousseau, Chênevert, Bellefeuille, Bruneau, Beaulieu et de Melle Allain. Nous ne pouvons passer sous silence le bazar annuel qui, en ces dernières années, rapporte jusqu'à la somme de neuf

1. Mme D. McCarthy mourut le 1er octobre 1865 et Mme Félix Sincennes le 15 du même mois. Ces dames furent les bienfaitrices insignes de l'Hôpital.

à dix mille piastres. Les Sœurs se sont toujours montrées dignes de la sympathie dont on les entoure. Elles se distinguèrent particulièrement lors de la grande catastrophe des 12 et 13 avril 1865, en se portant, des premières, sur le théâtre du sinistre pour donner les soins requis aux victimes de l'inondation et les consoler dans cette grande détresse.

Le 8 novembre 1883, Mgr L.-Z. Moreau consacre la chapelle de l'Hôpital et bénit une cloche, don généreux de la Compagnie Richelieu. La liste des parrains se lit comme suit : L'honorable Juge Gill et Mme Gill, l'honorable Juge Mathieu et Mme Mathieu, M. le sénateur Guévremont et Mme Guévremont, Son Honneur le Maire A. Germain et Mme Germain, M. l'abbé M. Lemay et Mme Brassard, M. l'abbé Vanasse et Mlle McCarthy, M. le shérif Guévremont et Mme J.-O. Fortier, M. et Mme James Morgan, M. et Mme A.-A. Taillon, M. et Mme J.-A. Chênevert, M. le Dr Sylvestre et Mme Sylvestre, M. le Dr Jacques, de Montréal, et Mme Jacques, M. et Mme Jean-Baptiste Falardeau, M. et Mme Moïse Beauchemin, M. le Dr Latraverse, Mme Latraverse, M. et Mme Hyacinthe Beauchemin, M. et Mme H.-L. Bureau, M. et Mme Ernest Rondeau, M. et Mme François Gélinas, M. et Mme le notaire Payan, de St-Ours, M. et Mme Charles Blais, M. le major Paul et Mme Paul, de Ste-Anne, M. et Mme Louis Morasse, M. et Mme Jean-Baptiste Lemoine, M. et Mme Lanctôt, de Montréal, M. et Mme Joseph Pagé, M. et Mme William Boivin, M. et Mme William Houle, de St-Robert, M. et Mme Clément Lévesque, M. F. Cloutier et Mlle Hamelin.

L'offrande des parrains et marraines produit plus de 400 piastres. Au mois d'octobre 1887, les religieuses célèbrent le vingt-cinquième anniversaire de leur arrivée dans

Sorel. Mgr Moreau assiste à cette fête ainsi que M. le curé Millier, alors de Belœil. M. l'abbé Julien-Alphonse Cadotte, vicaire de la cathédrale de St-Hyacinthe donne le sermon. Le 9 février 1896, Mgr Elphège Gravel, évêque de Nicolet, bénit l'Orphelinat qu'on a érigé sur le terrain du vieux collège, grâce au dévouement de M. le chanoine Cléophas Bernard, qui s'intéresse avec un zèle admirable à l'œuvre que poursuivent avec tant de succès les Sœurs de l'Hôpital.

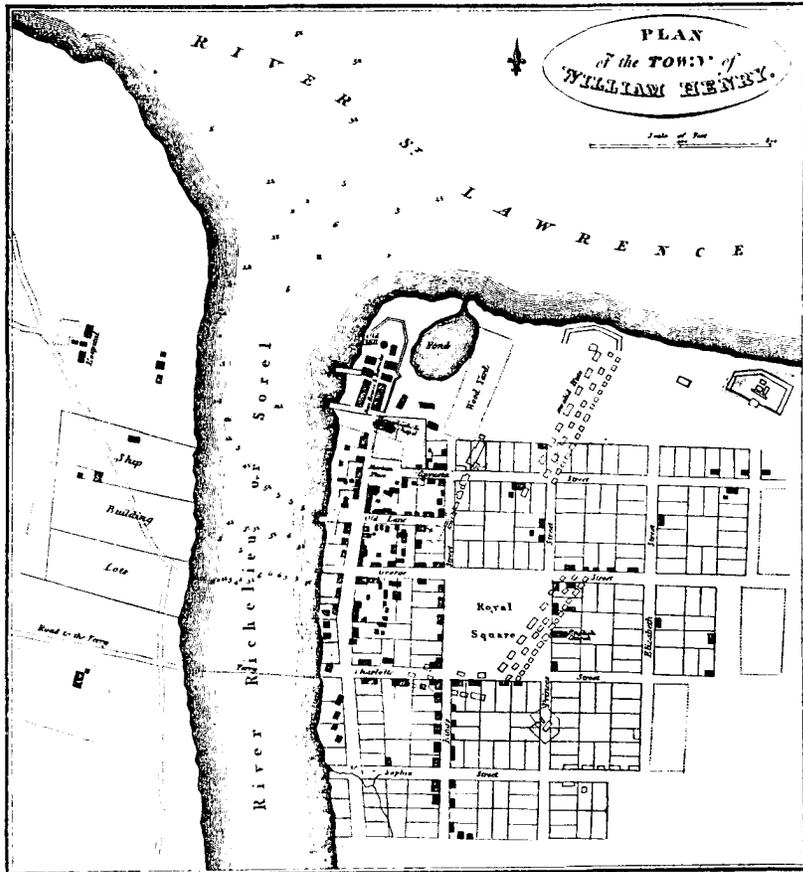
Nous laissons à d'autres le soin d'écrire l'histoire plus intime de cette maison de charité et de prières qui fait tant de bien à la population.



CHAPITRE XIX

La ville de William-Henry. — Les marchés. — L'administration de la justice au commencement du XIX^{ème} siècle. — La Cour. — Le Palais de Justice. — Le Bureau d'Enregistrement. — Un journal dans la ville: la *Gazette de Sorel*. — Le nom des rues. — Assemblées patriotiques. — État de la population. — La ville de Sorel. — Les premiers maires: Jean-Baptiste Lamère, Jean-Georges Crebassa, Robert-Henry Kittson. — Émeutes. — La Société de Construction. — L'aqueduc. — L'éclairage au gaz. — La faufare.

Le 10 juin 1791, le gouverneur du Canada accorda à William-Henry une charte de ville et, à ses habitants, le pouvoir d'élire un membre pour les représenter à la Chambre d'Assemblée. Le premier fut John Barnes, capitaine de l'artillerie royale. Au témoignage d'Isaac Weld, cette ville naissante, malgré la proclamation royale, gardait l'aspect d'un gros village. Il se trouvait dans son enceinte une centaine de maisons, deux églises, l'une catholique, l'autre protestante, une place publique, le Parc-Royal, où les miliciens se livraient de temps en temps à l'exercice de leur art. Vers 1858, les officiers supérieurs de la garnison font construire une clôture autour de ce parc et commencent à y planter des arbres. Plus tard, des allées et des plates-bandes sont tracées avec soin, grâce au concours de quelques citoyens généreux qui veulent travailler à son embellissement. C'est seulement en 1868 qu'il est ouvert au public.



Plan de la ville de William-Henry en 1815.

En 1815, Bouchette¹ écrivait : “La ville couvre environ 120 âcres de terrain, quoiqu’à présent le nombre des maisons n’excède guère 150, outre les magasins, les casernes et les bâtiments du gouvernement. Elle est bâtie sur un plan régulier, les rues se coupent à angles droits, et il y a au centre une place de 85 toises carrées. Les habitations sont en bois, bâties solidement, mais les églises, Protestante et Catholique, sont l’une et l’autre en pierre; il y a huit rues principales, qui, comme la ville elle-même, portent le nom des différentes branches de la famille royale: la population de la ville est d’environ 1,500 âmes. Devant la ville, le rivage du Richelieu a de dix à douze pieds de hauteur, et il y a près de la pointe deux quais ou lieux de débarquement; la rivière a, à cet endroit, 125 toises de largeur, et deux brasses et demie à cinq et demie de profondeur. Sur le rivage opposé, il y a des places commodes pour construire des vaisseaux, et où l’on en a construit d’un port considérable.... A peu de distance d’un petit ruisseau au sud de la ville, il y a une redoute et un hôpital, et un peu plus loin un beau bâtiment en bois, avec des appentis, des jardins, appelé la Maison du gouvernement. Il sert de résidence au commandant des troupes stationnées dans cette ville, et qui forment ordinairement une ou deux compagnies d’infanterie. Au sud-est de la ville, il y a un terrain élevé, où l’on a eu autrefois intention d’élever quelques ouvrages militaires solides, mais jusqu’ici de légers ouvrages en terre sont les seules défenses qu’on y ait construites.... Il s’y fait quelque commerce, mais non pas autant que l’on croirait et que l’exigerait sa situation à la jonction de deux rivières navigables: le commerce du bois de construction, l’exportation du grain

1. *Description topographique de la Province du Bas-Canada*, p. 226.

de cette partie du pays, et le commerce d'échange entre les états Américains, pourraient être portés à une grande étendue, et à ce qu'il paraît, produire des avantages considérables. Depuis peu on y a établi une poste régulière de William-Henry à St-Jean, par laquelle les voyageurs qui vont de Québec aux nouveaux townships et dans les Etats-Unis, peuvent arriver promptement, et trouver toutes les commodités nécessaires, tant en chevaux qu'en voitures, à des prix fixés par le gouvernement de la province. Le Richelieu procurant une communication prompte et facile, du territoire Américain jusqu'au centre de la province, mérite l'attention sous plus d'un point de vue...."

William-Henry, au commencement du XIXème siècle, avait l'aspect d'un bourg prospère qui devait se développer en raison de la condition avantageuse de son site, et surtout grâce à la protection du gouvernement.

Dans le cours de 1818, quelques habitants entrepreneurs proposent à Robert Jones, juge de paix, de construire un marché. Ils s'engagent à aider de leurs deniers cette utile entreprise. Leurs noms nous ont été conservés: Christophe Carter offre un louis, Thomas Kimber dix chelins, ainsi que Marguerite Sewers, Jean Thibeau, Louis-Charles Paul Hus, J. Sutherland, John Wilmont, M. Coxwell, M. Kanty, D. Rochette, John Thom, William Nelson, Mme Dumont.

Le marché fut érigé sur un terrain cédé par le gouverneur et il servit durant un quart de siècle. Le 14 mai 1842, les officiers de police adoptent un règlement dans le but d'en faire bâtir un nouveau, plus spacieux. Un nommé Hugh O'Neil en trace le plan et le construit pour la somme de cent louis. Les juges de paix Robert Jones, Henry Crebassa, E.-W. Carter, Edmond Peel et Robert Harrower, ont

approuvé le projet. Ce deuxième marché, qui fut inauguré au mois de juin 1843, avait cent pieds de longueur, trente-cinq de largeur; il servit durant quinze ans. En 1858, vu l'augmentation croissante de la population, les membres du Conseil, MM. Jean-Georges Crebassa, alors maire, Jean-Baptiste Lamère, McNaughton, Labelle, Kittson, Buttery, Lavallée, font ériger un nouveau marché en brique, de cent-quatre-vingts pieds de longueur par trente-quatre de largeur, et cinquante pieds au centre, pour la somme de vingt mille piastres. En 1882, il fut remplacé par le marché actuel. C'est un édifice de deux cents pieds de longueur, de trente-cinq de largeur et de cinquante et un pieds au centre. Il s'y trouve une salle pour les représentations, une enceinte pour les réunions du Conseil et un local dans lequel la Cité a ses bureaux.

En quelques années, beaucoup d'améliorations pratiques s'accomplissent sous la poussée des hommes d'action qui dirigent les affaires publiques. Dans son édition du 6 juin 1858, le directeur de la *Gazette de Sorel* signale à ses lecteurs les perspectives fort encourageantes qu'il entrevoit pour la prospérité de la ville: la construction d'un marché à foin, l'installation d'une usine à gaz, l'établissement d'une voie ferrée et la création d'une Cour de Justice.

Dans les premières années du régime anglais, l'administration de la justice étant toute militaire, il fut besoin de créer des juges de paix; les premiers furent Christopher Carter, le capitaine Abbott, le Révérend John Doty et d'autres anciens soldats de l'armée anglaise, établis par les officiers de la garnison avec le consentement du gouverneur.

En 1818, les sieurs Jacob Dorge, Georges Branly, Henry Crebassa, William Nelson et David See font partie du corps de police. La charge d'inspecteur du Parc-Royal



Groupe de dignitaires au Conventum de 1922.

1. — S. G. Mgr Bernard, évêque de St-Hyacinthe. 2. — M. le chanoine Bernard, curé de St-Pierre-de-Sorel. 3. — Rév. M. Tétrault, curé de Notre-Dame-de-Sorel. 4. — Rév. Frère Ignace, supérieur. 5. — Rév. M. Maynard, chapelain depuis 1919. 6. — Rév. Frère Philémon, supérieur-provincial, 1905-1921. 7. — Rév. Frère Hilduard, supérieur-provincial, 1892-1905. 8. — Rév. Père Amédée, supérieur général, depuis 1876. 9. — Rév. Frère Louis, premier supérieur en 1897.

et du marché revient à Henry Crebassa. Le 13 septembre 1826, Robert Jones, Édouard Carter, William Nelson, nommés juges de paix, prêtent le serment d'office en présence de John Kent Welles, l'un des juges du district et l'agent de la seigneurie. Le même jour, Jean-Georges Crebassa devient clerk de la Cour que l'on a établie dans la ville. En 1836, les sieurs Edmond Peel et R. Harrower sont adjoints aux premiers que le gouverneur maintient en fonction.

Le 18 juillet 1840, les juges de paix écrivent à M. de Montizambert et lui apprennent qu'il y a souvent du désordre les jours de marché. Ils ont arrêté une femme pour l'envoyer à Montréal, mais en attendant le bateau, comme il n'y a pas de prison, elle s'est évadée. Ils ajoutent qu'ils n'ont pas l'autorité pour établir des constables ni de fonds pour les payer. A plusieurs reprises, ils ont démontré qu'il serait urgent d'établir une police rurale mais on n'a pas voulu les entendre. Enfin, ils demandent qu'on leur accorde la permission d'ériger une prison, à l'exemple de la paroisse de St-Ours, qui en possède une ainsi qu'une Cour de Circuit. Jusqu'ici, les juges de paix, seuls, ont eu juridiction dans les affaires criminelles. Quand un accusé comparait devant eux, s'il est passible d'emprisonnement, on le conduit à la prison de Montréal, en le livrant aux capitaines des paroisses qui se le confient, les uns aux autres, jusqu'à destination. En 1856, les Sorelois s'agitent pour faire transporter dans leur ville le siège de la Cour de Circuit et le Bureau d'Enregistrement établis à St-Ours. Le 17 août 1857, les maires du comté de Richelieu se réunissent à Sainte-Victoire. On y rencontre les sieurs Jean-Baptiste Lamère, maire de William-Henry, Alexis Antaya, maire de la paroisse de Sorel, Joseph Mathieu, maire de Sainte-Victoire, Joseph Bernier, maire de St-Robert, Jean-Baptiste

Houle, maire de St-Aimé, Godefroi Ouellet, maire de St-Marcel, et M. H.-P. Paré, notaire, que l'on nomme secrétaire de l'assemblée. Le préfet du comté met sous les yeux de ses collègues une lettre "demandant d'informer le gouvernement qu'on a choisi dans Sorel un logement pour y tenir la Cour Supérieure et la Cour de Circuit. Un bail a été consenti par M. D. McGie, à la corporation, d'un lopin de terre avec bâtisse pour servir temporairement de maison d'Audience et de bureaux, et le Conseil a voté 200 louis pour ériger un bureau d'Enregistrement. Il remercie le Procureur-Général Georges-Étienne Cartier qui a mené à bonne fin l'œuvre de la décentralisation judiciaire".

A cette assemblée, le Conseil du comté choisit le sceau dont on se servira à l'avenir, ce sera un castor surmontant une feuille d'érable et portant cette inscription: *The Corporation of the County of Richelieu*.

M. Antoine Gouin, avocat, est choisi comme shérif du district et M. Pierre-Rémi Chevalier en est le greffier ou protonotaire. C'en est fait: St-Ours sera, dès lors, dépouillé de ces institutions publiques qui donnent tant de relief à une ville. Au reste, depuis de longues années, les citoyens caressent l'espoir de voir les édifices du Palais de Justice et du Bureau d'Enregistrement se bâtir au milieu d'eux. Robert Jones n'avait-il pas réservé six lots pour les y construire¹?

Le contrat pour la construction du Palais de Justice fut adjugé en 1860 pour la somme de 5,500 louis. Bientôt Sorel devint le rendez-vous des avocats, des notaires, et une société d'élite se forma en peu de temps. Plusieurs procès se

1. Le 11 janvier 1834, le secrétaire J. Craig écrit à Jones pour lui demander par quelle autorité ces lots ont été choisis à cette fin.

sont déroulés dans l'enceinte de ce Palais de Justice. Ici fut condamné Modeste Provencher pour le meurtre de F.-X. Jutras. L'exécution eut lieu le 3 mai 1867. Sophie Boisclair, accusée de complicité, reçut la même sentence de mort qui fut commuée en un emprisonnement à vie par le gouverneur Charles Stanley, vicomte de Monk. En cette enceinte fut entendue la cause de l'infortuné Roméo Bolduc, accusé d'avoir assassiné Z. Bourdon. L'honorable juge Arthur Bruneau prononça l'arrêt de mort. Il fut exécuté le 5 avril 1918. Les assises de cette cour de justice viennent d'être le théâtre d'un autre procès qui restera à jamais célèbre dans les annales judiciaires de Sorel. Puisse-t-il être le dernier!

Une ère de prospérité passe sur la jolie petite ville. A côté des édifices du gouvernement s'élèvent le collège du Sacré-Cœur, le couvent et l'hôpital. M. Georges-Isidore Barthe, l'un des hommes qui ont rendu d'éminents services aux Sorelois, fonde en 1857 la *Gazette de Sorel*, dans le but de travailler au développement de cette partie du pays. On le voit encore, dès lors, lancer dans le public l'idée de la construction d'un chemin de fer destiné à relier la vallée du Richelieu aux régions nouvellement ouvertes des Cantons de l'Est. Plusieurs Canadiens influents travaillent à la réalisation de ce projet depuis quatre ans. Le 16 janvier 1854, le sieur Jean Chamard, secrétaire de la compagnie *Richelieu-Drummond-Arthabaska*, a convoqué une assemblée à St-Charles-sur-Richelieu, afin de prendre les meilleurs moyens d'en assurer l'exécution. Le 23 janvier de la même année, les principaux citoyens se sont adressés à l'honorable Narcisse-Fortunat Belleau, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, pour obtenir l'autorisation de voter un bonus de 40,000 piastres en faveur de la compagnie. M.

Barthe fait de cette œuvre l'article programme de son journal. Quoiqu'il en soit, plusieurs années doivent s'écouler avant la réalisation complète de ce projet si utile. Entre-temps, il publie de nombreux articles dans la *Gazette de Sorel*, sur l'importance de cette voie, désignée sous le nom bizarre de *Chemin de fer à lisses de bois*. Le lecteur ne peut s'empêcher de sourire, en lisant cette prose pourtant si éloquente et parfois combative; il se demande quelle devait être alors l'apathie de nos gens qui semblaient s'obstiner à ne pas voir l'utilité de cette voie! Les temps ont bien changé depuis l'établissement du chemin à *lisses de bois*, car plusieurs voies ferrées ont été construites depuis! Autres temps, autres mœurs!

Le 11 janvier 1869, sous la présidence de M. Barthe, une nouvelle assemblée des citoyens a lieu afin d'approuver un règlement destiné à encourager la construction du chemin de fer devant relier Sorel à Drummondville. Le 5 mars 1870, la somme de 40,000 piastres est votée et l'on décide que le terminus de cette voie ainsi que son siège d'opération seront placés en cette ville. Que d'espoirs les Sorelois n'ont-ils pas fondés sur ce projet qui devait leur apporter la prospérité! Les travaux de construction marchèrent lentement mais sûrement. M. Louis-Adélarde Sénécal, ancien capitaine de vaisseau, en obtint la direction. Cet homme entreprenant, devenu plus tard député et sénateur, fut encore le promoteur du chemin de fer sur la glace, inauguré le 1er février 1880 entre Montréal et Longueuil¹. Après trois ans, il entre en pourparlers avec les directeurs de la compagnie du *Chemin de Fer Sud-Est*, et, pour la somme de 100,000 piastres, il leur abandonne tous les con-

1. L'honorable Adélarde Sénécal mourut le 11 octobre 1887.

trats qu'il a conclus avec la compagnie *Richelieu-Drummond-Arthabaska*. De son côté, la compagnie du *Chemin de Fer Sud-Est*, représentée par MM. Valentine Cook, de Wendover, Edward-John Hemming, de Wickam, William Watts, de Drummondville, garantit tous les ouvrages déjà exécutés, et s'engage à compléter la voie ferrée non avec des lisses de bois mais avec des lisses d'acier. Elle donne, en plus, un billet promissoire de 90,000 piastres. Par ce contrat, passé au bureau du notaire A. Phillips, à Montréal, le 12 novembre 1872, la première compagnie abandonne à la seconde son chemin de fer, dont le parcours va de Sutton à Sorel, pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans. L'inauguration a lieu le 10 mars 1879. Deux autres projets de voie ferrée sont mis à l'étude plus tard, le premier devant relier St-Jean et Sorel, en passant par les belles paroisses du Richelieu, le second Chambly et Sorel, mais l'un et l'autre sont abandonnés. On leur a substitué la ligne encore existante de nos jours qui va de Nicolet à St-Lambert et qui sera probablement prolongée jusqu'à Lévis. Les intérêts de cette compagnie, qui porta le nom des *Comtés-Unis*, passèrent plus tard à la compagnie *Delaware & Hudson*. La voie s'étend encore d'Iberville à Sorel et passe par St-Hyacinthe.

Pour couronner cette œuvre utile, le 8 juillet 1896, on érige un pont en fer de 500 pieds de longueur, sur les deux rives du Richelieu, entre la ville et la paroisse de Saint-Joseph. Les citoyens souscrivent, par leur Conseil, la somme de 50,000 piastres. Un Sorelois, M. Hyacinthe Beauchemin, l'âme de l'entreprise, obtint le contrat de construction; M. James McCarthy, ingénieur habile, aussi de Sorel, eut la surveillance des travaux. En dépit des dépenses extraordinaires faites pour aider à la construction de

cette voie ferrée, la ville de Sorel ne paraît pas avoir bénéficié comme elle l'aurait dû de tous les sacrifices qu'elle s'est imposés. Son commerce souffre encore et l'on se rend compte que les compagnies ont relégué au second plan non seulement les intérêts des Sorelois, mais encore ceux des autres paroisses de cette partie pourtant si intéressante du pays.

On peut dire que Sorel, dès 1858, prit les allures d'une ville. La *Gazette de Sorel*, le 8 juin, publiait l'entrefilet suivant, dans lequel son auteur salue avec enthousiasme les progrès déjà accomplis : "En moins d'un an, écrit-il, nous voilà avec une Cour de Justice en pleine opération, un marché en construction, un Palais de Justice et une prison à l'état de projet... On parle même de publier une feuille en langue anglaise..." L'auteur de cet article signale une amélioration importante : le Conseil a fait inscrire les noms des rues dans les deux langues, mais, ajoute-t-il, "celui qui a fait cette besogne n'est pas un traducteur émérite des langues vivantes, autrement il aurait écrit *Rue du Roi* au lieu de *Rue King*, *Rue du Prince* au lieu de *Rue Prince*, *Rue de la Reine* au lieu de *Queen*.... Ce mélange de français et d'anglais a un singulier effet..." Le même chroniqueur félicite les citoyens qui ont le bon goût de planter des arbres dans les rues si bien faites pour recevoir ces ornements. "Dans quelques années, ces rues larges et belles, bordées d'arbres, chargées de verdure, feront de notre ville un magnifique bocage. Faisons donc des plantations partout en vue de ces avantages." Ce vœu a été entendu.

Le 24 juin 1858, la ville célèbre avec éclat la fête de la St-Jean-Baptiste. Dès 5 heures du matin, la voix des canons se fait entendre et, d'heure en heure, retentit jusqu'au soir. A 9 heures, il y a défilé de chars allégoriques,

par les rues décorées avec soin. M. l'abbé O'Donnell, alors desservant, donne le sermon de circonstance.... A deux heures a lieu un grand pic-nic; le soir, un bal à l'Hôtel de ville et une illumination féérique terminent la fête.

Lors de l'invasion des Fénéiens, le patriotisme des Sorelois se manifeste par des actes. Le 25 décembre, à l'Hôtel de ville, il y a une assemblée enthousiaste. Huit cents personnes répondent à l'appel du maire M. Crebassa. Les sieurs Gouin, Armstrong, Lamère, Kittson, haranguent la foule: "Jurons, s'écrie l'un des orateurs, jurons, la main sur le cœur, d'être fidèles à la mère-partie et dévoués jusqu'à la mort, pour la défense de notre pays." Des résolutions de circonstance sont formulées et adoptées. "Les habitants de Sorel, y est-il dit, se rappelant les beaux faits d'armes de 1812, sont prêts à se lever et à marcher contre l'envahisseur..., espérant que le Très-Haut, qui tient la destinée des nations entre ses mains, bénira nos armes et permettra que nous ajoutions d'autres lauriers à ceux remportés dans la dernière guerre par les braves hommes qui ont alors maintenu l'honneur du pays...." Les citoyens adressent au gouverneur-général ces résolutions empreintes de parfait loyalisme.

A cette époque, il y a une population de 3,345 habitants: 3,238 Canadiens d'origine française; 1 Écossais, 7 Irlandais. Les choses sont changées depuis le temps où les loyalistes dirigeaient les destinées de la ville!

En 1862, le conseil accomplit une démarche vraiment patriotique: il prie le gouvernement de substituer au nom William-Henry, que la ville a porté depuis sa fondation, celui de Sorel, afin de rappeler ainsi le nom du fondateur de la seigneurie. Cette faveur est accordée: William-Henry devient la ville de Sorel.

C'est encore en 1861 que les ingénieurs royaux, pour répondre au désir de la population, consentent à ouvrir la rue du Roi.

Deux hommes se sont partagé les honneurs de la mairie depuis 1848 : M. Jean-Georges Crebassa¹ et M. Jean-Baptiste Lamère. Le premier a été maire de 1848 à 1855 et de 1858 à 1862, et le second, de 1855 à 1858 et de nouveau de 1862 à 1864.

Le 31 décembre 1861, le maire Crebassa fait ses adieux à ses collègues. Ils s'empressent de lui présenter des résolutions pour le remercier des services éminents qu'il a rendus à la ville durant quatorze ans. On lui décerne aussi le titre flatteur de *père* de la Cité. Ces résolutions, adoptées définitivement en séance régulière du nouveau conseil, le 28 janvier 1862, seront d'un grand secours à M. Crebassa quand il aura à lutter contre son concurrent, M. Georges-Isidore Barthe, dont nous parlons plus loin.

M. Robert Henry Kittson, marchand, administre la chose publique de 1864 à 1867. Il meurt au mois d'octobre 1887, à l'âge de 70 ans. A sa mort, il était inspecteur des poids et mesures.

Le 28 mars 1864, une émeute éclate dans la petite ville, d'ordinaire fort paisible. En voici la cause. Un certain Augustin Belvalle, étant recherché par Henry Mountain, connétable, se trouve, vers les 3 heures de l'après-midi, chez

¹ Jean-Georges Crebassa épousa Delle Mary Walker. Son contrat de mariage, en date du 17 juin 1850, fut rédigé par M. L.-O. Gendron, notaire. M. Crebassa fut inhumé le 2 janvier 1891. Il avait 66 ans. Quant à Jean-Georges Crebassa, fils, qui fut secrétaire-trésorier de la ville un grand nombre d'années, il était fils de Narcisse-Darminault Crebassa, qui exerça la profession de notaire de 1832 à 1846 et petit-fils de Henry Crebassa. Il mourut à l'âge de 72 ans, et fut inhumé à Sorel, le 20 octobre 1912.

l'ex-maire Jean-Georges Crebassa. Le constable chargé de faire l'arrestation se rend à la demeure de ce dernier, où une foule considérable s'est rassemblée. L'officier présente le mandat d'amener à Belvalle. Crebassa intervient et conseille à celui-ci de ne pas se laisser arrêter. Sur ce, la foule se rue sur l'officier de justice, le frappe et l'empêche d'arrêter l'accusé qui prend la fuite, mais qu'on ne tarde pas à saisir et à conduire à la geôle. Vers 8 heures du soir, deux à trois cents hommes, armés de bâtons et guidés par Jean-Georges Crebassa, se dirigent vers la prison. Octave Boucher, qui en est le gardien, leur défend d'y pénétrer. Crebassa persiste à vouloir y entrer. Boucher ferme les portes; les assaillants se mettent à frapper avec leurs bâtons à coups redoublés et à lancer des projectiles contre la maison du conseiller Louis Beauchemin. Ils ne peuvent délivrer le prisonnier, ce qui exaspère la foule.

Comme ces rassemblements menacent la paix publique, le maire Kittson se croit justifié de signer une proclamation défendant de tenir des assemblées. Le Shérif Chevalier, de son côté, lit au peuple le *Riot act*. M. Crebassa, lui-même arrêté pour mépris des lois de la justice, subit une enquête préliminaire et il est condamné à comparaître aux assises criminelles du terme judiciaire suivant. Le 29 mars 1864, Robert-Henry Kittson, maire, Jacques-Félix Sincennes, juge de paix, sur les affidavits des sieurs Henry Mountain, constable, Octave Boucher, geôlier, Louis Beauchemin, mécanicien et l'un des conseillers de la ville, Pierre-Rémi Chevalier, Shérif, nomment vingt constables spéciaux pour protéger la propriété publique et privée et faire garder la paix. Cette émeute a son dénouement aux assises criminelles. Le 21 novembre 1864, presque toute la population se porte au Palais de Justice. Crebassa, qu'on a laissé en liberté sous

un cautionnement raisonnable vu sa qualité d'ancien magistrat, déjoue l'attente générale; il n'apparaît pas devant ses juges et il est en défaut à l'appel du crieur. On dispose alors de la personne de Belvalle; il est condamné à trois mois de prison pour sa première offense, et à quinze piastres d'amende pour avoir résisté à l'autorité. Quant à M. Crebassa, en dépit d'un mandat émané contre lui, sans se soucier des menées des magistrats et fort du verdict populaire, il se présente comme candidat aux charges municipales en remplacement de M. McCarthy qui vient de résigner sa charge. Un M. Grenier, qui est également sur les rangs, est bien étonné à la nouvelle de cette démission, en voyant surgir la candidature de Crebassa. Il n'en continue pas moins la lutte, mais il est vaincu.

La victoire remportée par M. Crebassa ne devait pas l'exonérer aux yeux de la Justice. Il comparait le 20 mars 1865, devant l'honorable juge Jean-Thomas Loranger; malgré un plaidoyer éloquent, il est trouvé coupable et condamné à trois mois de prison.

En 1871, plusieurs centaines d'Irlandais, de Montréal, venus à Sorel par bateau, sont la cause d'une bagarre fatale. Un citoyen de la ville et plusieurs excursionnistes perdent la vie. Des femmes violent l'église paroissiale et M. le curé Dupré est obligé d'en enlever les Saintes Espèces.

Le 17 août 1882, nouvelle bagarre, due encore à des Irlandais, de Montréal. Ils se conduisent avec une extrême insolence. Ils détruisent les fleurs dans les parterres et saccagent tout ce qui leur tombe sous la main. Les Sorelois indignés font voler pierres et briques. Toutes les fenêtres du bateau le *Trois-Rivières* ont été brisées. Une jeune fille tombe à l'eau, mais elle est sauvée par M. Deligny Boucher.

Les années suivantes voient s'accomplir des événements importants. Le 1er septembre 1868 a lieu l'ouverture du couvent, le lendemain, l'inauguration du collège du Sacré-Cœur.

En 1871, MM. Labelle, Vignault, Chevalier, achètent des terrains sur le bord du fleuve pour y bâtir des quais et faire le commerce du bois. L'établissement coûte 20,000 piastres. Le 17 septembre 1872, quelques citoyens influents fondent une Société de Construction, ce sont : MM. A.-A. Taillon, A.-D. de Grandpré, Cyrille Labelle, P. Guévremont, Charles Gill, Aimé Roy, Léon Leduc, Hubert Piché, L.-Z. Gauthier, Hyacinthe Beauchemin, H.-R. Turgeon, Jean-Baptiste Brousseau. Bientôt l'on voit s'élever de belles résidences, entre autres celles de MM. Précourt, Labelle, Mathieu et Beaulieu.

La population de la ville est de 5,636 âmes, celle de la paroisse de 3,446. Le 19 juillet 1873, le Conseil fait l'inauguration d'un aqueduc destiné à fournir aux citoyens l'eau potable et à les protéger en cas d'incendie. Les travaux ont été exécutés par les frères Beauchemin, Philippe, Moïse et Hyacinthe, de la maison importante de ce nom ; ils ont construit une maison en brique et procédé à l'installation des bouilloires et des pompes d'une capacité de 50,000 gallons à l'heure. Leur contrat leur accordait 12,000 piastres. Une fois complété, le système d'aqueduc coûta la jolie somme de 40,000 piastres. Le terrain sur lequel l'aqueduc a été érigé fut loué à la ville par le gouvernement, à raison de quatre piastres payables annuellement. Le bail est pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans.

L'éclairage au gaz remplaça le système des lampes à pétrole dans les rues trois ans plus tard. Depuis le 29 octobre 1855, une compagnie s'est formée dans le but de doter

la ville de cette importante amélioration. MM. Jean-Georges Crebassa, François Gervais, Daniel McCarthy, Robert Hunt, Joseph-Octave Duplessis, le 5 juillet 1858, avaient obtenu déjà du Conseil de ville l'autorisation d'installer des conduites dans toutes les rues. Ce projet, bien que lent à être réalisé, fut mené à bonne fin. Le 6 novembre 1876, à la grande joie de la population, toute la ville apparaît illuminée pour la première fois. Le coût des usines s'éleva à la somme de 8,750 piastres.

Tout en créant ces institutions utiles et en les favorisant, le Conseil de ville sait encore fournir au peuple l'occasion de s'amuser. Disons sans tarder que des jeunes hommes de talents, des dames et demoiselles, de temps à autre, donnent des séances, des concerts, pour des fins de charité. Les profits vont tantôt aux pauvres, tantôt au collège ou à d'autres œuvres recommandables. Il est intéressant de parcourir sur ce sujet les journaux du temps. On y lit des noms bien connus qui rappellent des citoyens distingués, maintenant disparus. A la date du 20 février 1879, à l'Hôtel de ville, on jouait *Le Château des Sept-Tours*. Les acteurs étaient MM. E. Crépeau, Charles Dorion, E. Maurault, A. De Grandpré, A. Gagnon, W.-H. Chapdelaine, L.-P.-P. Cardin, C. Harpin, J. Dauphinais, J. Raiche, H. Vilandré, A. Roy, A. Paradis, Dlle J. Roy, Dlle E. Phillipps. Le 20 mars, à la représentation d'une *Nuit de Noël*, on voit au programme les noms des Delles Lacroix, Anna Charbonneau, Joséphine Roy, Cartier, Desjardins, Paulet, Anna Desjardins et de Mme Fosbroke. Il nous est impossible de dresser la liste complète des amateurs de Sorel qui ont participé aux œuvres de charité.

La Fanfare, fondée vers 1877, donna le 19 avril de cette année, une représentation à l'Hôtel de Ville. On y

joua *Félix Poutré*. Qu'on nous permette de mentionner les noms des acteurs : Frs Allard, A. Trempe, Joseph Dauphinois, C. Germain, G. Dauphinois. P. Girard, O. Fréchette, E. Boucher, Ls Laliberté, A. Garceau, T. Duplessis, G. Patenaude, A. Langlois, A. Fréchette, A. Casaubon. Ce fut, paraît-il, un succès.

Le Conseil de ville ayant fait ériger un kiosque au centre du Parc-Royal, le 12 juin 1879, la Fanfare y donne un premier concert en plein air. Le 15 juin, celle du collège, à son tour, exécute un beau programme. Les citadins sont là pour applaudir le talent des jeunes artistes.

Le 24 juin, la Saint-Jean-Baptiste est célébrée avec solennité. On y voit un long défilé de chars allégoriques ; rarement fête eut plus de succès. Le 23 septembre 1884, Sir Hector Langevin, Ministre des travaux publics, vient poser la première pierre des édifices de la Poste et des Douanes. C'est grande solennité, le maire Germain ayant invité à décorer les rues pour la circonstance. Il y a présentation d'adresses, discours, banquet, et le soir, feu de joie et illumination de la ville.

CHAPITRE XX

Les maires. — M. Georges-Isidore Barthe. — Son origine. — Sa carrière. — Dernières années de sa vie. — Michel Mathieu. — Amédée Gagnon. — Adolphe Germain. — Napoléon-Hormidas Ladouceur. — Alphonse-Antoine Taillon. — L'honorable J.-B. Guévremont. — Louis Morasse. — C.-H. Paradis. — Hyacinthe Beauchemin. — Jean-Baptiste-Théodore Lafrenière. — Le journalisme à Sorel. — Charles Gill, peintre et poète. — L'Hon. M. Arthur Cardin.

M. Georges-Isidore Barthe qui, durant neuf ans, eut la direction des affaires de la ville, naquit à Ristigouche, sur la baie des Chaleurs, le 16 avril 1835, d'une famille originaire de Toulon, France¹. Son père, le capitaine Barthe, a joué un rôle politique assez important à Carleton, comté de Bonaventure, au temps de Robert Christie. Sa mère, Dame Marie Tapin, appartenait à l'une des vieilles familles de Québec et des Trois-Rivières.

Georges-Isidore Barthe eut pour professeur particulier M. Olivier Caron, ancien curé de St-Prosper, devenu plus tard Grand-Vicaire du diocèse des Trois-Rivières. Il ter-

¹ Alexis Barthe, fils de Jacques Barthe et de Marguerite Béranger, s'établit à Carleton, comté de Bonaventure. Il épousa, le 17 février 1784, Louise-Françoise Poisset, fille de Thomas et de Marie-Anne Lambert. Il mourut en 1807, à l'âge de 48 ans. Un de ses fils, Joseph Barthe, capitaine au long cours, se noya en 1855, par une nuit de tempête, en revenant de chez son fils, le capitaine Honoré Barthe. Dans sa chaloupe, attachée à son vaisseau ancré sur le fleuve, on ne trouva que sa casquette.

mina ses études au collège de cette ville. Admis au Barreau en 1855, il s'y établit et fit du journalisme. Il publia le *Bas-Canada*, dirigé d'abord par son frère, Joseph-Guillaume Barthe, et par Odilon Doucet. Le grand incendie des Trois-Rivières étant survenu lors de la création du district judiciaire de Richelieu, M. Barthe abandonna la publication de son journal et transporta son étude à Sorel. Il avait à peine atteint vingt et un ans. Plein d'ambition et débordant d'activité, il désire doter sa patrie d'adoption d'un bon journal. Le 13 juin 1857, il fait part de son projet à M. Jean-Georges Crebassa. Il lui montre toute l'importance de cette fondation pour le développement de la ville. Il met le matériel de son imprimerie à la disposition des amis de l'œuvre, et sans retard, le 13 août de la même année, il publie le programme du nouveau journal: la *Gazette de Sorel*. Cette feuille portera les couleurs libérales, mais sans fanatisme, "avec indépendance de tous les partis. Elle travaillera à promouvoir l'avancement de Sorel et du district, surtout à l'établissement d'une voie ferrée."

M. Barthe fut fidèle à ses engagements. Toujours, il appuya les bonnes causes. Le collège, l'hôpital, le couvent, n'eurent pas d'amis plus dévoués. M. le chanoine Millier, dans une lettre datée du 3 avril 1876, lui rend ce beau témoignage.

"Mon cher Monsieur,

"Je vois avec plaisir que vous êtes encore sur la
"brèche, combattant avec énergie dans les intérêts de Sorel
"et du collège de cette localité, en particulier, voulant obte-
"nir un terrain pour y asseoir une bâtisse qui puisse répon-
"dre aux besoins de votre florissante ville et des paroisses
"avoisinentes.

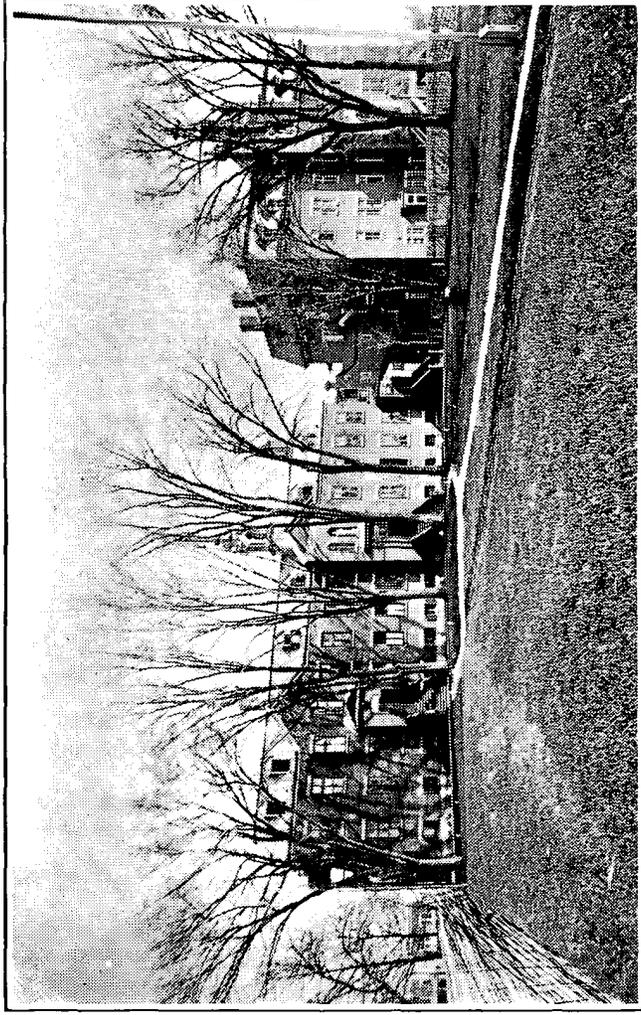
“Laissez-moi vous féliciter de vos efforts désintéressés
 “en cette circonstance comme en celle où vous vous êtes
 “acquis la reconnaissance de l’Hôpital dans l’obtention du
 “magnifique terrain qu’il possède maintenant. Au reste,
 “ce n’est que justice de ma part de reconnaître que, pendant
 “tout mon séjour à Sorel, vous vous êtes toujours montré
 “un défenseur constant de nos intérêts religieux. En vous
 “souhaitant succès dans votre noble entreprise,

“J’ai l’honneur d’être comme toujours,

“Votre tout dévoué,

H. MILLIER, Ptre.”

M. Barthe fut le plus rude adversaire de M. Crebassa. Il attaqua l’administration de ce dernier avec tant de véhémence qu’il remporta la victoire et conserva les honneurs de la mairie durant neuf ans. Ses dénonciations eurent pour effet de pousser le Conseil à intenter une poursuite contre l’ancien maire. Un événement imprévu mit fin au litige. Depuis l’établissement de la ville, les anciens citoyens avaient été sous l’impression que les lots concédés par le gouvernement devaient être libres de toute rente seigneuriale, qu’ils les possédaient en franc et commun socage. Des documents appuyaient ces prétentions et prouvaient en outre que la ville avait la jouissance de la commune. M. Crebassa, qui avait en mains plusieurs pièces importantes, s’offrit de mettre ses lumières au service de ses concitoyens. Il consentit en outre à céder à la ville l’une de ses propriétés et à travailler de son mieux à éclaircir le point en litige. De son côté, la ville abandonnait ses poursuites contre lui. Entre-temps, le gouvernement nomme une commission chargée de faire une enquête; elle est formée des honorables Olivier Sanborn, Le Tellier de Saint-Just, Bureau et Gué-



L'Hôpital et l'Orphelinat.

vremont. Le 29 avril 1870, le sénateur Guévremont, un Sorelois, dans un rapport très élaboré, renverse les espoirs de ses concitoyens. La ville en fut quitte pour payer sa quote-part des frais occasionnés par cette troublante affaire.

A la mort de M. John McCarthy, en novembre 1870, M. Barthe, revenu à Sorel, est élu député pour le comté de Richelieu, à la Chambre des Communes. Défait en 1872, il est réélu en 1874¹ et conserve son mandat jusqu'en 1878.

Candidat malheureux en 1880 et en 1882, il quitte Sorel et retourne aux Trois-Rivières². En 1897, il devient greffier du journal français de la Chambre des Communes. Il meurt le 11 août 1900. A sa mort, le Conseil de ville vote des résolutions de condoléances qu'il adresse à sa famille en rappelant les bons services de celui qui fut l'un des plus sympathiques et les plus dévoués de ses premiers magistrats³.

M. Michel Mathieu recueillit les honneurs de la mairie en 1876, et les conserva jusqu'en 1882. Il était né à Sorel, le 20 décembre 1838, du mariage de M. Joseph Mathieu, cultivateur, et de Dame Edwidge Vandal. Ses études classiques terminées au Collège de St-Hyacinthe, il fit sa cléricature chez le notaire Jean-Georges Crebassa. Admis à

1. Le 1er janvier 1877, les élèves de l'Académie du Sacré-Cœur lui présentent un cadre renfermant un plan du fort Richelieu, envoyé par M. Talon avec sa dépêche du 11 novembre 1666. M. O. Matton, au nom de ses confrères, fait cette présentation.

2. De 1857 à 1882, M. Barthe publia, outre la *Gazette de Sorel*, le *Journal des Cultivateurs* et *The Sorel Pilot*. Aux Trois-Rivières, il ressuscite *L'Ère Nouvelle* et publie *The Canadian Democrat*. Il est l'auteur d'un roman intitulé: *Drames de la vie réelle*.

3. Il laissait trois fils. Arthur, qui devint agent d'Assurances à Montréal, Jean-Baptiste-Meilleur Barthe, sergent d'armes de l'Assemblée Législative, à Québec, Georges-René, mort en ces derniers temps, à Ottawa, capitaine de milice, et deux filles: Delles Blanche et Alice, d'Ottawa.

la pratique du notariat le 20 janvier 1864, il se livra ensuite à l'étude du droit. Le 11 juin 1866, il fut nommé Shérif du district de Richelieu en remplacement de M. Pierre-Rémi Chevalier, démissionnaire, et il conserva cet emploi jusqu'au 14 août 1872, époque où il entra dans la politique. Cette même année, il défit M. Barthe et fut élu membre de la chambre des Communes, à Ottawa, mais fut battu à son tour en 1874. L'année suivante, il fut élu membre de l'Assemblée Législative de la Province de Québec. Le 1er mai 1878, il remporta une autre victoire sur M. Pierre Bergeron, de Saint-Aimé.

Il publia le *Courrier du Richelieu* et *La Revue Légale*. Créé membre du Conseil de la Reine, le 11 octobre 1880, il devint juge de la Cour Supérieure le 3 octobre 1881. L'honorable Juge Mathieu fut un citoyen distingué. Il prit une part active dans la fondation du collège de sa ville natale. Il se maria deux fois. Le 22 juin 1863, il épousa Delle Rose-Délina, fille du Capitaine St-Louis, de Sorel. Il eut un fils et une fille. Mme Mathieu mourut le 23 mars 1870. Le 30 octobre 1881, il épousa Delle Marie-Amélie-Antoinette, fille de l'honorable David Armstrong et de Dame Léocadie de Ligny. Un fils, M. D. Mathieu, issu de cette union, devint avocat. Mme Mathieu est décédée à Montréal le 27 avril 1898. L'honorable juge Mathieu l'a suivie dans la tombe le 2 août 1916 et fut inhumé au cimetière de Sorel.

M. Amédée Gagnon succéda au maire Mathieu en 1882 et il administra les affaires publiques durant un an. Son successeur fut M. Adolphe Germain, avocat. Né à Saint-Ours-sur-Richelieu, en juin 1837, et fils de M. François Germain, ancien patriote de 1837-1838, il fit ses études classiques au Collège de Saint-Hyacinthe. Il se livra ensuite à

l'étude puis à la pratique du droit. Créé Conseil de la Reine en 1878, il fut l'un des représentants de la Couronne dans le fameux procès de Provencher. Il fut maire de Sorel de 1883 à 1885. Il aida par son influence à l'érection des principaux édifices publics de la ville. Lors de son départ en 1893, ses concitoyens lui donnèrent un superbe dîner d'adieu ainsi qu'à M. Taillon, que nous rencontrerons plus loin. Il fut nommé magistrat pour le district de Richelieu le 28 février 1902. Il revint alors à Sorel avec sa famille; il y mourut le 30 avril 1903. Il avait épousé, en février 1862, Delle Louise Demers, qui lui donna cinq enfants. Il a laissé un excellent souvenir.

M. Napoléon-Hormisdas Ladouceur, médecin, fut maire de 1883 à 1885. Il est décédé à West Supérieur, dans le Wisconsin, le 17 juin 1892, à l'âge de 53 ans.

M. Alphonse-Antoine Taillon, en 1887, devint maire de la ville. Il naquit à Ottawa, le 7 juillet 1847, du mariage de M. Jean Taillon et de Dame Geneviève Lionais. Son père fut l'un des premiers marchands de la ville de Bytown. Le maire Taillon fit ses études au Collège d'Ottawa, devenu depuis l'Université. Durant la campagne des Fénéniens, il s'enrôla dans les *Chasseurs Canadiens* et il était présent à Saint-Jean, à Laprairie et à Saint-Armand. Il devint lieutenant en 1869 et capitaine en 1870. Entré au service de la Banque des Marchands, à Montréal, en 1867, il devint gérant de la succursale de Sorel en 1871. Son élection à la mairie fut une des plus contestées dont l'histoire de la ville fasse mention. Il avait pour lui disputer la victoire l'honorable Sénateur Guévremont, qui fut défait par une forte majorité. Son élection en 1888 et en 1889 se fit à l'unanimité des voteurs. Sous son administration, la ville fut élevée au rang des cités de la Province de Québec.

Ce fut un événement important qui donna lieu à des fêtes splendides. Des personnages distingués, entre autres l'honorable Honoré Mercier, premier ministre de la Province, y assistèrent. Le *Sorelois*, dans son édition en date du 1er juillet 1889, rapporte avec force détails les incidents qui marquèrent ce jour mémorable :

“Temps superbe, foule énorme, décors splendides ; tout s'était mis de la partie : la ville, le ciel, le public, pour faire des fêtes qui viennent de finir, un succès sans précédent dans les annales de Sorel.... Dès vendredi soir, les étrangers commencèrent à affluer, chaque train de chemin de fer, chaque bateau, apportant son contingent de telle sorte que, à dix heures, les principaux hôtels n'avaient plus aucune chambre disponible.”

Une messe solennelle en plein air eut lieu à dix heures au Parc-Royal : “Qu'on imagine douze cents soldats rangés en bataille, formant les trois côtés d'un rectangle dont un autel champêtre et un chœur d'officiers aux uniformes brillants forment la base ; qu'on se figure l'officier commandant — un beau type de soldat — entouré de son état major, droit, grave, respectueux ; ajoutons en plus une foule silencieuse en costume de gala.... M. le curé Dupré célébra la messe en présence d'une foule immense...” Cette messe en plein air, sous la voûte de verdure formée par les arbres touffus du Parc-Royal, présentait un aspect féérique. Un chœur puissant auquel se mêlait la foule a rendu avec beaucoup d'effet plusieurs chants. Une collecte a été faite par Mesdames L.-O. Boucher, J.-O. Fortier, Hardy, A. Richard, Sylvestre, Latraverse, Gobeille, L. Dauphinais, J.-A. Chênevert. M. l'abbé Bélanger, de la paroisse du Sacré-Cœur, de Montréal, a prononcé le sermon de circonstance. Dans le défilé de la

procession on remarquait environ 1,200 volontaires, commandés par leurs officiers en brillants uniformes et accompagnés de leurs fanfares, les membres des diverses sociétés nationales et de bienfaisance avec leurs insignes, ceux du club de raquettes, le *Canadien*, en costumes, les brigades du feu en uniformes, avec leur matériel, les membres de la Chambre de Commerce, ceux des professions libérales, un très grand nombre de citoyens et d'invités, les échevins. Il y avait trois chars allégoriques artistiquement décorés: M. H. Berthiaume représentait Samuel de Champlain, M. R. Berthiaume, Jacques-Cartier, l'enfant de M. le notaire Cardin, M.P.P., le petit Saint-Jean-Baptiste. Son honneur le maire, accompagné de l'honorable Honoré Mercier et de l'honorable Juge Ouimet, était dans un carrosse attelé de quatre chevaux blancs.

“Dans une autre voiture, attelée de deux chevaux blancs, on remarquait les honorables Georges Duhamel et Guévremont, M. Cardin, M.P.P., et le pro-maire Patenaude.

“A midi, son Honneur le maire donnait à sa résidence un dîner princier auquel assistaient: l'honorable Honoré Mercier, M. le curé Dupré, le révérend M. Windsor, l'hon. Guévremont.... Une réception brillante eut lieu après le banquet à l'Hôtel de ville. Son honneur le maire lut en présence des assistants la proclamation suivante:

“Cité de Sorel,

Province de Québec, Canada.

DÉCLARATION DE l'érection de la VILLE de
SOREL en CITÉ.

“Attendu qu'il a plu à Sa Majesté Victoria, par la grâce de
“Dieu, Reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et

“d’Irlande, par et de l’avis et du consentement de la Légis-
“lature de Québec, de conférer des pouvoirs plus étendus à
“la Corporation de la ville de Sorel, et de donner à cette
“ville le titre de Cité;

“Attendu que l’acte constituant la dite ville en Cité
“entre en vigueur ce jour même,

“Le soussigné, Maire de la Cité de Sorel, au nom des
“échevins et des citoyens de la dite cité, déclare solennelle-
“ment accepter avec reconnaissance la nouvelle constitution
“promulguée ce jour.

“Et maintenant que Sorel entre dans une ère nouvelle,
“inspirons-nous tous de l’esprit du temps qui pousse les na-
“tions et les particuliers vers le progrès. L’avenir de notre
“cité est entre nos mains; il dépend de nous de lui donner
“le rang auquel lui permettent d’aspirer sa position géogra-
“phique et ses autres avantages naturels; et, avec de l’union,
“dans une entente cordiale, nous pourrons obtenir, dans un
“avenir prochain, la réalisation de nos ambitieuses et légi-
“times espérances.

DIEU SAUVE LA REINE!

“Donné en la Cité de Sorel, sous le sceau de la muni-
“cipalité, ce premier jour de juillet mil huit cent quatre-
“vingt-neuf.

A.-A. Taillon, Maire.”

“Des acclamations saluent la lecture de ce document.
De nombreux discours sont faits par les orateurs: M. le
maire Taillon; M. Dorion, l’hon. H. Mercier, M. le curé
Dupré, l’hon. Duhamel, M. Desmarais, avocat, et quartier-
maître du 84^{ième} bataillon de Saint-Hyacinthe.

“M. Cardin, M.P.P., lut l’adresse suivante au premier ministre :

“A l’honorable Honoré Mercier,
premier ministre de la Province de Québec,
Chevalier, Grand’Croix de Saint-Grégoire le Grand.

“Honorable Monsieur,

“Les citoyens de la ville de Sorel saisissent avec em-
“pressement l’heureuse occasion qui leur est offerte pour
“saluer en votre personne, en ce jour de fête nationale, l’un
“des plus nobles enfants de la race canadienne-française.
“Votre présence, au milieu de nous, est un gage de l’intérêt
“que vous nous portez, et nous sommes fiers de vous en
“témoigner toute notre reconnaissance.

“Nous célébrons aujourd’hui avec un éclat inaccoutu-
“mé, la fête nationale, le 250ième anniversaire de la fonda-
“tion de notre ville et son érection en Cité. Nous remplis-
“sons donc un devoir patriotique, tout en proclamant haute-
“ment notre loyauté à la couronne d’Angleterre. Nous
“sommes heureux qu’il nous soit donné de vous exprimer
“toute la gratitude que nous ressentons à votre égard pen-
“dant la journée solennelle où nous nous réunissons pour
“célébrer notre fête nationale et témoigner de notre atta-
“chement inébranlable à nos institutions, à notre langue et à
“nos lois.

“Veuillez accepter nos remerciements les plus sincères
“pour l’honneur insigne que vous nous faites aujourd’hui
“en venant rehausser, par votre présence, l’éclat de cette
“démonstration. Nous vous prions, en même temps, au
“nom de tous les citoyens de Sorel, d’agréer les vœux que

“nous formons pour votre bonheur et celui de votre honorable famille.

Les CITOYENS de Sorel,

SOREL, le 1er juillet 1889.

“Un superbe feu d'artifice et une illumination féérique couronnèrent ces fêtes splendides. Une foule immense couvrait la place du marché et les quais. Toutes les pièces pyrotechniques étaient bonnes. Une d'elles portant la légende : CITÉ DE SOREL fut particulièrement admirée. Vers les dix heures, le *Québec*, de la Compagnie Richelieu, arrivait devant la ville, vis-à-vis l'endroit où se tenait la foule. Il était tout illuminé et lançait force fusées qui éclataient avec un bruit formidable et laissaient tomber une pluie d'étincelles multicolores...” Les fêtes entraient dans le domaine de l'histoire.

Quatre ans plus tard M. A. Taillon et M. Adolphe Germain quittaient Sorel. A l'occasion de leur départ, les citoyens organisèrent un grand banquet. Au cours de cette soirée d'adieu, M. Taillon raconta ses débuts dans cette ville où il arrivait vingt ans auparavant pour y établir son foyer. “Sorel, dit-il, n'était pas la grande ville qu'elle est aujourd'hui. Je l'ai vue alors que la rue de la Reine et la place du marché étaient son unique endroit commercial. J'ai vu les champs qui l'entouraient devenir des centres populeux où des citoyens industriels et modèles ont érigé de jolies résidences. Il y avait à peine quelques maisons sur la rue du Roi qui est maintenant la plus belle et la plus importante de la ville. J'ai vu les arbres du Parc-Royal tellement petits que l'on osait à peine le traverser aux grandes chaleurs de l'été de peur d'y prendre un coup de soleil. Aujourd'hui, c'est l'ornement de la ville et sa belle parure.

“J’ai vu la ville à son démembrement alors qu’on en tirait le domaine qui forme aujourd’hui les belles paroisses de Sainte-Anne et de St-Joseph. Si la population s’est augmentée, bien des vieilles têtes respectables et vénérées sont disparues pour faire place à une génération nouvelle. Enfants à l’heure où je débarquais ici pour la première fois, ils sont aujourd’hui des jeunes gens pleins de courage et d’énergie, et se sont eux qui, selon l’ordre ordinaire des choses, prennent graduellement l’initiative dans l’administration des affaires.... En ce moment, sous l’effet d’une vive émotion, plus j’évoque mes souvenirs, plus je m’attriste, ma pensée se confond entre le présent, le passé et l’avenir....” M. Adolphe Germain dit, lui aussi, son regret de quitter Sorel. Il rappela l’époque de son arrivée, le temps de sa jeunesse; il évoqua le souvenir des confrères disparus.... et, ainsi que son collègue, il fut applaudi....

M. Taillon quittait Sorel pour Ottawa, où il prenait alors la direction de la Banque Nationale. Quant à M. Germain, ainsi que nous l’avons vu plus haut, il séjourna à Montréal jusqu’à l’époque de sa nomination à la fonction de Magistrat du District de Richelieu, charge qu’il conserva jusqu’à sa mort, arrivée le 29 avril 1903.

En 1891, les honneurs de la mairie échurent à l’honorable Jean-Baptiste Guévremont. Il était né le 4 septembre 1826, à l’île du Pas. En 1851, il s’établit dans la partie de Sorel devenue depuis la paroisse Ste-Anne. Il brigua les suffrages en 1854 et fut élu représentant du comté de Richelieu. Ayant été défait aux élections de 1857 par M. J.-F. Sincennes, il voulut contester cette élection. Cette affaire fut la cause d’une bagarre. En l’absence de l’élu, M. Guévremont, accompagné de ses partisans, se rendit à la demeure de M. Sincennes pour afficher l’avis de la contes-

tation. Les amis de ce dernier tentent de l'en dissuader, mais une soixantaine d'hommes de son parti entourent la maison. Vers les deux heures, M. l'abbé O'Donnell, desservant de la paroisse, mis au courant, se rend sur les lieux et adjure M. Guévremont et ses partisans de ne pas donner suite au projet. Ce dernier s'y refuse. Ce que voyant, M. O'Donnell prie les partisans de M. Sincennes de ne pas les molester. Ceux-ci répondent qu'ils n'attaqueront pas mais se tiendront sur la défensive. M. Guévremont, accompagné d'un huissier, de Berthier, arrive avec sa bande. L'huissier s'approche pour pénétrer dans la maison, mais les partisans de M. Sincennes l'arrêtent et lui demandent ce qu'il désire signifier. — Il répond : un avis. — Très bien ! lui crie la foule, en lui enjoignant d'entrer seul dans la maison et de s'assurer s'il y a quelqu'un pour le recevoir, mais défense lui est faite de l'afficher. — Je voudrais l'afficher, reprend l'homme de la loi. — Vous ne le ferez pas, s'écrie la foule ! A ces mots, les partisans de M. Guévremont brandissent leurs bâtons et les coups pleuvent de toutes parts ; une mêlée générale s'ensuit au cours de laquelle il y a de nombreux blessés dont quelques-uns gravement. En 1858, M. Guévremont fut nommé Conseiller législatif pour la division de Sorel, position qu'il remplit jusqu'à la Confédération. En 1860, il remporta la victoire dans une lutte contre M. Jean-Georges Crebassa. Candidat malheureux aux élections de 1867 comme représentant du comté de Richelieu à la Législature de Québec, il fut fait sénateur la même année. Il mourut en décembre 1896. Le 2 mai 1848, il avait épousé Delle Marie-Anne Paulhus.

En 1892, M. Louis Morasse fut appelé au fauteuil de maire. Il exerça les pouvoirs de premier magistrat de la ville durant six ans. Il était né à Sorel le 16 septembre 1837,

du mariage de feu Christin Morasse et de Dame Catherine Béland. Cette famille, originaire de Paris, s'était établie à St-Pierre-les-Becquets, sous le nom de Pacaud de Moras. M. Morasse fit ses études commerciales chez les Frères des Écoles Chrétiennes, à Sorel. En 1885, il est comptable à bord de l'*Alliance* et il se fait apprenti pilote. Il passe ensuite à la Compagnie Richelieu et durant dix-huit ans, il est tantôt pilote tantôt capitaine, à bord du *Napoléon*, du *Victoria*, du *Berthier* ou d'autres bateaux de la même compagnie. Il paraît avoir été aussi populaire que le célèbre capitaine Jean-Baptiste Labelle, qui a laissé un si bon souvenir dans les annales de Sorel. Il devint plus tard capitaine du vapeur *Athenian* de la compagnie Union. Il fit un jour l'acquisition de l'établissement de la *Gazette de Sorel*. Cependant la maladie le força à prendre, avant l'âge, un repos mérité. Il fut inhumé le 23 octobre 1903. M. Morasse s'était marié deux fois : en premières noces avec Delle Henriette Pouliot, le 7 janvier 1857, en secondes noces, le 7 décembre 1887, Delle Marie-Palmyre-Atala Collin, de Montmagny¹.

M. Charles-Omer Paradis fut élu maire en 1896. Il naquit à Saint-Denis-sur-Richelieu et arriva tout jeune homme à Sorel. Il ne tarda pas à se créer une place enviable dans le monde des affaires. Il fonda une manufacture de chemises qui emploie, encore de nos jours, nombre de jeunes filles. Son terme fini, M. Paradis eut, pour le remplacer, son prédécesseur, M. Louis Morasse. En 1898, M. Paradis reprit le fauteuil qu'il conserva jusqu'en 1907. Sous son administration fut fondée la compagnie électrique. C'est aussi l'époque où le gouvernement, sous l'impulsion de l'ho-

1. Il laissa trois fils, le Dr Ovide Morasse, de Putnam, Léopold et Edmond.

norable Israël Tarte, prend en mains la direction des chantiers maritimes et en fait des chantiers nationaux. Il fait creuser le chenal du fleuve Saint-Laurent à une profondeur de trente pieds pour en faire ainsi la voie sûre qu'elle est actuellement pour les transatlantiques.

M. Paradis est décédé en 1920. En premières noces, il avait épousé Delle Hermina Arsenault, en secondes noces, Delle Clémentine Arsenault, qui lui survit.

M. Hyacinthe Beauchemin fut maire de 1907 à 1910. Il est né à Sorel et il est le fils d'un industriel bien connu, M. Moïse Beauchemin. Il a épousé Dame Mary Gallagher. Il demeure à Montréal.

M. Jean-Baptiste-Théodule Lafrenière, qui fut maire de 1910 à 1919, est né à Sainte-Ursule, comté de Maskinongé. Il exerce la profession de notaire, et depuis de longues années, il occupe la charge de secrétaire-trésorier de la Commission scolaire de la ville. On lui doit un très intéressant travail sur les établissements scolaires de Sorel. En 1911, il fit procéder au transport des corps qui reposaient au vieux cimetière anglais sur lequel on a construit le nouveau poste de police et des pompiers, au coût de 40,000 piastres. M. Lafrenière était, paraît-il, opposé à cette construction, destinée à remplacer le poste des pompiers sis en face du Parc-Royal¹, et devenu depuis le siège des réunions des Chevaliers de Colomb. L'œuvre capitale de l'administration de M. Lafrenière fut le macadamisage des rues de la ville. Depuis 1923, M. Lafrenière est membre du Parlement provincial pour le comté de Richelieu. Il a épousé Delle Caroline Pontbriand.

1. Ce poste fut inauguré en novembre 1889, celui de la rue Royale le 11 septembre 1887.

De 1919 à 1922, M. William-G.-M. Morgan dirige les destinées de la ville. Durant son administration, Sorel fait l'acquisition des terrains du gouvernement, situés en arrière de la ville, appelés la *Réserve militaire*, et ce, pour des fins industrielles, au prix de 25,000 piastres. Il a de plus acheté pour la ville l'ancienne résidence des gouverneurs pour y construire un moulin à papier, mais ce dernier projet n'est pas encore réalisé. M. Morgan publie le *Sorelois*.

M. J.-W. Robidoux, le maire actuel, occupe le fauteuil depuis 1922. Né à Sorel, en 1884, du mariage de M. Johnny Robidoux et de Delle Elmiere Latraverse, il épousa Delle Auréa Descoteaux, et en secondes noces, Delle Lucienne Pitt. Il est encore directeur de la chorale Saint-Pierre. Le 9 août 1925, Son Honneur le maire Robidoux inaugura avec éclat un monument érigé par les soins de la Commission des Sites historiques sur l'emplacement du fort de Sorel. Ce fut la fête du souvenir et de la reconnaissance envers les pionniers de la colonisation sur la terre soreloise.

Qu'on nous permette, avant de clore ce chapitre, de rappeler les noms des principaux journaux qui, dans le cours des années, ont vu le jour dans la ville de Sorel. Notre œuvre, en effet, serait incomplète si nous passions sous silence le souvenir de quelques hommes de talent qui ont rendu service à leurs concitoyens par la plume et la parole.

Comme nous l'avons écrit, la *Gazette de Sorel*, fondée et dirigée par M. Barthe, fut le premier journal publié à Sorel. *The Sorel Pilot* suivit de près. Parmi les collaborateurs de M. Barthe, mentionnons M. A. Marais, Français d'origine. On lui doit de nombreux articles et quelques pièces de vers, simples essais, où il chante les beautés du Canada, de Sorel et du grand fleuve, comme dans la chanson suivante :

SOUVENIR DE SOREL¹

*Depuis cinq ans dans mes visites
 J'ai parcouru le Canada,
 J'ai vu ses pittoresques sites
 De Québec jusqu'à Niagara.
 Sans espoir de rentrer en France,
 Désir, chez moi, bien naturel,
 Je choisirais pour résidence
 Le voisinage de Sorel. (bis)*

*Le bruit des villes, la richesse,
 Les bals, spectacles et concerts,
 Sont des plaisirs pour la jeunesse,
 Non pour un front chargé d'hivers
 Les honneurs que le monde envie
 N'ont à mes yeux rien de réel,
 Un charme secret me convie
 Au riant séjour de Sorel.*

*Au confluent de deux rivières,
 Un fort s'y dressait autrefois,
 Pendant les guerres meurtrières
 Menacé par les Iroquois.
 Le fort n'est plus; la paix profonde
 Règne au Canada, grâce au Ciel.
 Saint-Laurent, au bord de ton onde,
 Heureux les hôtes de Sorel!*

*Là, le hardi missionnaire,
 Bravant le tomahawk indien,
 Martyr, exilé volontaire,*

1. Sur l'air: *Avant tout, je suis Canadien.*

*Apprit au sauvage idolâtre,
Le culte saint de l'Éternel,
Grand souvenir, dont le théâtre
Était le berceau de Sorel.*

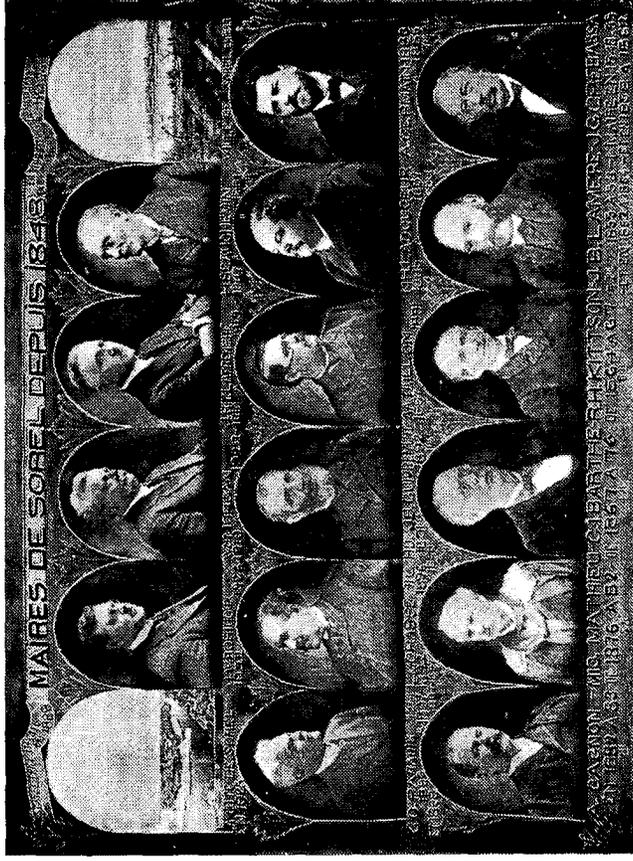
*Là, Champlain, ce héros sans tache,
Et sans peur ainsi que Bayard,
Des lis arbora l'étendard;
Remplissant une noble tâche,
Par sa piété, son courage,
Il rendit son nom immortel
Et il vivra d'âge en âge
Chez les habitants de Sorel.*

*Aimez-vous la chasse et la pêche,
Ou les promenades sur l'eau,
Étendez sous la brise fraîche
La voile d'un léger bateau.
Ici, dans les bois et dans l'onde,
Par un bonheur providentiel,
Le gibier, le poisson abonde;
Allez donc visiter Sorel!*

*Adieu! gracieuse retraite,
Où sourit l'hospitalité.
Ta vue inspire le poète,
Ton air pur donne la santé.
Bords où le grand fleuve déploie
Son cours limpide et solennel,
Je te vois toujours avec joie
Et te quitte à regret, Sorel!¹*

1. La Gazette de Sorel, 25 juin 1858.

En 1871 et dans les années suivantes, nous rencontrons parmi les collaborateurs à la *Gazette de Sorel*, MM. Charles Dorion, avocat, C.-H. Piché, le Dr Régis Latraverse. Ce dernier, encore étudiant au Séminaire de Saint-Hyacinthe, y publia plusieurs articles fort intéressants. Durant sa cléricature, à l'Université Laval, de Québec, il aimait à collaborer régulièrement au journal. Ses articles n'étaient pas signés. M. J.-A. Chênevert, alors prote à la *Gazette de Sorel*, son ami intime, se laissait volontiers attribuer, avec sa permission, la paternité de plusieurs de ces écrits qui attireraient l'attention publique. Parmi les lutteurs de cette époque, il convient de mentionner M. Jean-Baptiste Brousseau, avocat, l'un des derniers survivants de cette pléiade de journalistes qui, à certaines heures, dans leurs polémiques, se montraient d'une extrême violence, soit dans les luttes municipales, soit dans celles qui avaient trait à la politique fédérale ou provinciale. A Montréal, M. Brousseau publia une petite feuille : la *Guêpe*. Née maligne, elle piquait presque tout le monde, et ne vécut pas longtemps. M. Brousseau fonda le *Messenger de Sorel*, en 1870. Ce journal fit une lutte violente à ceux qui ne partageaient pas le point de vue de son directeur, en particulier à celui qui devint plus tard l'honorable juge Michel Mathieu. Au mois de décembre 1872, embarrassé dans ses finances, le directeur annonça la suspension de cette feuille, mais grâce à une entente conclue avec M. Barthe, elle vécut encore deux ans. Alors M. Brousseau entra à la *Gazette de Sorel*, pour le compte de M. Barthe. On se rappelle encore une série d'articles, intitulés les *Épingles*, qui, vers 1880-1882, furent publiés au grand désespoir des personnages qui étaient visés. M. Brousseau attaquait particulièrement les Mathieu, les Germain, les Piché, le maire et les conseillers de la ville. Un



prêtre distingué et de grand savoir, Mgr Emmanuel Guilbert, alors directeur au collège de Sorel et ami de M. Barthe, collabora à cette campagne, mais d'une façon fort discrète¹.

Tandis que M. Brousseau cherchait à prolonger la vie du *Messenger de Sorel*, M. Michel Mathieu fondait le *Courrier du Richelieu*. Ce journal vécut deux ans. Au mois de mars 1874, M. J.-A. Chênevert en fit l'acquisition pour la somme de 1,500 piastres il versa cent piastres en signant le contrat et s'engagea à imprimer, durant deux ans, la *Revue Légale*, publiée également par M. Mathieu. Quelques jours après avoir acheté le matériel de l'imprimerie de ce dernier, M. Chênevert le revendit à M. Barthe.

*Le Sorellois*², plus tard *Sorelois*, est né le 20 mars 1879. Il existe encore de nos jours. En 1889, il était publié, ainsi que le *Sorel News*, par la Compagnie d'Imprimerie Richelieu. M. Jean-Baptiste Vanasse en était le rédacteur, et M. A.-P. Vanasse, le directeur-gérant.

Le journal le *Sud* fut publié par MM. Jean-Baptiste Rouillard et Cie. De tous ces journaux, il reste encore le *Sorelois*, dont le propriétaire actuel est M. W.-G.-M. Morgan, et le *Courrier de Sorel*, dont le premier exemplaire fut imprimé le 20 août 1870. M. J.-A. Chênevert, décédé en 1918, a joué un rôle important dans l'histoire du journalisme sorelois. Il a laissé un bon souvenir.

1. Durant notre vicariat à Saint-Ours-sur-Richelieu, Mgr Guilbert aimait à rappeler les incidents multiples dont il avait été le témoin pendant son séjour à Sorel. Nous lui devons cette mention ici car, le premier, il s'intéressa à nos humbles travaux et jusqu'à sa mort, arrivée aux Trois-Rivières, le 5 janvier 1914, il fut pour nous un ami sympathique et dévoué. Il était chanoine honoraire de la Sainte-Maison de Lorette, en Italie.

2. Quelques articles de M. Barthe obligèrent son fondateur à amputer d'un l le *Sorellois* qui devint le *Sorelois*.

Son Honneur le Juge Arthur Bruneau, ancien élève du collège de Sorel, fit aussi paraître plusieurs études historiques fort intéressantes, une entre autres, dans le *Sorelois* illustré de 1889. M. Jean-Baptiste Bérard, régistrateur, malgré son âge avancé, manie la plume avec une main experte et publie encore de nombreux et très bons articles.

L'Éveil, journal aux couleurs conservatrices, fondé en 1911, disparut avec l'incendie qui détruisit ses ateliers, le 19 juin 1917.

Sorel fut aussi le berceau de Charles Gill, peintre et poète. Il était fils de l'honorable Charles Gill¹, décédé en 1901, et de Dame M. Sénécal. Il fit ses études au collège Saint-Laurent. A l'âge de dix-neuf ans, il se rendit à Paris, où, durant cinq ans, il se livra à l'étude de la peinture, à l'école des Beaux-Arts; il fut élève de Gerome. Il fut plus artiste que poète. Au Canada, il devint professeur de dessin à l'École Normale Jacques-Cartier, à Montréal. C'est lui qui fut chargé de la décoration de la chapelle du Sacré-Cœur en l'église Notre-Dame, à Montréal. Il peignit plusieurs tableaux et portraits, entre autres ceux de sir Évariste Leblanc, de sir Lomer Gouin, de sir Wilfrid Laurier.

Charles Gill "traduisit les odes d'Horace en des strophes d'une fermeté et d'une sonorité rares. Il composa un long poème descriptif et lyrique: *Le Cap Éternité*, suivi des *Étoiles filantes*. Il a de plus collaboré à divers journaux, en prose et en vers. On remarque dans le chant consacré

1. L'honorable Juge Gill, fils de Ignace Gill, ancien député d'Yamaska, et d'Élisabeth McDougall, fit ses études au séminaire de Nicolet. En 1879, il fut appelé à remplacer l'honorable T.-J.-J. Loranger, juge de la Cour Supérieure, pour le district de Richelieu. En 1886, il quitta Sorel pour Montréal. Il fut inhumé à Sorel.

au *Cap Éternité* une ampleur de dessein, une élévation d'idées et parfois une hardiesse d'images qui nous donnent la sensation de la grande poésie. Charles Gill possède trois qualités qui se rencontrent bien rarement chez un même homme : *l'originalité, l'inspiration élevée et la forme impeccable*¹."

Parmi les enfants de Sorel qui, de nos jours, occupent des charges importantes, nous pouvons nommer l'Honorable Arthur Cardin, Ministre de la Marine et des Pêcheries du Canada. Il naquit le 28 juin 1879, du mariage de M. Joseph Cardin et de Dame Virginie Ferron. Il étudia au collège du Sacré-Cœur à Sorel, et à l'Université Laval. En janvier 1905, il fut admis à la pratique du Droit. Depuis son admission au Barreau, il a toujours pratiqué à Sorel. Il fut élu, le 21 septembre 1911, député du comté de Richelieu. Son adversaire était M. A.-P. Vanasse. Cette élection fut contestée par M. E.-A. Morgan; en octobre 1912, il fut réélu. L'Honorable Arthur Cardin, devenu Ministre de la Marine et des Pêcheries, le 30 janvier 1924, est l'un de nos bons orateurs. Il a épousé, le 23 août 1909, Delle Rosa Casavant.

1 Sœur Marie-Élise: *Précis d'histoire des littératures française, canadienne-française, étrangères et anciennes*, p. 253.

CHAPITRE XXI

Les industries à Sorel. — Les chantiers de construction de navires. — Les principales compagnies industrielles: les maisons Beauchemin, Pontbriand, Champagne, Lamoureux. — Les carrossiers. — La maison Duhamel. — Les quais. — Autrefois et aujourd'hui. — Discours de Son Honneur le Maire Robidou. — Sorel et ses avantages. — Le Sorelois. — Son caractère. — Sorel dans l'avenir.

Les premiers missionnaires du Canada, aussi bien que M. de Champlain, remarquèrent les forêts de pins et de sapins qui, à l'origine de la colonie, bordaient les rives du St-Laurent et du Richelieu, surtout aux environs de l'emplacement de la ville de Sorel. En 1740, le gouverneur lançait une proclamation pour empêcher la destruction d'un bois si précieux pour la construction des navires. Aux portes mêmes de la ville, sur le chemin de Saint-Ours, on voit, de nos jours encore, les restes d'une pinière qu'on exploite avec avantage au profit des compagnies de construction. Sous le régime français, des chantiers furent-ils ouverts en ces endroits? Nous ne saurions l'affirmer, faute de documents. Cependant, sous le régime anglais, la ville de William-Henry est à peine fondée que les autorités s'occupent de cette question et réservent certains lots pour établir des chantiers de construction, dont trois lots sur le côté ouest du Richelieu, formant une étendue de terrain de 750 pieds par 600.

De bonne heure, MM. John Molson, père et fils, William Molson, John et David Torrance, marchands de Montréal, forment une société désignée sous le nom de St. Lawrence Steamboat Company. Plus tard, les deux derniers s'unissent en société sous le nom de Steam Tow Boat Cy. La Compagnie St. Lawrence avait fait construire un quai sur le bord du Richelieu, sur un terrain avoisinant le jardin du curé de Sorel. On y faisait le chargement des navires et l'on y accumulait de fortes quantités de bois destiné à chauffer les bouilloires. Afin de prévenir les dangers d'incendies, les autorités de la ville firent une défense d'y laisser séjourner plus de deux cents cordes de bois. Ce règlement, approuvé par la Cour à Montréal, nuisait aux opérations des associés. Ils s'adressèrent à Lord Alymer pour obtenir la permission d'y reconstruire leur quai, de bâtir un hôtel et d'ouvrir un chemin public. Le 11 juin 1832, des Sorelois influents s'opposèrent à ce projet¹.

MM. Molson ne pouvant plus construire de vaisseaux dans les limites de la ville, sollicitèrent du gouverneur la cession d'un terrain, sis sur la rive ouest du Richelieu à l'endroit appelé *La Pointe*, d'environ six arpents en superficie.

Déjà, en 1810, M. H. Jollief, qui s'était porté acquéreur des domaines de M. James Walker et du major Jessup, occupait tous les édifices érigés en cet endroit et se livrait à la construction des navires. Il possédait 304 arpents en superficie. En 1844, David Vaughan, à son tour, obtint du gouvernement une pièce de terre de 190 pieds de front sur 700 de profondeur pour y établir des chantiers.

1. M. le curé Kelly, le Révérend John Jackson, Aaron Allen, Charles Gouin, Alexis Péloquin, Jacob Dorge, s'opposèrent au projet Molson.

De nombreux navires y furent construits à cette époque¹. L'honorable John Molson et Vaughan confièrent la direction de leurs ateliers à un constructeur de renom, M. Daniel McCarthy, né à Cork, Irlande, en 1817, fils de John McCarthy, aussi constructeur de navires. Il s'établit à Sorel le 22 novembre 1839 avec deux de ses frères, John et Thomas McCarthy. Daniel McCarthy avait vingt-deux ans, quand il entra comme apprenti aux ateliers de MM. Molson et Vaughan, et il ne tarda pas à devenir le gérant-général de cette importante maison. Il mourut le 17 juin 1892. Thomas, son frère, représenta, en 1867, le comté de Richelieu à Ottawa, et mourut relativement jeune.

Plus de cent navires furent construits à ces chantiers. Le premier, le *Richelieu* commença à naviguer vers 1845. Le *Jacques-Cartier* en 1847. En 1856, le *Nautilus* et le *Victoria*, bâtis l'année précédente, commencèrent à faire le trajet entre Québec et Montréal. En 1862, le *Montréal* fit son apparition, et en 1866, le *Québec*. Plus tard, en 1867, le *Canada*, navire de 250 pieds de longueur, 32 de largeur, dont la coque était en acier de Bessener. Le *Trois-Rivières*, le *Berthier*, le *Chambly*, le *Terrebonne*, le *Sorel*, la *Mouche-à-feu*, le *Rocket*, le *Météor*, furent construits à ces ateliers. Le dernier, lancé en 1866, avait 132 pieds de longueur, 24 de largeur, 10 de cale. Il était en fer. La société continua à prospérer jusqu'en 1871, alors que les frères McCarthy abandonnèrent leur industrie ayant acquis une fortune considérable.

En 1853, la Compagnie Richelieu fut fondée par MM. J.-F. Sincennes, Robert Sincennes, Augustin St-Louis et

¹ Le 30 décembre 1829, Charles Pagé, charpentier et menuisier, s'engage envers Robert Ritchie, à faire et à lancer deux bateaux de 55 pieds de long, de 14 de large, pour le prix de 35 louis. (*Crebassa*).

F. Saint-Louis. En 1867, cette compagnie possédait un quai de cent-cinquante pieds de longueur. Vers cette époque, on voit se former la Compagnie Sincennes & McNaughton, la Compagnie Tranchemontagne & Saint-Louis. Le capitaine Smith donnait de l'emploi à 66 hommes, la Compagnie Richelieu, en 1866, employait 196 hommes, 15 femmes, la Compagnie Sincennes & McNaughton, 103 hommes, la Compagnie McCarthy, 87 hommes, la compagnie Tranchemontagne & Saint-Louis, 20 hommes. Les gages payés variaient de cinquante centins à une piastre et demie par jour.

En 1867, s'ouvre le chantier Fréchette, Fréchette & Girard. On y emploie 50 hommes. En 1872, le *Beaver*, vaisseau de 140 pieds par 20, y est construit pour le compte de M. Tranchemontagne. L'ancien *Fashion*, de 108 pieds par 22 et demi, reconstruit à neuf, et qui porta le nom de *Vermont*, et le *Whitchall*, de 109 pieds par 22 et demi, sont construits pour le compte de la Compagnie Sincennes & McNaughton.

La même année, M. P. Dauphinois entreprend la construction du *Salaberry*, pour le compte de MM. Paulet & L'Ecuyer. Ce navire avait 125 pieds de longueur par 23 de largeur.... Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les navires grands et petits qui sont sortis des chantiers de Sorel. En 1869, plus de 700 hommes y trouvent de l'ouvrage. Outre les compagnies que nous avons nommées, il y a encore les chantiers Sheppard, ceux de M. Matton qui, à une époque plus rapprochée de nous, ont employé bon nombre d'ouvriers. Le vapeur *Impérial*, construit par la Compagnie Canadienne Saint-Laurent, fut béni par M. le chanoine C. Bernard, le 14 mai 1907, en présence de M. l'abbé Napoléon Desmarais et de M. l'abbé Jean-Baptiste

Nadeau, vicaires. Durant la grande guerre de 1914 à 1918, plusieurs vaisseaux d'un fort tonnage furent construits aux chantiers Leclair, sous l'habile direction de M. Louis Beaulac, sorelois d'origine. Tous furent lancés avec un égal bonheur. Depuis, M. Beaulac est devenu l'inspecteur en chef au Canal Lachine pour le compte du gouvernement fédéral, et il doit cette position importante à son énergie et à ses aptitudes qui le font se distinguer dans l'art de la mécanique.

L'industrie de la construction des navires a toujours été une aubaine pour Sorel. Le port de cette ville possède plus de six mille pieds de quais à eaux profondes. Leur accès, facile en aucun temps de l'année, en fait un endroit idéal pour l'hivernement des navires. En 1866, il s'y trouvait pour une valeur de 800,000 piastres, dont la moitié appartenait à la Compagnie Richelieu.

Durant l'hiver le port de Sorel offre un réel intérêt. Toute la flotte est là sous nos yeux. Dès que le sifflet ou la cloche d'appel au travail se fait entendre, le matin, une nuée d'ouvriers se précipite vers chaque navire ou bâtiment. Quelques instants après, quand chacun a pris le poste qui lui a été assigné, commence un vacarme d'enfer. Ici, on frappe le fer, là on calfate. Tantôt ce sont les cris de dix ouvriers s'accordant à tirer un plançon, tantôt dix autres, sur le même air, sont à replacer le tuyau d'un steamer qui a passé l'hiver à découvert. Enfin, partout, c'est l'agitation, le mouvement et chaque jour amène quelque chose de nouveau.

C'est le temps où la plupart font toilette neuve, s'ornent des couleurs les plus gaies et se préparent aux courses qu'ils entreprendront bientôt sur l'onde gracieuse. Chaque année des noms nouveaux s'ajoutent à ceux déjà connus. En

1893, dans sa chronique sur le port, M. Bellehumeur mentionne les noms des vaisseaux et ceux des capitaines qui en ont la direction. Ce sont : le *Trois-Rivières*, vapeur des pèlerins qui vont à Ste-Anne de Beaupré, sous la direction du capitaine F. St-Louis; le *Bohemian*, le *Berthier*, capitaine Boucher, le *Stone*, le *John Young*, remorqueur puissant de la compagnie Sincennes & McNaughton, le *Georgianna*, le *Hudson*, le *Nasmith*, le *Dandy*, le *Cultivateur*, capitaine W. Labelle, le *Québec*, capitaine Nelson, la vieille *Mouche-à-feu*, capitaine Faubert, le *Sorel*, capitaine Charles Gouin, le *Terrebonne*, capitaine Laforce, l'*Elgin*, capitaine C. Vigneau, le *Chambly*, capitaine H. Tranchemontagne, le *Laprairie*, capitaine Bourdon; en 1895, le *Laprairie* avait pour capitaine M. Coursel, la *Mouche-à-feu*, le capitaine Crépeau, le *Cultivateur*, le capitaine William Paul, le *Montréal*, le capitaine Roy, le *Monarque*, capitaine Monarque, la *Charlotte*, capitaine Alphonse Monarque¹.

D'autres industries ne tardèrent pas à s'implanter dans la ville, en particulier les maisons Beauchemin et Pontbriant qui jouissent encore d'une grande prospérité. M. Louis Beauchemin², qui avec son frère, Moïse, fonda la première, naquit en 1824, à Sainte-Monique, comté de Nicolet. Il épousa Dlle Adéline Rivard de Bellefeuille et se livra tout d'abord, dans sa paroisse, à l'agriculture, profession de son père, mais son esprit entreprenant lui fit chercher un champ plus vaste où il pourrait déployer toute son énergie. Il quitta bientôt la chaumière pour étudier la mécanique. M. Moïse Beauchemin, son frère aîné, était alors propriétaire d'une petite boutique dans laquelle il construisait des machines à battre le grain avec un outillage des

1. *Le Courrier de Sorel, chronique du 31 mars 1893.*

2. M. Louis Beauchemin mourut le 6 janvier 1896.

plus rudimentaires. Ils fondèrent tous deux la maison connue pendant de longues années et toujours si prospère de Beauchemin & Frères.

L'activité débordante des deux frères, aussi entrepreneurs l'un que l'autre, s'accommodait mal d'un champ d'opérations aussi restreint que celui d'une paroisse de quelques centaines d'habitants. Aussi, le 21 août 1856, ils quittaient Sainte-Monique et venaient à Sorel jeter les fondements de la manufacture la plus importante qu'il y eût alors dans la ville. Après avoir surmonté, à force de travail et d'énergie, les difficultés sans nombre d'une installation coûteuse et de la création d'une clientèle, M. Louis Beauchemin se sépara de son frère, en 1862, et fonda un établissement manufacturier sur la propriété appartenant aujourd'hui à MM. Pontbriand & Frères. En 1868, deux de ses frères, plus jeunes que lui, MM. Philippe et Hyacinthe Beauchemin, le décidèrent à se joindre à eux pour construire de vastes moulins à scier le bois, à moudre le grain, et à carder, sur la rivière Nicolet, à l'endroit appelé Châtillon.

La maison Beauchemin a doté la ville de Sorel d'un aqueduc, ainsi que du pont qui a été jeté sur le Richelieu et qui la relie à Saint-Joseph. En 1880, elle employait 75 ouvriers. L'usine, partiellement incendiée au mois de décembre 1895, fut bientôt réparée et reprit ses opérations. MM. Louis Beauchemin, Philippe et Hyacinthe, en eurent successivement la direction, ainsi que M. Alfred Beauchemin, qui vient de descendre dans la tombe.

“Les engins manufacturés par MM. Beauchemin & Fils, Beauchemin & Cie, et MM. Pontbriand, dit Son Honneur le Maire Robidoux, font l'admiration des connaisseurs. Cette maison s'est depuis quelques années spécia-

lisée dans la production des aciers chromés. On y coule des morceaux pesant jusqu'à vingt mille livres."

En 1842, la compagnie Saint-Laurent établit une fonderie, laquelle, en 1872, passa à MM. Pontbriand et Belle-rose. Totalement détruite le 20 avril 1882, M. Georges Pontbriand la fit reconstruire. En 1898, M. le chanoine Bernard bénit la nouvelle usine. Plusieurs ouvriers y trouvent de l'emploi¹.

En 1870, trois autres fonderies existaient : celle de MM. N.-F. Patenaude et A. Patenaude, une autre appartenant à M. Lefebvre, enfin, la fonderie Portelance. A cette époque, une brasserie appartenait à M. Moïse Beauchemin.

MM. Roch Lamoureux, C. Lévesque, G. Bourdelais et Moïse Champagne entretenaient des forges très actives. Ce dernier, en 1863, inventa un appareil pour sortir du lit des rivières les objets perdus. C'est ainsi qu'il retira des eaux du Richelieu deux petits canons marqués aux armes de l'Angleterre. Le gouvernement les réclama sans toutefois rémunérer d'une manière convenable celui qui s'était donné la peine de les tirer de l'eau. En 1864, il relève trois ancres, trois canons, dont l'un chargé jusqu'à la gueule, et encloué, marqués aux armes de l'Angleterre, deux mortiers en cuivre portant le nom de Georges II. Ces canons et ces mortiers ont dû séjourner sous les eaux durant environ un siècle. Deux d'entre eux ornent la place du marché.

Une briqueterie établie par M. James Sheppard en 1836 prit de l'importance. En 1870, elle produisait plus d'un million de briques. La plupart des édifices de la ville : les

1. M. Georges Pontbriand se noya le 10 novembre 1892, à l'âge de 55 ans. Il avait épousé Mme Adélaïde-Émélie, fille de M. Moïse Beauchemin.

marchés, les magasins, beaucoup de maisons des particuliers ont été construits avec la brique sortie des fournaux de M. Sheppard. Environ trente-six hommes y trouvaient de l'emploi. Sorel possédait encore un établissement de carrosserie établie en 1838, où M. Hubert Drolet employait neuf ouvriers. De son côté, M. Villemaire, manufacturier, donnait de l'ouvrage à douze hommes. La scierie de MM. Labelle, Vignault et Chevalier, qui avait coûté 10,000 piastres, fut longtemps prospère. Il y avait encore une manufacture de coton et des tanneries, appartenant à MM. Bluteau et Leduc¹.

Durant plusieurs années, MM. Duhamel & Frères ont tenu en opération une manufacture de chaussures. Les circonstances difficiles dans lesquelles se trouve plongé le commerce les a obligés à en fermer les portes.

La plupart des établissements industriels que nous venons de mentionner sont encore en pleine activité. Les Ateliers Mécaniques et la Cie Richelieu Engineering donnent de l'emploi à un bon nombre d'ouvriers. Ces ateliers fabriquent des engins, des bouilloires et de la machinerie. On y coule le cuivre et la fonte. La compagnie du chemin de fer *Quebec Montreal Southern* possède de vastes usines où se font les réparations des locomotives et des wagons.

MM. James Sheppard & Son emploient un nombre considérable d'hommes à leurs moulins à scie. La Popular Shirt et la Loughborough Mining Co. se partagent la main-d'œuvre féminine. La première dans la confection, la seconde dans l'industrie du mica sous toutes ses formes. M. Hercule Brosseau exploite une manufacture de portes et de

1. Le 13 juillet 1822, Joseph Wilment, tanneur et cordonnier, demande un terrain pour établir une tannerie entre la rue de la Reine et la rivière Richelieu.

chassis des plus prospères, tandis que la Compagnie de Chauffage Économique donne de l'ouvrage à un nombre considérable d'ouvriers. MM. de Grandpré et Saint-Jacques s'occupent avec succès de la confection du balai.

La ville de Sorel possède d'immenses terrains qu'elle détient pour des fins industrielles. "Elle est prête, dit Son Honneur le maire Robidoux¹, à en disposer à des conditions très avantageuses.

"L'industrie, ajoute-t-il, trouvera à Sorel une main-d'œuvre habile et à des prix raisonnables. Presque tous les ouvriers sont les propriétaires de leurs habitations et les taxes sont peu onéreuses.

"Le Sorelois est paisible, charitable, religieux, homme de devoir. Il vit heureux. Il ne se sert guère du légendaire tire-bouchon — histoire de badiner — que pour tirer de l'erreur ceux qui le connaissant mal et sont parfois tentés de porter sur lui un jugement erroné. Les quelques centaines de citoyens d'autres nationalités qui habitent Sorel, vivent avec nous en parfaite harmonie. Il n'y a pas de question de race ici. L'aqueduc est capable de suffire au besoin d'une population beaucoup plus nombreuse. La caserne des pompiers, de construction récente, est pourvue de tous les accessoires modernes. Les rues sont en asphalte. Trois banques transigent des affaires avec la population: la Banque de Montréal, la Banque Canadienne-Nationale, la Banque Provinciale.

"Au point de vue religieux, cette ville est desservie par deux églises catholiques et une anglicane. Les orphelins, les vieillards, les malades, sont secourus par les Révérendes

1. Discours du 1er mars 1925, au concert de la fanfare l'Harmonie, de Sorel, au poste radiotéléphonique de la *Presse*, à Montréal.

Sœurs Grises qui se dévouent dans un hôpital et un orphelinat. L'instruction des jeunes filles est confiée aux Dames de la Congrégation qui possèdent un couvent des plus moderne et des mieux situé. Les garçons reçoivent l'instruction primaire à l'Académie du Sacré-Cœur; le collège du Mont-Saint-Bernard prépare avantageusement notre jeunesse aux différentes carrières du commerce.

“Les enfants de langue anglaise fréquentent des écoles où rien ne manque au point de vue du confort et de l'enseignement.

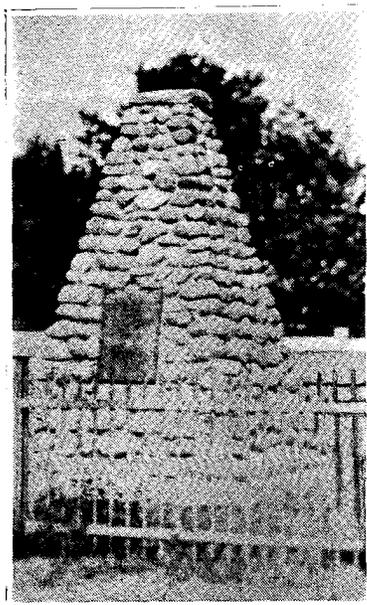
“Sorel est avantageusement connu pour ses sports nautiques. Ses régates célèbres en ont fait la Mecque des fervents du Yatching. Ses îles incomparables, où sont disséminées des cabanes rustiques et de jolies villas, sont devenues le rendez-vous des pêcheurs et des chasseurs ainsi que de tous ceux qui désirent, durant le temps des vacances, se donner un véritable repos....

“Un grand penseur a écrit: le culte de la petite patrie est le premier pas hors de l'égoïsme et un acheminement vers le culte de la grande patrie. On a ajouté que c'est le seul que professent les masses, parce qu'il est basé sur des raisons concrètes, comme la maison paternelle, les champs, les bois, les ruisseaux qui l'entourent, et que l'on a parcourus dans la jeunesse. Or, quand on a vu Sorel et ses environs, quand on sait que presque tous ses habitants sont issus de ces quelques colons qui se fixèrent autour du fort, il y a près de trois siècles; quand on songe que les fils de ces soldats-laboureurs se sont multipliés sur ce coin enchanteur de notre province, à l'abri de toute influence étrangère, on ne s'étonne plus que le Sorelois soit un type un peu à part quoique profondément canadien et qu'il demeure attaché

jusqu'à l'excès à sa petite patrie. C'est ce même culte de la petite patrie qui groupe actuellement les Sorelois par centaines à l'Hôtel de ville, dans les salles des Chevaliers de Colomb, au Club Nautique, au Casino des Zouaves, dans leurs demeures, pour applaudir leur fanfare et entendre l'éloge de leur ville. Il m'est bien agréable de les saluer en ce moment et, en même temps, tous les anciens Sorelois aux écoutes un peu partout sur ce continent et qui savent se souvenir."

La ville de Sorel, il faut bien l'avouer, en dépit des nombreux avantages qu'elle possède, ne s'est pas développée aussi rapidement que les villes-sœurs. Il lui manque encore une ligne importante de chemin de fer. Lorsque le pont de Longueuil sera construit, ce qui ne saurait tarder, lorsque la compagnie qui exploite la ligne du chemin de fer *Quebec Montreal Southern* aura doublé sa voie en la prolongeant jusqu'à Lévis, alors elle pourra marcher, nous en avons l'espoir, à pas de géant, dans la voie du progrès. Puisse ce jour luire bientôt sur l'ancienne ville de William-Henry, devenue la Cité de Sorel. Tel est le vœu que nous formulons de tout cœur pour la prospérité et le bonheur de ses habitants que nous avons appris à connaître et à estimer durant notre séjour dans cette agréable petite ville!

FIN.



Monument érigé le 9 août 1920 par la Commission des Sites Historiques, sur l'emplacement de l'ancien fort de Sorel.

APPENDICE

Les vicaires de Sorel. — Les aumôniers à l'Académie du Sacré-Cœur et au Mont-Saint-Bernard. — Les enfants de Sorel dans la milice sacerdotale et les ordres religieux. — Les prêtres. — Les sœurs de la Congrégation. — Les sœurs de la Présentation de Marie, de Saint-Hyacinthe. — Les sœurs de la Charité, de Saint-Hyacinthe. — Les Sœurs du Précieux-Sang. — Les Dominicaines du Rosaire, des Trois-Rivières. — Les sœurs de Jésus-Marie. — Les frères de la Charité. — Les conseillers, échevins et secrétaires-trésoriers de la ville et de la cité de Sorel. — Les Associations de bienfaisance et de charité.

PRÊTRES QUI ONT EXERCÉ LE SAINT MINISTÈRE EN QUALITÉ DE VICAIRES :

Sous M. le curé Kelly :

M. Isidore Poirier, 19 octobre 1817 au 4 septembre 1818; Pierre-Flavien Leclerc, 17 septembre 1818 au 22 juillet 1819; Michel Cusson, 22 juillet 1819 au 8 octobre 1822; Michel Quintal, 5 octobre 1822 au 6 octobre 1823; Julien Courtau, 18 octobre 1823 au 27 novembre 1824; F.-Pascal Porlier, 30 novembre 1824 au 20 septembre 1825; Pierre Bédard, 9 octobre 1825 au 25 juin 1827; Amable Brais, 27 juin 1827 au 11 octobre 1827; Ferdinand Belleau, 14 octobre 1827 au 18 septembre 1829; F.-X. Brunet, 19 septembre 1829 au 26 septembre 1830; J.-M.-J. Archambault, 4 octobre 1830 au 5 octobre 1832; Joseph Quévillon, 26 octobre 1832 au 5 février 1833; Pierre Ménard, 19 février 1833 au 37 septembre 1835; F.-X. Desèves, 8 octobre 1835 au 28 septembre 1838; Grégoire Chabot, 29 septembre 1836 au 7 mai 1838; William Dolan, 13 mai 1838 au 17 janvier 1839; John Falvey, 9 février 1839 au 23 avril 1839; James Moore, 27 avril 1839 au 25 septembre 1839; Charles-Irénée Lagorce, 11 octobre 1839 au 21 septembre 1841; Isidore Gravel, 4 octobre 1841 au 26 septembre 1843; Louis Boué, 11 novembre 1842 au 18 août 1843; Louis-Ignace Guyon, 28 octobre 1843

au 8 octobre 1844; C.-E.-L. Marsolais, 11 octobre 1844 au 23 septembre 1845; James Hughes, 16 janvier 1844 au 27 septembre 1845; Jean-Baptiste Drapeau, 26 septembre 1845 au 23 septembre 1847; Jean-Olivier Giroux, 19 octobre 1845 au 9 septembre 1848; E.-H. Hicks, 8 mars 1848 au 28 juin 1848; Maxime Piette, 30 septembre 1847 au 5 septembre 1848; Joseph Dequoy, 5 septembre 1848 au 30 septembre 1849; Hercule Beaudry, 6 octobre 1843 au 25 septembre 1849.

Sous M. le curé Limoges :

MM. Joseph Dequoy, 1er octobre 1849 au 24 juillet 1850; Charles-Edouard Fabre, 6 août 1850 au 21 septembre 1852; il est devenu évêque de Montréal; W. Fitzgerald, 6 mai au 11 juillet 1851; Louis-Charles Lucier, 23 septembre 1852 au 27 août 1853; Joseph Gaboury, 3 septembre 1853 au 19 septembre 1854; Raphaël Larue, 23 septembre 1854 au 4 septembre 1855; Antoine O'Donnell, 30 août 1855 au 23 juillet 1858; F.-X. Soly, 27 septembre 1858 au 15 septembre 1858; François Refour, 10 octobre au 23 novembre 1857; Charles Saint-Georges, 18 septembre 1858 au 24 août 1859; C.-L.-N. Gauthier, 29 octobre 1858 au 21 septembre 1860; Révérend Père Joseph-Benjamin-Frédéric Gigault, 18 septembre au 3 décembre 1859; François Michon, 17 février au 21 novembre 1860; Charles Saint-Georges, 2 octobre 1860 au 24 septembre 1861; Antoine-Damase Limoges, 25 novembre 1860 au 25 septembre 1861; P.-L. Paré, 1er août au 22 septembre 1861.

Sous M. le curé Millier :

Salomon Lambert, 15 octobre 1861 au 12 octobre 1863; J.-B. Al-lard, 19 décembre 1861 au 29 août 1862; C.-R. Blanchard, 20 novembre 1862 au 22 septembre 1863; Adrien de la Croix, 19 septembre 1863 au 28 janvier 1864; Magloire Pigeon, 1er octobre 1863 au 11 septembre 1864; J.-O. Leblanc, 23 octobre 1863 au 8 septembre 1868; F.-X. Pratte, 30 janvier 1864 au 3 octobre 1866; L.-A. Bourque, 30 septembre 1864 au 2 octobre 1872; C.-P. Gaboury, 6 octobre 1866 au 22 septembre 1867; L.-H. Lasalle, 5 octobre au 21 novembre 1867; E. Létourneau, 4 décembre 1867 au 21 mai 1868; F.-X. Jeannotte, 7 septembre 1868 au 6 octobre 1869; J.-B. Michon, 11 septembre 1868 au 12 février 1869; Joseph Noiseux, 10 février 1869 au 4 octobre 1871; J.-B. Michon, 27 octobre 1869 au 20 septembre 1875; Elphège Gravel, 7 octobre 1871 au 24 septembre 1873; François-Paul Côté, 5 octobre 1872 au 18 décembre 1874; L.-F. Lussier, 23 février 1873 au 12 septembre 1873; Léon-Lévi Dupré, 25 septembre 1873 au 30 septembre 1874; L.-M. Laflamme, 12 août 1874 au 3 octobre 1877; T.-J. Courtemanche, 4 février 1875 au 18 avril 1875; Edmond Lessard, 30 septembre 1875 au 3 octobre 1875.

Sous M. le curé Dupré :

L.-M. Laflamme, 4 octobre 1873 à 1876; L.-L. Boivin, 1873-1874; Edmond Lessard, 1875-1876; Arthur Petit, 1875-1878; J.-H.-C. Davignon, 6 avril au 9 juillet 1876; J.-B. St-Onge, 1876; J.-B. Vincent, 1877; F.-X. Lachance, 5 septembre 1877 au 14 septembre 1879; François Desrosiers, mars 1878 au 14 septembre 1879; A. Boutin, 1878-1880; Elphège Filiatrault, 1879-1880; C.-L.-M. Angers, 1880-1884; F.-P. Beauchamp, L.-P. Hébert, Ludger Beauregard, 11 septembre 1881 au 24 avril 1887; J. Payan, 1882-1886; J.-B. Tétrault, 1884-1885; G.-C. Richard, 1885-1887; L.-A. Sénécal, 24 mai 1886 au 26 février 1893; J.-A. Fosy, 24 avril 1887 au 29 septembre 1889; A.-V. Roy, 26 février 1888 au 7 octobre 1888.

Sous M. le curé Maxime Decelles :

MM. Joseph Bonin, 28 septembre 1889 à juin 1891 et de septembre 1892 au 7 juillet 1899; J.-H. Beaudry, 29 septembre 1889 à septembre 1890; L.-E. Cormier, 1890 à septembre 1901; P.-J.-M. Benoit, 1891-1892; P.-E. Noiseau, 1893-1894.

Sous M. le chanoine C. Bernard :

N.-P. Bélanger, 1894-1897; J.-P. Laviolette, 1897-1904; O. Péloquin, 1889-1905; C.-H. Tétrault, 1899 à septembre 1905; Napoléon Desmarais, 1904-1910; J.-B. Nadeau, 1905-1914; Antonin Trudeau, 1905-1906; Rodrigue Desnoyers, 1906; J.-N. Lévesque, J.-A. Roy, Ernest Bouvier, C.-D. Cournoyer, J.-H. Béland, J.-B.-H. Archambault, Alfred Grenier, J.-L. Charbonneau, René Gagné, Omer Beauregard, J.-V. Cordeau.

VICAIRES À NOTRE-DAME :

MM. F.-X. Larose, O. Paulhus, Albert Ducharme, C. Maurice, O. Lafleur, E. Larocque.

AUMÔNIERS À L'ACADÉMIE DU SACRÉ-CŒUR :

M. Napoléon Desmarais, 1910-1916; A. Couillard-Després, 1916-1918; Napoléon Ménard, 1918-1919; Samuel Cusson, 1919-1922; L.-N.-E. Goulet, depuis 1922.

AUMÔNIERS AU MONT-SAINT-BERNARD :

MM. Emile Roy, 1897-1901; Rodrigue Desnoyers, 1901-1905; Olivier Péloquin, 1905-1910; Henri Béland, 1910-1915; Romuald Lecours, 1915-1916; Louis Dorais, 1916-1918; A. Couillard-Després, 1918-1919; Césaire Ménard, 1919-1922; Samuel Cusson depuis 1922.

LES ENFANTS DE SOREL DANS LA MILICE SACERDOTALE
ET LES ORDRES RELIGIEUX :

LES PRÊTRES :

M. l'abbé Edmond Chapdelaine, né le 31 décembre 1862, fit ses études à Sorel, à Nicolet, au Séminaire de Montréal et à Marieville; fut ordonné le 24 avril 1887. Vicaire à Saint-Charles-sur-Richelieu (1887), dans le Connecticut (1887-1893), où il est décédé à Putnam, le 30 août 1893.

M. l'abbé Louis Carré, né de Louis Carré et de Marie Vilandré, fit ses études au collège Ste-Marie, de Montréal, à Memremcook, au séminaire de Montréal et à Rochester dans l'Etat de Ne-York; fut ordonné à Saint-Boniface, dans le Manitoba, par Mgr A. Langevin, le 19 juillet 1907.

M. l'abbé Georges-Arthur Goyette, né le 12 septembre 1875, de Pierre Goyette, marchand, et de Théotiste Lemire-Marsolais, fit ses études à Saint-Hyacinthe et au grand-séminaire de Montréal; fut ordonné à Saint-Hyacinthe par Mgr M. Decelles, le 29 juin 1905. Il fut curé de Saint-Joachim de Shefford, et présentement de Saint-Robert, comté de Richelieu.

M. l'abbé Jules-Arthur Labelle, né le 16 décembre 1860, de François Labelle et de Julie Dussault, fit ses études au séminaire de Montréal et à Saint-Hyacinthe, fut ordonné le 13 février 1887. Il est décédé à Sorel le 8 novembre 1894.

M. l'abbé Charles-René Labelle, né le 19 décembre 1862, de Cyrille Labelle, marchand, et de Azelma Labelle, fit ses études au séminaire de Montréal, entra chez les Sulpiciens. Il fut ordonné à Paris, France, par le Cardinal Richard, le 18 décembre 1886. Professeur au collège de Montréal (1887-1893), vicaire à Notre-Dame (1893-1903), fut directeur au collège de Montréal, curé de Notre-Dame de Montréal et Supérieur des Prêtres de Saint-Sulpice, de Montréal.

Le Révérend Père Frédéric-Ernest Labelle, jésuite, frère du précédent, est né le 29 mai 1866, entra chez les Jésuites le 24 mai 1889, fut ordonné le 30 juin 1901.

M. l'abbé Jean-Baptiste Laboissière, né le 12 mars 1864, de Jean-Baptiste Laboissière, menuisier, et de Justine Laboissière, fit ses études au collège Ste-Marie de Montréal, au séminaire de Brighton, près Boston, dans le Massachusetts et à l'université catholique de Washington; fut ordonné à Boston par Mgr Williams, le 21 septembre 1889. Vi-

caire à Lynn, dans le Massachusetts (1889-1894), à Newburyport (1894-1903), depuis curé-fondateur du Sacré-Cœur d'Amesbury, où il a établi une école paroissiale.

M. l'abbé Paul Larochelle, né le 26 avril 1844, de Michel Larochelle, cultivateur, et de Françoise Péloquin, fit ses études à Saint-Hyacinthe et à Saint-Laurent, près Montréal; fut ordonné à Montréal, par Mgr Pinsonnault, le 8 mars 1873. Professeur au collège Saint-Laurent, (1873-1898), curé de Leroy dans le Dakota-septentrional, et retiré à Sorel, où il est décédé.

M. l'abbé Jean-Raphaël Lussier, né le 10 octobre 1859, d'Edouard Lussier, ingénieur, et de Catherine Matte, fit ses études au Séminaire de Montréal et à Marieville; fut ordonné à Richelieu, par Mgr Moreau, le 3 août 1890. Vicaire dans plusieurs paroisses du diocèse de Saint-Hyacinthe, auxiliaire à Saint-Patrice, de Montréal (1892-1899), curé du Lac-des-Chênes, dans le Manitoba (1899-1901), de Saint-Armand (1901-1906), en même temps missionnaire à Franklin, Vermont, durant trois mois (1901), curé d'Adamsville (1906), retiré à Sorel, où il est décédé.

M. l'abbé Edouard Lussier, frère du précédent, ordonné en 1906. Aux Etats-Unis.

M. l'abbé Napoléon Latraverse, né le 12 août 1859, de Napoléon Latraverse et de Rosalie Cournoyer, fit ses études à Sorel, à Marieville, et au séminaire de Montréal; fut ordonné à Saint-Hyacinthe, le 29 août 1886. Professeur au collège de Montréal (1886-1893); Sulpicien (1887-1893), vicaire à Roxton (1893-1894), à Iberville (1894-1896), curé de Saint-Armand (1896-1901), de Rougemont (1901-1904), de Saint-Roch-sur-Richelieu (1904-1907), où il est décédé le 30 janvier 1907, il fut inhumé dans l'église de Sorel.

M. l'abbé Joseph-Napoléon-Poirier, né le 8 novembre 1871, de Charles Poirier, cultivateur, et de Théotiste Allard, fit ses études à Marieville; fut ordonné à Saint-Hyacinthe, par Mgr Decelles, le 20 septembre 1896. Il exerça le ministère en plusieurs paroisses du diocèse de Saint-Hyacinthe. Depuis 1903, dans la Saskatchewan, où il fut curé de Saint-Maurice-de-Bellegarde, où il a bâti une église en 1905, fondé un couvent des Petites-Filles de la Croix de Saint-André, et curé de Saint-Maurice, diocèse de Régina.

M. l'abbé Charles Poirier, né le 23 février 1875, frère du précédent, fit ses études à Marieville et au grand séminaire de Montréal; fut ordonné à Sorel par Mgr A. Langevin, le 9 novembre 1902. Vicaire à Saint-Boniface, Manitoba (1902-1903), curé de Sainte-Adélaïde

(1903), desservant de Saint-Maurice-de-Bellegarde (1903) curé de Fort-Alexandre (1903-1905), de Cantal, de Saint-Georges d'Assiniboia, Saskatchewan.

M. l'abbé Georges-Frédéric-Arthur Saint-Louis, né le 21 avril 1852, d'Augustin Saint-Louis, navigateur, et d'Elisa Cadieux, fit ses études à Nicolet, à Sorel, et au grand séminaire de Montréal; fut ordonné dans sa paroisse natale, à Sorel, par Mgr Fabre, qui l'avait baptisé étant vicaire dans cette ville. Vicaire à Iberville (1875); professeur au collège de Sorel (1875-1879), qu'il a bâti de 1877-1878; vicaire à la cathédrale de Saint-Hyacinthe (1879-1880); curé d'Adamsville (1880-1883); où en 1882, il a construit un presbytère et a ajouté à l'église un rond-point et une sacristie; curé de Waterloo (1883-1888), où il a rebâti le presbytère; curé de Sainte-Anne de Hartford (1888-1890); en repos à Saint-Marcel, en 1890; curé de Saint-Barnabé-sur-Yamaska (1890-1897); curé de Stanbridge (1897-1903), de Saint-Antoine-sur-Richelieu, se retire à Saint-Ours et meurt à St-Hyacinthe.

M. l'abbé Donat Cournoyer, né le 15 décembre 1885, de Pierre Cournoyer, cultivateur et d'Henriette Cardin, fit ses études à Saint-Hyacinthe et au grand séminaire de Montréal, fut ordonné à Sainte-Anne-de-Sorel, par Mgr H. Brunault, évêque de Nicolet, le 16 juillet 1911. Maître de discipline au séminaire (1911-1912), vicaire à Saint-Joseph-de-Sorel (1912-1913), à Saint-Pierre-de-Sorel, à St-Robert, et curé de Saint-Thomas d'Aquin depuis 1923.

LES FILLES DE SOREL CHEZ LES DAMES DE LA CONGRÉGATION DE MONTRÉAL:

Marguerite de Niger (SANSOUCY), née en 1676, fille de Bernard de Niger et de Marguerite Raisin, entra sous le nom de SŒUR STE-MARTHE, décédée le 28 juin 1720.

Julie-Adélaïde, fille de Jean-Baptiste RAINVILLE et de Thérèse Laberge, née le 22 mai 1802, entra le 2 août 1821, sous le nom de SŒUR SAINTE-VICTOIRE, fit profession le 13 août 1823, décédée le 17 juillet 1883.

Marie-Luce, fille de Côme-Damien HAMEL et de Marie-Luce Grenier, née le 21 décembre 1841, entra le 19 mai 1859, sous le nom SŒUR DU-SAINT-ESPRIT, fit profession le 22 août 1861, décédée le 20 décembre 1902.

Marie-Louise-Elisabeth, fille du précédent, née le 2 août 1843, entra le 26 janvier 1865, sous le nom de SŒUR SAINT-ALEXANDRE; fit profession le 12 septembre 1867, décédée le 24 juin 1903.

Marie, fille de Jean-Baptiste Guévremont et de Mary-Ann Paul-Hus, née le 2 mai 1850, entra le 31 mai 1867, sous le nom de SŒUR SAINTE-HILAIRE, fit profession le 10 juin 1869.

Marie-Louise, fille de Théodore-Timothée Larochelle et de Virginie Pelland, née le 5 mai 1858, entra le 15 octobre 1875, sous le nom de SŒUR VALENTINE, fit profession le 28 novembre 1878.

Marie-Arthémise, fille de Raphaël Lussier et de Catherine Matte, née le 15 septembre 1857, entra le 15 octobre 1876, sous le nom de SŒUR DU-BON-PASTEUR, fit profession le 30 janvier 1879.

Félicité, fille de Jean-Baptiste Guévremont et de Mary-Ann Paul-Hus, née le 16 septembre 1856, entra le 20 novembre 1876, sous le nom de SŒUR SAINTE OLYMPIADE, fit profession le 30 janvier 1879.

Marie-Rose-Alexina, fille de Gilbert Guévremont et de Marie Cardin, née le 29 août 1873, entra le 8 septembre 1893, sous le nom de SŒUR SAINTE-COURONNE-DE-JÉSUS, fit profession le 5 février 1896.

Marie-Cordélia-Gilberta, sœur de la précédente, née le 11 mars 1875, entra le 15 août 1895, sous le nom de SŒUR SAINTE-MARIE-EUPHRASIE, fit profession le 20 novembre 1897.

Marie-Thérèse-Alice, fille de Octave Boucher et de Clarinde Doucet, née le 18 janvier 1876, entra le 20 novembre 1895, sous le nom de SŒUR SAINTE-MARIE-LOUISE, fit profession le 17 août 1898.

Clarisse-Anna, fille de Pierre Cournoyer et de Henriette Cardin, née le 20 janvier 1880, entra le 20 août 1899, sous le nom de SŒUR SAINT-GÉRARD, fit profession le 27 décembre 1901.

Marie-Léa-Alice, fille de Paul Mandeville et de Alice Racicot, née le 25 septembre 1885, entra le 6 janvier 1907, sous le nom de SŒUR SAINT-IGNACE, fit profession le 4 mai 1909.

Marie-Alexandrine-Sara, fille de Xavier Paradis et de Sara Malbœuf, née le 21 juillet 1876, entra le 30 avril 1908, sous le nom de SŒUR SAINT-GILBERT, fit profession le 20 août 1910.

Marie-Blanche, fille de Charles-Frédéric Dorion, née le 20 octobre 1879, entra le 20 août 1910, sous le nom de SŒUR SAINTE-MARIE-DU-DIVIN-CŒUR, fit profession le 8 janvier 1913.

Marie-Joséphine, fille d'Alfred Francœur et d'Olivine Beauchemin, née le 4 septembre 1891, entra le 1er octobre 1910, sous le nom de SŒUR SAINTE-MARGUERITE-DE-JÉSUS, fit profession le 8 janvier 1913.

Isabelle, fille de Antoine-Alfred Duteau de Grandpré, et de Marie-Caroline Mondor, née le 10 janvier 1890, entra le 27 avril 1911, sous le nom de SŒUR SAINTE-AIMÉE-DU-SACRÉ-CŒUR, fit profession le 19 août 1913.

Bernadette, fille de Paul Mandeville et de Alice Racicot, née le 24 juin 1892, entra le 2 octobre 1912, sous le nom de SŒUR SAINTE-VICTOIRE, fit profession le 14 janvier 1915.

Jeannette, fille de Arthur-Aimé Bruneau et de Arzélia Cloutier, née le 25 novembre 1893, entra le 27 avril 1913, sous le nom de SŒUR SAINT-JEAN-DE-RAVENNE, fit profession le 19 août 1915.

Clara, fille de Adélard Guilbault et de Hélène Badeau, née le 11 avril 1888, entra le 26 août 1914, sous le nom de SŒUR SAINTE-MARIE-LÉANDRE, fit profession le 17 janvier 1917.

Juliette, fille de Charles-Omer Paradis et de Clémentine Arsenault, née le 16 février 1896, entra sous le nom de SŒUR SAINTE-MADELEINE-DE-PAZZI, le 1er octobre 1916, fit profession le 17 janvier 1919.

Anna, fille de Adélard Gendron et de Humbéline Dulac, née le 8 juin 1894, entra le 23 janvier 1917, sous le nom de SŒUR SAINTE-CANDIDE.

Céline, fille de Félix Antaya et de Aurélie Lemoine, née le 23 mars 1898, entra le 23 janvier 1917, sous le nom de SŒUR SAINTE-AURÉLIA.

Marguerite, fille de Oscar Duhamel et de Rose-Exilda Bourassa, née le 23 juillet 1897, entra le 19 février 1920, sous le nom de SŒUR SAINT-PIERRE, fit profession le 25 juillet 1922.

Marie-Jeanne, sœur de la précédente, née le 13 novembre 1900, entra le 14 août 1921, sous le nom de SŒUR SAINT-SYLVIUS, fit profession le 17 août 1923.

Annette, fille de Samuel Sauvageau et de Salonise Gaudette, née le 19 août 1921, sous le nom de SŒUR SAINTE-AGLAÉ, fit profession le 17 août 1923.

Germaine, fille de Félix Antaya et de Aurélie Lemoine, née le 16 février 1904, entra le 19 janvier 1923, sous le nom de SŒUR SAINTE-THÉRÈSE-DE-LISIEUX, fit profession le 8 décembre 1923; elle est décédée le 10 janvier 1924.

CHEZ LES SŒURS DE LA PRÉSENTATION DE MARIE
DE SAINT-HYACINTHE:

Adèle, fille de Gilbert Gauthier et de Catherine Gauthier, née le 6 janvier 1843, fit profession le 7 mars 1883, sous le nom de SŒUR MARIE-ANASTASIE.

Rose-Anna, fille de Joseph Gatineau et de Marie Therriault, née le 16 décembre 1871, fit profession le 15 mars 1893, sous le nom de SŒUR MARIE-ANGE.

Adéline, fille de Onésime Desrosiers et de Adèle Péloquin, née le 26 juin 1875, fit profession le 26 juillet 1898, sous le nom le SŒUR MARIE-CONSTANCE.

Robertine, fille de Pierre Goyette et de Théotiste Marsolais, née le 11 août 1878, fit profession le 12 février 1901, sous le nom de SŒUR MARIE-BERNARD.

Hélène, sœur de la précédente, née le 15 octobre 1880, fit profession le 9 août 1905, sous le nom de SŒUR SAINT-PIERRE.

Rose, fille de Pierre Auger et de Sophie Dupré, née le 20 octobre 1883, fit profession le 23 juillet 1907, sous le nom de SŒUR MARIE-DES-VICTOIRES.

Annie, sœur de la précédente, née le 24 décembre 1890, fit profession le 3 février 1913, sous le nom de SŒUR ANNE-THÉRÈSE, décédée le 25 juin 1916.

Marie-Aimée, fille de Charles Plante et de Emma Goyette, née le 25 décembre 1888, fit profession le 6 août 1911, sous le nom de SŒUR ST-JEAN-CHARLES.

Marie-Reine, fille de Paul Péloquin et de Marie-Louise Plante, née le 30 décembre 1894, fit profession le 15 août 1915, sous le nom de SŒUR SAINTE-YVONNE.

Anna, sœur de la précédente, née le 14 octobre 1891, fit profession le 15 août 1915, sous le nom de SŒUR SAINTE-REINE.

Juliette, fille de Chs-Tancrede Desjardins et de Herméline Morin, née le 30 juillet 1897, fit profession le 15 août 1919, sous le nom de SŒUR STE-ALBERTE.

Eugénie, fille de Damase Paul-Hus et de Marie-Louise Mandeville, née le 12 septembre 1893, fit profession le 15 août 1920.

Marguerite, fille de Albert Thibaudeau et de Ludora Casaubon, née le 20 juillet 1902, fit profession le 16 août 1924, sous le nom de SŒUR HENRIETTE DE MARIE.

CHEZ LES SŒURS DE LA CHARITÉ DE ST-HYACINTHE :

Aurélie Crépeau, dite SŒUR d'YOUVILLE, fille de Médard Crépeau et de Geneviève Lemoine, née le 30 mars 1833, entra en religion, le 26 mai 1859, fit profession le 14 avril 1861. Elle fut donnée à la mission de Nicolet le 17 août 1886, décédée le 21 décembre 1910.

Monique Naud, SŒUR NAUD, fille de Onésime Naud et de Monique Naud dite Labri, née le 17 octobre 1833, entrée le 20 mars 1862, fit profession le 7 janvier 1864, décédée le 10 mars 1866.

Octavie Cardin, SŒUR CARDIN, fille de Athanase Cardin et de Judith Lavallée, née le 8 septembre 1851, entrée le 24 juillet 1869, fit profession le 26 août 1871, décédée le 1er février 1912.

Octavie Beaubien, dite SŒUR BEAUBIEN, fille de Louis Beaubien et de Esther Descoteaux, née le 5 septembre 1851, entrée le 9 juin 1871, fit profession le 28 août 1873, donnée à Nicolet le 17 août 1886.

Henriette Ferron, dite SŒUR FERRON, fille de Claude Ferron et de Henriette Boulay, née le 5 juin 1846, entrée le 3 août 1871, fit profession le 28 août 1873, décédée le 24 février 1907.

Amanda Ferron, SŒUR ST-LOUIS, sœur de la précédente, née le 20 novembre 1852, entrée le 20 août 1874, fit profession le 23 août 1876.

Flore Lavallée, SŒUR LAVALLÉE, fille de Maxime Lavallée et de Léocadie Francœur, née le 27 janvier 1851, entrée le 23 janvier 1877, fit profession le 20 août 1879, décédée le 17 août 1925.

Edwidge Péloquin, SŒUR PÉLOQUIN, fille de Bruno et de Lucie Péloquin, née le 25 août 1861, entrée le 12 août 1878, fit profession le 2 février 1881.

Marie Casavant, SŒUR CASAVANT, fille de Noël Casavant et de Luce Crépeau, née le 19 octobre 1859, entrée le 9 septembre 1880, fit profession le 23 août 1882, décédée le 25 juin 1894.

Albinia Riquier, SŒUR RIQUIER, fille de Pierre Riquier et de Marie Aucoin, née le 12 novembre 1869, entrée le 18 février 1896, fit profession le 27 septembre 1898, décédée le 21 mai 1900.

Bernadette Guévremont, SŒUR GUÉVREMONT, fille de Didace Guévremont et de Sophie Bibeau, née le 6 juillet 1876, entrée le 2 mars 1898, fit profession le 13 août 1905, décédée le 19 mai 1907.

Claudia Ferron, SŒUR ST-CLAUDE, fille de Claude Ferron et de Sophie Vignault, née le 22 novembre 1880, entrée le 13 septembre 1898, fit profession le 26 mars 1906.

Edwilda Dozois, SŒUR DOZOIS, fille de F.-X. Dozois et de Marie-Louise Coutunée, née le 24 décembre 1883, entrée le 24 mai 1901, fit profession le 21 mars 1909.

Léona Mandeville, fille de Narcisse Mandeville et de Elmire Paul, née le 20 novembre 1882, entrée le 29 août 1904, fit profession le 21 mars 1912.

Bernadette Mandeville, SŒUR ST-ZÉPHIRIN, sœur de la précédente, née le 22 novembre 1883, entrée le 8 septembre 1906, fit profession le 9 août 1914.

Clara Dumas, SŒUR ST-MAXIME, fille de Alexis Dumas et d'Élisabeth Magnan, née le 17 décembre 1877, entrée le 18 mars 1903, fit profession le 7 août 1910.

Élisabeth Jacques, SŒUR STE-ÉLISABETH, fille de Dambourgès Jacques et de Marie Corbeille, née le 22 mars 1883, entrée le 3 septembre 1907, fit profession le 22 avril 1915.

Corinne Clément, SŒUR ST-ÉDOUARD, fille d'Édouard Clément et de Sophie Robitaille, née le 25 janvier 1886, entrée le 9 septembre 1907, fit profession le 22 avril 1915.

Yvonne Martin, fille de Joseph Martin et de Pulchérie Casaubon, née le 27 novembre 1888, entrée le 8 septembre 1909, fit profession le 26 mars 1917.

Marie-Rose Larivée, fille de Émery Larivée et de Délia Duteau de Grandpré, née le 14 juillet 1891, entrée le 12 septembre 1909, fit profession le 25 mars 1917.

Véronique Jacques, SŒUR STE-VÉRONIQUE, fille de Jacques Dambourgès et de Maria Corbeille, née le 24 août 1886, entrée le 12 juillet 1911, fit profession le 11 février 1919.

Marie-Anne Ferron, fille de Claude Ferron et de Sophie Vignault, née le 9 septembre 1889, entrée le 28 janvier 1914, fit profession le 22 juillet 1921.

Aline Letendre, fille de Paul Letendre et de Clarisse Caya, entrée le 28 janvier 1914, fit profession le 22 juillet 1921.

Antoinette Salvail, fille de Joseph Salvail et de Edwidge Cournoyer, née le 22 octobre 1892, entrée le 8 septembre 1914, fit profession le 22 juillet 1921.

Clarinda Rivet, fille de Joseph Rivet et de Clarinda Arcand, née le 30 janvier 1898, entrée le 30 juillet 1917, fit profession le 3 avril 1923.

Lucie Beauchemin, SŒUR LABELLE, fille de Emmanuel Beauchemin et de Lucie Labelle, née le 11 mars 1896, entrée le 13 juin 1918, fit profession le 25 janvier 1924.

Marguerite de Grandpré, fille de Henri de Grandpré et de Émélie Désy, née le 8 novembre 1900, entrée le 8 septembre 1922, fit profession le 10 mars 1925.

Alida Thibaudeau, SŒUR ALBERTINE, fille de Albert Thibaudeau et de Alida Beaulac, née le 23 mai 1876, entrée le 28 août 1900, fit profession le 4 août 1907, décédée le 6 avril 1923.

Flora Francœur, SŒUR FLORA, fille de Joseph Francœur et de Caroline Tremblay, née le 4 janvier 1877, entrée le 1er février 1901, fit profession le 2 août 1908.

Alma Plante, SŒUR ALMA, fille de Paul Plante et de Hermina Rousseau, née le 5 juin 1882, entrée le 12 juin 1902, fit profession le 7 août 1910.

Alice Mandeville, SŒUR ALICE, fille de Narcisse Mandeville et de Elmire Paul, née le 16 janvier 1888, entrée le 8 septembre 1906, fit profession le 3 août 1913.

Déliima Lusignan, SŒUR GERTRUDE, fille de Charles Lusignan et de Délima Lemoine, née le 21 juillet 1883, entrée le 20 juin 1907, fit profession le 5 avril 1914.

Orise Cournoyer, SŒUR DENISE, fille de Pierre Cournoyer et de Geneviève Mandeville, née le 21 mai 1886, entrée le 25 août 1909, fit profession le 25 mars 1917.

Marguerite Blette, SŒUR JUDITH, fille de François Blette et de Marie Gadbois, née le 12 juin 1891, entrée le 24 1913, fit profession le 17 juillet 1920.

CHEZ LES SŒURS DU PRÉCIEUX-SANG

À SAINT-HYACINTHE:

SŒUR LÉONIDE LABELLE, née le 12 février 1879, fille de Cyrille Labelle, marchand, et de Azelma Labelle. Entrée en religion le 21 novembre 1901, fit profession le 25 novembre 1903, sous le nom de SŒUR ST-IGNACE-DE-LOYOLA, décédée le 1er juillet 1906.

SŒUR EMMA TREMPE, née le 3 février 1886, fille de Téléphore Trempe, marchand, et de Eulalie Fauteux, entrée le 14 septembre 1906, fit profession le 10 décembre 1908, sous le nom de SŒUR ST-IGNACE-DE-LOYOLA.

À JOLIETTE :

SŒUR YVONNE TREMPE, dite SŒUR STE-CLAIRE d'ASSISE, baptisée sous les noms de Marie-Marguerite-Juliette, le 18 janvier 1895, fille de Adélard Trempe et de Marie Valois; fit profession le 30 août 1916; décédée le 11 juin 1917.

CHEZ LES SŒURS DOMINICAINES DU ROSAIRE,
DES TROIS-RIVIÈRES :

MARIE-ANNE-FRIDOLINE LETENDRE, née le 21 octobre 1886, fille de feu Paul Letendre, voyageur, et de feu Clarisse Salois, entrée le 30 septembre 1910, fit profession le 30 avril 1918.

CHEZ LES SŒURS DE JÉSUS-MARIE :

ANNIE O'LEARY, dite SŒUR MARIE-CÉLESTINE, née le 15 novembre 1847, fille de John O'Leary et de Marie Munro, fit profession le 19 mars 1868, décédée le 30 janvier 1922.

EUGÉNIE HATT, dite SŒUR MARIE-LAURA, née le 21 avril 1849, fille de Augustin Hatt et de Charlotte de Salaberry, fit profession le 19 mars 1868.

GEORGIANNA PAGÉ, dite SŒUR MARIE-CÉCILIENNE, née le 4 avril 1857, fille de Georges Pagé et de Geneviève Crépeau, fit profession le 27 janvier 1880.

MALVINA CHAMPAGNE, dite SŒUR ST-JEAN-DE-MATHA, née le 1er août 1870, fille de Joseph Champagne et de Marie-Angèle Péloquin, fit profession le 2 février 1893, décédée le 15 novembre 1922.

MARIE-BERNADETTE LECLAIRE, dite SŒUR CLÉOPHAS d'EMMAÛS, née le 9 janvier 1888, fille de Cléphas Leclair et de Marie-Louise Gauthier, fit profession le 1er février 1911.

MARIE-ANNE CÔTÉ, dite SŒUR HENRI-FRANÇOIS, née le 10 décembre 1893, fille de William Côté et de Alexina Lussier, fit profession le 27 octobre 1914.

MARIE-LUCILLE-LANGLAIS, dite SŒUR GERMAINE-ALPHONSINE, née le 1er février 1904, fille de Joseph Langlais et de Alphonsine Lambert, est encore novice.

LES FRÈRES DE LA CHARITÉ :

1. Frère ROMULUS — Guévremont, Joseph-Albert-Hector — né le 25 avril 1879; fils de Gilbert et de Cardin, Marie-Emma; entré le 8 septembre 1897; profession le 8 décembre 1898.
2. Frère BURCHARD — Fortier, Moïse-J.-Bte-Albéric — né le 17 juin 1883; fils de Jean-Jacques et de Guévremont, Louise; entré le 8 septembre 1900; profession le 19 mars 1902; décédé le 9 mars 1916.
3. Frère FAUSTIN — Fortier, Joseph-Albert — né le 5 septembre 1889; fils de Odilon et de Guévremont, Cécile; entré le 16 juin 1906; profession le 20 août 1907.
4. Frère GONTRAN — Langlois, Toussaint-Jos.-Arthur-Louis — né le 12 janvier 1891; fils de Arthur et de Métivier, Marie-Rébecca; entré le 14 mai 1908; profession le 20 août 1909.
5. Frère VALERIC — Pontbriand, J.-Bte-Joseph-Olivier — né le 15 mars 1893; fils de Jean-Baptiste et de Gouin, Mélina; entré le 20 mai 1909; profession le 20 août 1910; décédé le 4 juin 1915.
6. Frère AVERTAN — Aussant, Joseph-Oscar — né le 18 décembre 1894; fils de Joseph et de Cournoyer, Délia; entré le 30 mai 1911; profession le 20 août 1912; décédé le 7 septembre 1924.
7. Frère DOMINIQUE — Larivée, Louis-Joseph-Grégoire — né le 13 mai 1897; fils de Louis et de Grandpré Dalia; entré le 20 mai 1913; profession le 20 août 1914.
8. Frère CHLODULPHE — Caplette, Zotique — né le 22 décembre 1894; fils de Olivier et de Cournoyer, Escovérine; entré le 23 février 1914; profession le 20 août 1915.
9. Frère MAURIEN — Plante, Joseph-Rémi — né le 1er août 1899; fils de Rémi et de Mathieu, Marie-Anne; profession le 20 août 1916.
10. Frère VALÉRIEN — Mandeville, Albéric — né le 3 mars 1898; fils de Philippe et de Rouleau, Rosanna; entré le 19 décembre 1913; profession le 19 mars 1915.
11. Frère GASTON — Guay, René — né le 8 décembre 1903; fils de Albert et de Dumas, Alexandrine; entré le 18 septembre 1919; profession le 19 mars 1921.
12. Frère UCLIDE — Mongeon, Joseph-Nérée-Lionel — né le 3 janvier 1904; fils de Nérée et de Lavallée, Éliisa; entré le 21 juin 1920; profession le 20 août 1921.
13. Frère JUSTILE — Valois, Joseph-Emile — né le 11 août 1906; fils de Edouard et de Dubois, Rébecca; entré le 17 février 1922; profession le 20 août 1923.

CONSEILLERS DE LA VILLE DE SOREL :

- 1860—J.-B. Lamère, R.-H. Kittson, Wm. McNaughton, Frs Labelle, Thos McCarthy, André Chapdelaine.
- 1862—Frs Labelle, Thos McCarthy, André Chapdelaine, R.-L. Hayden, Jas. Kelly, Frs Gervais.
- 1863—Thos McCarthy, R.-L. Hayden, Hub. Drolet, F. Gervais, W. Kelly, F. Labelle.
- 1864—F. Gervais, H. Drolet, R.-L. Hayden, D.-Z. Gauthier, Ls Beauchemin, W. Kelly.
- 1865—R.-L. Hayden, F. Gervais, H. Drolet, D.-Z. Gauthier, Ls Beauchemin, T. McCarthy.
- 1866—R.-H. Kittson, R.-L. Hayden, F. Gervais, D.-Z. Gauthier, J.-G. Crebassa, P. Bellefeuille.
- 1867—P. Bellefeuille, Ad. Germain, Ad. Bruneau, Cy. Labelle, D.-Z. Gauthier, Wm. Wooley.
- 1868—P. Bellefeuille, Cy. Labelle, Ad. Bruneau, A. Germain, Chs Dorion, W. Wooley.
- 1869—P. Bellefeuille, Cy. Labelle, W. Wooley, Chs Dorion, Léon Leduc, Chs Gélinas.
- 1871—P. Bellefeuille, Cy. Labelle, Wm. Wooley, C.-H. Beaulieu, Ls Buteau, Chs Gélinas.
- 1872—P. Bellefeuille, Cy. Labelle, W. Wooley, C.-H. Beaulieu, Ls Buteau, Chs Gélinas.
- 1873—P. Bellefeuille, Cy. Labelle, Ls Buteau, Chs Gélinas, G.-A. Pontbriand, W. Wooley.
- 1874—W. Wooley, G.-A. Pontbriand, Cy. Labelle, L.-Z. Gauthier, F. Gélinas, Elie Sénécal.
- 1875—L.-Z. Gauthier, G.-A. Pontbriand, Cy. Labelle, W. Wooley, Ls Morasse, Moïse Beauchemin.
- 1876—G.-A. Pontbriand, L. Morasse, N.-H. Ladouceur, John Saxton, J.-O. Bellerose, Elph. St-Jacques.
- 1877—N.-F. Patenaude, Paul Payan, J.-O. Bellerose, E. St-Jacques, J. Saxton, N.-H. Ladouceur.
- 1879—Ad. Bruneau, P.-R. Chevalier, John Saxton, Claude Rajotte, Ad. Boucher, Aug. Charbonneau.
- 1880—Jos. Morgan, P.-Paul Hus, R. Lamoureux, J. Saxton, Ad. Bruneau, J.-B. Guévremont, L. Leduc, L. Morasse, L. Fosbrooke, Edm. Ritter.

- 1882—Ad. Bruneau, Ad. Boucher, David Pagé, P.-Paul Hus, R. Lamoureux, J. Saxton, H. Beauchemin, Did. Guévremont, J.-B. Guévremont, L. Leduc.
- 1883—A.-A. Taillon, H. Beauchemin, A. Boucher, J. Saxton, P.-Paul Hus, R. Lamoureux, D. Pagé, Ed. Denis, Oliv. Péloquin, D. Guévremont.
- 1884—A.-A. Taillon, H. Beauchemin, P.-Paul Hus, R. Lamoureux, J.-Saxton, David Pagé, David Lavallée, Ed. Denis, J.-A. Chênevert, J.-B. Guévremont.
- 1885—H. Beauchemin, A. Boucher, O. Lesieur, J. Saxton, J.-B. Guévremont, Wm. Boivin, A. Bruneau, D. Lavallée, D. Pagé, P.-Paul Hus.
- 1886—D. Lavallée, G. Hardy, O. Lesieur, P.-Paul Hus, J. Saxton, L.-T. Trempe, J.-A. Proulx, P. Goyette, W. Boivin, J.-B. Guévremont.
- 1887—D. Lavallée, P. Goyette, E. Sénécal, O. Lesieur, Ph. Beauchemin, Frs Gendron, P.-Paul Hus, J.-A. Proulx, L.-T. Trempe, P. Thibus.
- 1888—L.-T. Trempe, E. Sénécal, M. Guinard, P.-Paul Hus, P. Beauchemin, N.-F. Patenaude, W. Boivin, F. Gendron, D. Guévremont, O. Lesieur.

ÉCHEVINS DE LA CITÉ DE SOREL :

- 1889—L.-T. Trempe, C.-J.-C. Wurtele, P.-Paul Hus, O. Lesieur, W. Boivin, N.-F. Patenaude, J.-O. Dauphinois, Ph. Duhamel, S. Guévremont, N. Provost.
- 1890—C.-J.-C. Wurtele, E.-A.-D. Morgan, L. Leduc, O. Lesieur, A. Martin, Gilbert Guévremont, S. Guévremont, Nap. Badeau, J.-O. Dauphinois, A.-E. Pontbriand.
- 1891—E.-A.-D. Morgan, J.-A. Proulx, Jos. Mathieu, L. Leduc, P.-Paul Hus, Ed. Pontbriand, Frs Gendron, A. Martin, G. Guévremont, S. Guévremont.
- 1892—E.-A.-D. Morgan, J.-A. Proulx, P. Duhamel, P.-Paul Hus, O. Lesieur, E. Pontbriand, F. Gendron, S. Guévremont, A.-E. Pontbriand, J. Mathieu.
- 1893—E.-A.-D. Morgan, C.-J.-C. Wurtele, P.-Paul Hus, Frs Crépeau, O. Lesieur, E. Pontbriand, F. Gendron, S. Guévremont, P. Duhamel, A.-E. Pontbriand.
- 1894—C.-J.-C. Wurtele, Alf. Guévremont, P.-Paul Hus, F. Crépeau, O. Lesieur, Jean Chapdelaine, F. Gendron, P. Guévremont, S. Guévremont, C.-O. Paradis.

- 1895—C.-O. Paradis, W.-L.-M. Désy, B. Leclaire, A. Guévremont, A.-C. Trempe, O. Lesieur, J. Chapdelaine, F. Gendron, P. Guévremont, S. Guévremont.
- 1896—A.-C. Trempe, R. Lamoureux, B. Leclaire, F. Gendron, O. Lesieur, S. Cofsky, D. Roberge, S. Guévremont.
- 1897—O. Lesieur, S. Cofsky, D. Roberge, A. C. Trempe, R. Lamoureux, S. Guévremont.
- 1898—Alf. Guévremont, R. Lamoureux, S. Guévremont, P. Duhamel, A.-E. Pontbriand, S. Cofsky.
- 1899—P.-Paul Hus, S. Guévremont, A.-E. Pontbriand, P. Duhamel, S. Cofsky, Alf. Guévremont.
- 1900—Alf. Guévremont, S. Guévremont, S. Cofsky, B. Leclaire, O. Lesieur, P.-Paul Hus.
- 1901—Alf. Guévremont, W.-G.-M. Morgan, S. Guévremont, S. Cofsky, O. Lesieur, B. Leclaire.
- 1902—S. Cofsky, O. Lesieur, A. Guévremont, S. Guévremont, W.-G.-M. Morgan, B. Leclaire.
- 1903—P.-Paul Hus, W.-G.-M. Morgan, N. Massé, A. Langlois, O. Lesieur, S. Cofsky.
- 1904—O. Lesieur, J.-T. Hurteau, Jos. Mathieu, W.-G.-M. Morgan, N. Massé, P.-Paul Hus.
- 1905—A. Guévremont, J.-B.-T. Lafrenière, Delph. Péloquin, J.-T. Hurteau, Wm Steadworthy, Victor Plante.
- 1906—Georges Beauchemin, J.-T. Hurteau, F.-X. Charbonneau, W. Steadworthy, D. Péloquin, A. Guévremont.
- 1907—W.-G.-M. Morgan, Did. Guévremont, Ls Hurteau, J.-T. Hurteau, F.-X. Charbonneau, W. Steadworthy.
- 1908—W.-G.-M. Morgan, D. Guévremont, N. Gill, Alp. Durocher, A.-E. Pontbriand, O. Lesieur.
- 1909—A.-E. Pontbriand, O. Lesieur, Alp. Durocher, N. Gill, Ars. Champagne, Alex. Ethier.
- 1910—O. Lesieur, F. Crépeau, S. Cofsky, N. Gill, A. Ethier, Narcisse Cardin.
- 1911—S. Cofsky, F. Crépeau, F.-X. Charbonneau, N. Cardin, Wm Archambault, Geo. Gendron.
- 1912—N. Cardin, W. Archambault, F. Crépeau, G. Gendron, F.-X. Charbonneau, S. Cofsky.
- 1913—Osc. Duhamel, Geo. Gendron, J.-A. Huot, Ol. Dupuis, W. Archambault, N. Cardin.

- 1914—W. Archambault, O. Duhamel, J.-E. Robidoux, J.-A. Huot, F.-X. Charbonneau, Art. Rajotte.
- 1915—J.-O. Péloquin, F.-X. Charbonneau, Arthur Rajotte, Jos. Guilbault, J.-E. Robidoux, E.-D. Lizotte.
- 1916—Jos. Guilbault, J.-E. Robidoux, E.-D. Lizotte, Séraphin Guévremont, Michel Mathieu, Narcisse Robillard.
- 1917—Séraphin Guévremont, Michel Mathieu, Narcisse Robillard, J.-O. Duhamel, J.-E. Robidoux et Jos. Guilbault.
- 1918—Albert Gendron, J.-O. Péloquin, Napoléon Latraverse, J.-O. Duhamel, Jos. Guilbault et J.-E. Robidoux.
- 1919—J.-O. Péloquin, Alb. Gendron, Alf. Charbonneau, J.-E. Robidoux, J.-W. Robidoux et W.-G.-M. Morgan.
Le 11 avril, M. Lafrenière résigne comme maire, avec MM. Charbonneau et J.-W. Robidoux, échevins. Ils sont remplacés par MM. W.-G.-M. Morgan, maire, Jos. Guilbault, Philippe Cournoyer et Adélarde Sévigny.
- 1920—Jos. Guilbault, J.-E. Robidoux, Ph. Cournoyer, Léon Auger, Jos. Houle et J.-E. Beaubien.
- 1921—J.-E. Beaubien, Jos. Houle, Léon Auger, J.-C.-A. Turcotte, J.-E. Champoux et Albert Deguise.
- 1922—J.-C.-A. Turcotte, J.-E. Champoux, Alb. Deguise, J.-E. Beaubien, Raoul Lequin et Edgar Valois.
- 1923—J.-C.-A. Turcotte, J.-E. Champoux, Albert DeSerres, J.-E. Beaubien, Raoul Lequin et Edgar Valois.
- 1924—J.-C.-A. Turcotte, J.-E. Champoux, Alb. De Serres, Arthur Boucher, Jos. Cotnoir et Raoul Lequin.
- 1925—J.-C.-A. Turcotte, J.-E. Champoux, Raoul Lequin, Jos. Cotnoir, Arthur Boucher et Alb. Deserres.

LES SECRÉTAIRES-TRÉSORIERES :

De 1848 à 1858, MM. Jacob-W. Dorge, L.-O. Gendron, Narcisse d'Arminault Crébassa et J.-O. Duplessis; 1858 à 1912, John-Geo. Crébassa, Jr., petit-fils du notaire Henry Crébassa, et depuis 1912, Albert-O. Cartier.

ASSOCIATIONS DE BIENFAISANCE ET DE CHARITÉ :

La Congrégation Saint-Michel, de Sorel, fut fondée le 4 mars 1860; l'Union Saint-Joseph, le 19 mars 1867.

TABLE DES MATIÈRES

	pages
PRÉFACE	11
CHAPITRE I	21
M. de Champlain et ses alliés passent sur l'emplacement de la ville de Sorel. — Combats de 1609 et de 1610. — Prise du Père Isaac Jogues, de Guillaume Couture et de leurs compagnons. — Le fort Richelieu. — Incursions des Iroquois. — Le Père Anne de Nouë. — Les Pères Georges D'Endemarre et François Dupéron. — Mort du Père Anne de Nouë. — Destruction du fort Richelieu.	
CHAPITRE II	37
Le régiment de Carignan. — Sa mission. — M. de Saurel. — Il construit le fort Sorel. — Les officiers et soldats du régiment de Carignan s'établissent dans la colonie. — M. de Saurel obtient la seigneurie de ce nom. — Son mariage. — Ses travaux. — Les premiers colons de Sorel. — Quelques transactions. — Mort de M. de Saurel. — Sa veuve administre la seigneurie. — Reconstruction du moulin banal.	
CHAPITRE III	58
Sorel en 1681. — État de la seigneurie. — Les colons. — Leurs noms. — Leurs défrichements.	
CHAPITRE IV	65
La première chapelle de Sorel. — Mgr de Laval visite la mission. — Mme de Saurel accorde des concessions à la paroisse. — La belle société à Sorel. — Les commandants du fort. — Courses et déprédations des Iroquois.	
CHAPITRE V	77
Les missionnaires de Sorel: le Père Pierre-Joseph-Marie de Chaumont. — Le Père François Dupéron. — M. Germain Morin. — M. Hugues Pommier. — M. Pierre de Caumont. — M. Louis Petit. — M. Benoit Duplein. — M. Claude Volant de Saint-Claude. — M. Pierre Volant de Saint-Claude. — M. Paul de Sennémaud. — Le Père Chrétien Leclercq. — M. Jean Séré de la Colombière. — M. Étienne Guyotte. — M. Jean-François Buisson de St-Cosme.	

	pages
— M. Alexandre Doucet. — M. Claude Volant de Saint-Claude. — Le Père Laurent Gaschils. — Les Pères Guillaïn Beaudoin, Hilaire Hilaire, Romuald Lebrun, Alphonse Droïerres et Michel Bruslé. — M. Philibert Boy. — M. Yves Priat. — M. Claude Le Breton. — M. Louis Geoffroy. — M. Léonard Chaigneau. — M. Louis-François de La Faye. — M. Jean-Baptiste Arnaud. — L'île Dupas. — Le seigneur de l'île: M. Pierre Dupas. — Il est attaqué par les Iroquois. — Sa mort. — Sa veuve se retire aux Trois-Rivières et épouse M. Pierre Boucher.	
CHAPITRE VI	89
La famille de Ramezay. — M. Claude de Ramezay. — Son arrivée au Canada. — Services qu'il rend comme gouverneur des Trois-Rivières. — Il est fait gouverneur de Montréal. — Il obtient la seigneurie de Monnoir et celle de Ramezay. — Son mariage. — Sa mort. — Sa famille. — M. Jean-Baptiste-Nicolas-Roch de Ramezay. — Sorel en 1724. — Le fort. — Où l'on retrouve les descendants des premiers colons.	
CHAPITRE VII	107
M. Benoit-Mathieu Collet et son greffier visitent Sorel. — Fondation de la paroisse. — Les premiers curés: M. Jean-Baptiste Arnaud. — Le Père Emmanuel Crespel. — M. Joseph-Ambroise Gaillard. — Les marguilliers. — Le Père Louis-Hyacinthe Dumesny. — Le Père Verquillée. — La nouvelle église. — Le Père Julien Rainville. — Le Père Ambroise Rouillard. — Le Père Antoine Hervieux. — M. Jean Collet. — Le presbytère. — Visite de Mgr de Pontbriand. — Il ordonne de réparer l'église. — M. Louis-Laurent Parent. — M. Lataille. — M. Joseph-Hippolyte Filiau. — Les troupes françaises à Sorel. — Bel acte de courage du curé et de ses ouailles. — Fin de la domination française.	
CHAPITRE VIII	124
La guerre anglo-américaine. — Les troupes anglaises et rebelles visitent Sorel. — Défaite du général Bourgoyne. — Les loyalistes à Sorel. — Fondation de la ville. — Son Altesse royale le prince William Henry. — Les humbles commencements de cette ville.	
CHAPITRE IX	138
Quelques familles importantes de William-Henry. — Les Jones. — Jessup. — Walker. — Nelson. — Un arpenteur bizarre: Théodore de Pincier, l'ermite de Sorel. — Il rend de bons services aux agents de la seigneurie. — Il arpenté les rangs de Bellevue, Prescott, Hunterville, les deux Pot-au-Beurre. — Sa triste fin. — Les Crebassa.	

	pages
CHAPITRE X	158
<p>La paroisse anglicane. — Le révérend Scott et ses démêlés avec les autorités. — Le révérend John Doty. — Il devient le ministre de la congrégation. — Ses difficultés avec ses ouailles. — A travers les registres de la paroisse anglicane. — Le révérend James Sutherland Dudd. — Richard Bradford. — Le révérend John Jackson. — L'Académie et le cimetière. — Le révérend William Anderson. — Autres ministres: les révérends P.-S. Williams, — A.-L. Fortin, L.-N. Tucker. — Alfred Bartheu. — C.-J. Machin. — des Brisay. — W. Seaborn. — J.-W. Martin. — Robert Emmet.</p>	
CHAPITRE XI	170
<p>Les curés de Sorel: M. Pierre-René Martel. — M. Louis-Gabriel Lenoir-Rolland. — M. François Boissonnault. — La guerre de 1812. — Loyauté des Sorelois. — M. René-Olivier Bruneau. — M. René-Pierre Joyer. — M. Pierre Bourget.</p>	
CHAPITRE XII	183
<p>M. Jean-Baptiste Kelly. — Débuts de son ministère. — Vicaire à St-Denis-sur-Richelieu. — Missionnaire à Madawaska. — Curé de St-Denis, de Sorel. — On lui confie la desserte de Drummondville. — Le presbytère de Sorel. — Nouvelle église. — Le meurtre de Louis Marcoux. — Sorel en 1837-38. — Fondation de la paroisse de Ste-Victoire. — L'hôpital et le collège. — Mort de M. Kelly.</p>	
CHAPITRE XIII	204
<p>M. Joseph-Magloire Limoges. — Il devient curé de Rawdon. — A Sorel. — Fondation de l'hôpital et du couvent. — Il fait des réparations à l'église. — La Société de St-Michel. — Mort de M. Limoges.</p>	
CHAPITRE XIV	208
<p>M. Hilaire Millier. — Débuts de son ministère. — Il devient curé de Sorel. — Mgr Ignace Bourget visite cette ville. — Les inondations de 1862 et de 1865. — Les victimes. — Mgr Charles La Rocque, évêque de St-Hyacinthe, à Sorel. — Départ des zouaves. — La tempérance. — Le collège. — L'hôpital. — Où il est question d'une nouvelle église. — Mort de M. Millier.</p>	

	pages
CHAPITRE XV	223
<p>M. Léon-Lévi Dupré. — Début de son ministère. — Il devient curé de Sorel. — Fondation des paroisses de Sainte-Anne et de Saint-Joseph de Sorel. — La question de la dime. — Nouveau démembrement de la paroisse. — Restauration de l'église. — Le cimetière des Saints-Anges. — Le collège. — Départ de M. le curé Dupré. — Sa mort.</p>	
CHAPITRE XVI	231
<p>M. l'abbé Maxime Decelles. — Début de son ministère. — Il devient curé de la cathédrale de St-Hyacinthe. — Il est fait chanoine. — Curé à St-Roch-sur-Richelieu. — Curé à Sorel. — Évêque de St-Hyacinthe. — Sa mort. — M. l'abbé Joseph-Cléophas Bernard. — Vicaire à la cathédrale de St-Hyacinthe. — Curé de Salmon River. — Curé d'Eel-Brook. — Aumônier de l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe. — Curé d'Adamsville. — De Waterloo, de Sorel. — Fondation de la paroisse Notre-Dame. — M. l'abbé Hector Tétrault, premier curé.</p>	
CHAPITRE XVII	237
<p>L'éducation dans la ville de Sorel. — Les premières écoles. — Les Frères des Écoles Chrétiennes. — M. le curé Kelly. — L'ancien presbytère passe à la Commission scolaire. — La première Académie. — Démarches en faveur d'un collège classique. — Départ des Frères. — Les premiers souscripteurs du collège. — Le nouveau collège. — Sa bénédiction. — Sermon de Mgr Lafèche. — Embarras financiers. — Le collège est vendu aux Anglicans. — Il devient le collège Lincoln. — Il ferme ses portes. — Le Mont-St-Bernard et les Frères de la Charité. — L'Académie du Sacré-Cœur. — Départ des Frères de Sainte-Croix.</p>	
CHAPITRE XVIII	256
<p>Fondation du couvent. — Les Sœurs de la Providence. — Leur œuvre dans Sorel. — Elles sont remplacées par les Sœurs de la Congrégation. — Constructions nouvelles. — La chapelle. — L'incendie de 1915. — Reconstruction. — L'Hôpital. — Sa construction. — Les premières Sœurs de la Charité. — La chapelle. — Les bienfaiteurs de la maison.</p>	

	pages
CHAPITRE XIX	268
La ville de William-Henry. — Les marchés. — L'administration de la justice au commencement du XIX ^{ème} siècle. — La Cour. — Le Palais de Justice. — Le Bureau d'Enregistrement. — Un journal dans la ville: la <i>Gazette de Sorel</i> . — Le nom des rues. — Assemblées patriotiques. — État de la population. — La ville de Sorel. — Les premiers maires: Jean-Baptiste Lamère, Jean-Georges Crebassa, Robert-Henry Kittson. — Émeutes. — La Société de Construction. — L'aqueduc. — L'éclairage au gaz. — La fanfare.	
CHAPITRE XX	286
Les maires. — M. Georges-Isidore Barthe. — Son origine. — Sa carrière. — Dernières années de sa vie. — Michel Mathieu. — Amédée Gagnon. — Adolphe Germain. — Napoléon-Hormidas Ladouceur. — Alphonse-Antoine Taillon. — L'honorable J.-B. Guévremont. — Louis Morasse. — C.-H. Paradis. — Hyacinthe Beauchemin. — Jean-Baptiste-Théodore Lafrenière. — Le journalisme à Sorel. — Charles Gill, peintre et poète. — L'Hon. M. Arthur Cardin.	
CHAPITRE XXI	308
Les industries à Sorel. — Les chantiers de construction de navires. — Les principales compagnies industrielles: les maisons Beauchemin, Pontbriand, Champagne, Lamoureux. — Les carrossiers. — La maison Duhamel. — Les quais. — Autrefois et aujourd'hui. — Discours de Son Honneur le Maire Robidoux. — Sorel et ses avantages. — Le Sorelois. — Son caractère. — Sorel dans l'avenir.	
APPENDICE	321



Imprimé par
 J. B. Robidoux
 1888